



Denise Weissbrodt-Martin

Destins

Entre mer et montagne

O.G

Destins

« Destins » retrace la vie d'un jeune garçon né à Marseille, juste avant la guerre, et qui va vivre avec son frère et sa soeur dans leur pays d'origine, la Suisse.

Orphelin à 20 ans, il apprend de sa mère mourante que le père qui l'a élevé n'est pas le sien. Il quitte alors l'Emmental, dans lequel il se sent seul et abandonné et s'engage dans la marine suisse.

Lors d'une escale à Cotonou, au Bénin, il rencontre un homme et son perroquet. Ils s'étaient connus lorsqu'ils étaient à Marseille. Il apprend de cet homme qui est son père biologique, dès lors l'idée de le rechercher ne le quitte plus.

Fatigué de ses nombreux voyages il décide de s'installer à Saint-Prex en suisse et s'occupe d'un chenil et fait du dressage de chiens.

Il apprend un jour qu'il est lui-même père de deux jumeaux de 8 ans, un garçon et une fille et qu'ils vivent avec leur mère, une africaine, dans un village du Bénin. Il décide de les recevoir en Suisse et de s'en occuper. Il élève ses deux enfants avec sérieux et beaucoup de joie mais non pas sans problème.

La fille deviendra danseuse et le garçon s'engagera dans une organisation humanitaire dont le but est la scolarisation dans les pays en voie de développement.

Retrouvera-t-il son père ? Je vous laisse alors le soin de le découvrir.

Bonne lecture. Denise

Octobre 06

.

Destins

Enfance, Jérôme eu le désavantage de naître le dernier dans la famille Gerber. Sa grande sœur, Yvette, et son frère Lucien, âgés tous deux respectivement de 6 et 4 ans à la naissance du bébé, avaient la manie de manipuler leur petit frère comme on manipule un jouet ou un jeune chiot.

Très tôt Jérôme apprit à obéir et, plutôt mal gré que de bon gré, il s'efforçait d'être le plus agréable possible avec son entourage. Malheureusement pour lui il n'y réussissait pas toujours car il avait la fâcheuse habitude d'amener à la maison tous les êtres vivants souffrants qu'il rencontraient et cela déplaisait à sa maman qui, de santé délicate, devait se ménager et ne supportait pas qu'on ne la dérangea pour un rien.

Ce jour là la pluie était tombée à torrent. Pas très loin de là le bambin découvrit une petite boule de poils qui n'avait plus de couleur tant elle était mouillée et transie par le froid. Attendri, le petit la ramena à la maison, la montra à sa maman qui, hors d'elle et horrifiée donna l'ordre au petit d'aller remettre ce chiot sale et puant où il l'avait pris.

Déconfit Jérôme se prépara à obéir mais, se ravisant, il chercha un refuge secret pour son petit protégé.

Voilà se dit-il ! Le sous-sol de la maison fera l'affaire. Là il sera en sécurité et personne ne songera à venir le chercher ici. Il s'agissait maintenant de rendre son séjour le plus agréable possible et de trouver de quoi le nourrir. Non sans peine Jérôme se procura de quoi installer au mieux « boule de poils » et lui prodigua tout l'amour et les soins que son état l'exigeait.

Boule de poils ? Voilà un bien joli nom se di-t-il. Je vais l'appeler Boule de poils ! Il est tellement mouillé que je n'aurais même pas besoin de le baptiser.

L'enfant bien trop jeune pour comprendre que les grands avaient des ressources insoupçonnées était bien loin de se douter que ses allées et venues n'avaient pas échappé à son frère qui ne fut pas long à repérer son stratagème et aller le rapporter à la maman. L'idée seule que le petit frère aurait droit à une sérieuse réprimande rendait Lucien tout joyeux. Non seulement Jérôme recevrait une correction pour sa désobéissance mais en plus il serait obligé de se séparer de ce chiot. Lucien savait qu'il touchait son frère au plus profond de son cœur et il savourait déjà la déception du fréro.

De rumeurs en rumeurs on finit par découvrir que boule de poils avait une famille qui, angoissée, recherchait depuis deux longs jours le petit fugueur. Ne sachant où il était ils songeaient tout naturellement au pire.

Quel ne fut pas leur soulagement lorsqu'ils retrouvèrent le petit sain et sauf. Inutile de dire que ce fut une très grosse déception pour Jérôme lorsqu'il vit repartir son petit ami, néanmoins bien heureux de ne pas être obligé de le remettre dans la rue mais dans sa famille. Sa peine fut vite oubliée grâce à la petite pièce de monnaie que le propriétaire du chien remit au petit garçon en récompense des soins qu'il avait prodigués au « bébé » de leur fille Louison.

L'affaire finissait trop bien au goût de Lucien et il se promet de ne pas en rester là. Il allait lui faire une surprise digne de ses méthodes pas très fraternelles dont il n'était jamais à court.

Malgré ses nombreux déboires Jérôme s'en remettait toujours la tête haute et c'était bien ce qui déplaisait à l'affreux Lucien.

A la sortie de l'école Lucien invita son frère à le suivre à l'endroit où ils avaient l'habitude d'aller se promener le convaincant de prendre avec lui sa peluche préférée.

Le petit Jérôme, confiant, obéit à son frère dont il aurait pourtant dû se méfier car les tours qu'il lui jouait finissaient toujours très mal. Mais non, trop gentil qu'il était et ne se souciant de rien, il prit bisou sous le bras et suivi gaillardement son frère.

A l'endroit prévu par l'affreux garnement celui-ci attachait une grosse pierre au tour de la peluche et, prétextant qu'il allait lui faire prendre un bain, le jeta à la mer.

Ne revoyant pas resurgir bisou, l'enfant comprit, mais un peu tard, qu'il était tombé dans un piège. En larmes il prit ses jambes à son cou et s'en alla pleurer vers sa maman. Ce n'était pas dans son caractère d'aller rapporter, mais cette fois s'en était trop, Lucien avait été trop loin.

Une nouvelle déception l'attendait. Maman, toujours très nerveuse, lui dit qu'il était trop grand maintenant pour câliner une peluche et qu'un grand garçon ne pleurerait pas.

Même grand-mère, qui jusque là donnait l'impression de partager ses chagrins, lui dit d'un air attendri ce qui ne suffit pas à le consoler :

< Voyons petit, ce n'est rien ! Ce n'est qu'une peluche ! >

Décidemment, pensa le petit, les adultes ne comprennent jamais rien des chagrins des enfants.

Le père, le plus souvent au bistrot que sur le port à pratiquer son métier de peintre en bateaux, ne voyait rien, ne savait rien ou, tout simplement feignait ne rien entendre ainsi il n'avait pas à prendre parti.

Sa sœur se désintéressa très vite de son petit frère. Elle n'avait plus de temps à consacrer à ce petit « morveux » qui ne savait rien faire par lui-même. Elle avait ses copines et ne voulait plus le traîner partout avec elle. Son dernier devoir fut celui de lui apprendre à attacher ses chaussures ainsi elle n'aurait plus à le faire elle-même.

Jérôme était plutôt beau garçon ce qui rendait Lucien jaloux comme un pou. Il prenait un malin plaisir à le ridiculiser. Il lui arrivait de lui verser de l'encre sur son tablier ou de lui badigeonner la figure avec un bouchon préalablement brûler et noirci. Un jour même il lui coupa les cheveux ce qui avait bien amusé toute la famille sauf Jérôme bien entendu. Lucien avait taillé des endroits presque à ras et pour corser le sadisme lui présenta un miroir de façon à ce qu'il voit bien « de quoi il avait l'air ». Ulcéré par ces moqueries il se réfugia vers grand-mère, seul membre de la famille à avoir un peu de compassion pour lui, elle tenta d'égaliser la coupe de cheveux de son mieux et d'atténuer ainsi les dégâts. Bien entendu il fallu attendre des mois pour en effacer les traces et retrouver l'égalité partout.

Un jour le mécréant enferma Jérôme dans le grenier. Le petit avait beau crier de toutes ses forces personne ne l'entendait. Des heures passèrent et maman ne voyant pas son fils arriver pour le repas du soir s'inquiéta tout de même. Lucien, muet comme une carpe, feignait d'ignorer où se trouvait son frère. La maison entière était en émoi, de tous côtés on entendait : Jérôme a disparut, Jérôme a disparut.

On le chercha partout, dedans, au dehors, dans les caves, mais personne ne songea au grenier. Finalement le voisin lâcha son chien qui, jappant d'impatience depuis un moment déjà voulait montrer de quoi il était capable. Prenant 4 à 4 la rampe d'escalier le berger belge fini par trouver Jérôme exténué à force d'avoir tant hurler. Lucien était au comble du bonheur car il avait réussi à lui faire une peur bleue. Grand-mère fut la seule à réaliser qui était à l'origine de cet enfermement. Comme d'habitude le petit se tut et ne se risqua pas de dénoncer son frère trop peur d'éventuelles représailles. Se sentant mal aimé il était normal que Jérôme chercha de la chaleur en dehors de chez lui et qu'il affectionna tous les animaux.

Il allait parfois rendre visite à Monsieur Pierre leur voisin. Ce dernier avait un perroquet gris d'Afrique nommé Pécar. L'homme avait appris quelques phrases à son perroquet du genre : « bonjour, ça va ? » « essuie tes pieds » Et lorsqu'on lui demandait comment t'appelles tu ? Il criait : « Kaaaaaari ». (ce qui voulait dire Pécar)

Le petit garçon stupéfié est fasciné par cet oiseau qui ne ressemblait en rien aux oiseaux du bord de mer pouvait rester des heures à contempler ses belles plumes de couleurs si vives et si chatoyantes. Son bec crochu l'effrayait bien un peu et ses deux yeux perçants l'impressionnaient à tel point qu'il avait parfois le sentiment que l'oiseau captait ses pensées. Un jour l'enfant tenta de ne pas penser durant un moment afin de voir comment l'oiseau réagirait. Désolé, Jérôme du se rendre à l'évidence, on ne peut pas ne pas penser et Pécari le savait, c'est du moins ce que se dit l'enfant car, en l'observant bien, Jérôme avait la nette impression qu'il se moquait de lui. Tout cela rendait le petit perplexe et curieux. En regardant Pécari pencher sa tête de droite à gauche Jérôme avait le profond sentiment que l'oiseau l'écoutait et comprenait ses joies et ses peines. L'attirance était très forte et une connivence semblait s'être établie entre l'oiseau et l'enfant.

Adolescence. Durant la guerre mondiale de 39-40 la plupart des émigrés étaient tenus de retourner dans leur pays d'origine, ce fut le cas pour cette famille de Suisses, installés en France depuis des décennies. Ils quittaient le bord de mer où la maman et les enfants étaient nés, pour suivre un père qui, étant né Suisse, se trouvait dans l'obligation de rejoindre l'armée.

La famille Gerber plia bagages et partit laissant grand-mère seule qui, à aucun prix, n'aurait voulu quitter la ville où elle y avait ses souvenirs et surtout son défunt mari.

Ils arrivèrent au début de l'année 40 dans l'Emmental, à Burgdorf BE, plus précisément. Ne connaissant de cet endroit que les noms qui figuraient sur leurs papiers d'origine le dépaysement fut brutal pour cette famille de méditerranéen qui virent du jour au lendemain leur vie chavirer.

La famille Gerber, venant d'un pays francophone, ne comprenait un pitre mot de la langue allemande que l'on parlait dans ce pays. A première vue elle leur semblait incompréhensible et même barbare selon la maman.

Le père rejoignit de suite son poste de rassemblement et fut affecté dans une compagnie de montagne. Pour un homme habitué au pastis et au climat méditerranéen, ayant des poumons infectés par la fumée et les odeurs de peinture, il ne supporta pas l'altitude et mourut quelques mois après son arrivée.

De santé délicate la maman se débrouilla tant bien que mal et trouva non sans peine quelques petits travaux de couture qui suffirent juste à la survie de la famille.

Yvette, ayant perdu toutes ses copines, était continuellement de très vilaine humeur et ne faisait rien pour faciliter l'intégration. Tandis que Lucien ne perdait pas une occasion de s'en prendre à son frère qui était le seul à donner l'impression d'être à son aise. L'école n'était pas au goût des deux grands, personne ne les comprenait, décidément l'allemand était une langue beaucoup trop difficile pour ces deux enfants plus Français que Suisse et qui plus est n'avaient pas souhaité ce changement. Ni l'un ni l'autre n'avait envie de faire l'effort d'apprendre. Ils étaient ainsi la risée de tous les élèves. Voyant le manque d'intérêt de Lucien pour l'étude, le maître s'en désintéressa et fini par l'ignorer. Il était malheureux et de plus en plus désagréable avec tout le monde.

Quand au petit Jérôme ces conditions de vie l'affectèrent beaucoup au début car il ne comprenait rien à cette nouvelle situation et regrettait l'espace, la chaleur, l'air iodé de la mer et bien entendu grand-mère qui n'était plus là pour l'écouter. Il se sentait bien seul et pleurait parfois silencieusement le soir dans son lit.

Comme il n'était pas d'une nature à se laisser abattre il se fit vite des amis et, une fois hors de l'école, il détalait chez le paysan voisin à qui il proposait ses services.

En se rendant à l'école un matin Jérôme repéra un magnifique bouvier bernois deux ou trois fois plus gros que lui qui, attelé à une charrette, transportait matin et soir le lait du fermier à la laiterie du village. Une fois la boille pleine échangée contre une boille vide par le laitier, le chien reprenait seul le chemin de la ferme.

Cette pratique intrigua le gamin qui, stupéfait de voir un chien se charger de ce genre de besogne sans l'aide de personne ressentit immédiatement une profonde admiration pour ce colosse qui en imposait aux grands comme aux petits.

Au grand étonnement de tous Jérôme était le seul à oser s'approcher du chien. Alors que, chaque fois que Lucien tentait de l'aborder celui-ci montrait ses crocs et, inutile de dire, que le gremlin prenait ses jambes à son cou et décampait aussi vite qu'il le pouvait. Lucien comprit qu'il avait perdu de son pouvoir sur son frère. Le petit avait dès lors un ami fiable et sûr.

Le paysan sachant son chien pas très aimable avec les visiteurs était lui-même très surpris de voir l'affection qui s'établissait de jour en jour entre le chien et l'enfant.

Jérôme passait plus de temps à la ferme que chez lui ce qui arrangeait tout le monde. Elle sentait bien que seul Jérôme était heureux. C'était un soulagement pour Madame Gerber qui avait ainsi une bouche de moins à nourrir. Pour survivre la vie était dure, 3 enfants à charge, veuve, rien n'était facile pour cette maman qui ne comprenait rien à l'allemand. N'ayant jamais souhaité ce dépaysement elle se sentait une étrangère et n'arrivait à communiquer avec personne. Ses seules sorties étaient l'office religieux du dimanche matin. Elle appréciait donc beaucoup l'intérêt que le paysan portait à son fils qui pour le paysan était un peu le fils qu'il aurait bien aimé avoir.

Ici tout était différent, les arbres, les fleurs rien n'était pareil, dans les prés des vaches aux mamelles bien dodues donnaient du lait chaud et mousseux seulement, ce qui dérangeait les Gerber c'était le bruit des cloches suspendues à leurs cous. Elles faisaient un tel tintamarre celà les empêchaient de dormir. D'après eux cela n'avait rien à voir avec les sirènes des bateaux qui, une fois affrétés, reprenaient le large emportant gens et matériel de tous genres et permettaient ainsi de rêver à des pays lointains.

Jérôme aimait tous les travaux des champs, ainsi que les poules, les lapins et le cheval, mais les vaches, non vraiment leur beuglement était effrayant et leur cloche vraiment trop bruyante en plus il ne voyait pas l'intérêt de mettre des cloches aux cous des vaches.

Selon Monsieur Hornung, la tradition de mettre des cloches aux cous des vaches datait depuis la nuit des temps.

< Je vais t'expliquer petit et tu vas comprendre. Il est vrai qu'à première vue elles ne semblent utiles qu'à faire du tintamarre. La première raison c'est que lorsqu'elles sont à l'alpage, si l'une s'égaré, il est facile de la repérer. Mettre des cloches aux troupeaux date depuis l'antiquité déjà. La raison était que leur bruit faisait fuir les prédateurs, particulièrement aux loups qui, effrayés, n'osaient pas s'approcher du cheptel. De cette manière le troupeau était protégé, c'est cela la vraie raison.

Les cloches font parties de la vie de la montagne. ¹ La montée à l'alpage est un moment important dans la vie du montagnard elle ne saurait se pratiquer sans un rite festif très particulier qui permet de se rassembler tous pour faire la fête.

Le combat des vaches a pour but de sélectionner la plus forte. Elle devient alors la reine du troupeau pour toute la saison et comme cadeau elle reçoit la cloche la plus belle et au timbre le plus pur.

On ne pourrait vivre sans les cloches. Dans toutes les religions ou philosophies les cloches, ou les clochettes, servent à faire appel au recueillement et à la prière. Elles invitent également à célébrer un acte important dans la vie d'un individu tel que le baptême, le mariage ou la mort également. A Pâques, du moins pour les Chrétiens, elles appellent à la célébration du sacrifice du Christ Jésus.

Comme tous les sons il sert également à communiquer de la même manière que le tamtam envoie des informations chez les africains.

Les lépreux ont longtemps été considérés comme des créatures possédées du démon. Leur maladie étant contagieuse on les obligeait alors à signaler leur présence en portant une clochette à leur cou afin que les personnes soient averties de leur passage et puissent ainsi les éviter.

Le « bruit court » que le bruit des cloches éloigne les mauvais esprits.

Tu vois mon Jérôme les traditions persistent mais la raison s'oublie.

¹ <http://hls-dhs-dss.ch/textes/f/F13867.php>



L'apprentissage des plantes.

Monsieur Hornung se faisait un plaisir et un honneur d'initier Jérôme à tout ce qui concernait la nature ainsi qu'aux travaux de la ferme.

Le maître avait soins d'expliquer à son jeune élève tout ce qui concernait le processus de l'évolution en partant de la graine jusqu'au fruit.

Le petit Jérôme était médusé devant la générosité de la nature.

Dès lors l'enfant reconnaissait chaque graine de fleurs, de légumes et apprenait également à consulter le calendrier des lunes.

< Consulter les lunes est essentiel (disait Monsieur Hornung) car il y a des moments favorables à la germination et d'autres qui ne le sont pas. On ne fait pas ce qu'on veut avec la nature. Les lois de la nature doivent être étudiées et suivies avec soins et surtout honorées et respectées. >

Pour expliquer le processus de la plantation à la récolte, Monsieur Hornung se servit de la pomme de terre. Et ensemble ils préparèrent les sillons ; montra comment poser les pommes de terre dans la terre en prenant bien soin de ne pas abîmer les germes et de faire attention de tourner les germes contre le haut. Quelques semaines plus tard ils aperçurent des tiges sortir de terre, qui grandissaient de jour en jour et presque à vue d'œil selon Jérôme. Une fois les plans assez solides ils procédèrent au buttage ; travail qui consistait à relever la terre autour du plan pour faciliter l'écoulement de l'eau et favoriser l'arrosage.

Surpris et heureux de voir fleurir les plans de pommes de terre qu'il avait planté lui-même, tout fier il apporta une fleur à sa maman lui jurant qu'il n'avait jamais vu de fleur aussi belle. Bien entendu maman ne partagea pas la joie du petit et lui dit :

< Hé bien ce n'est pas avec des fleurs de pomme de terre que je vais nourrir ton frère et ta sœur. >

Dix à douze semaines plus tard Jérôme, une fois de plus très fier, apporta quelques pommes de terre à sa maman juste assez pour en faire un ou deux dîner. Aucun d'eux n'apprécia vraiment. Yvette rechigna et prétendit qu'elle en avait assez de manger tous les jours des patates, Lucien aurait préféré une saucisse ou un morceau de viande, Madame Gerber sur un ton sarcastique lui dit :

< Tu remercieras Monsieur Hornung pour sa générosité >.

Une fois de plus Jérôme comprit qu'il n'avait rien de commun avec son frère ni avec sa sœur et comme il n'avait rien à partager avec eux, il décida de garder dès lors ses états d'âmes ainsi que ses joies pour lui seul.

L'apprentissage des plantes se transmettait de père en fils ou fille. Le fermier n'avait qu'une fille, Vreni, âgée de 3 ans de plus que Jérôme et dont il était le seul à devoir s'occuper. La maman n'ayant pas trop de dispositions pour les travaux de la ferme avait abandonné mari et enfant pour s'en aller travailler à la ville. Elle avait trouvé un emploi dans un grand restaurant de Berne et ne voyait sa fille que de temps à autre lorsque ses jours de repos correspondaient aux congés scolaires de Vreni.

Comme sa maman, Vreni n'avait aucun intérêt pour la campagne, elle se plaisait avec ses copines, ignorait Jérôme, du reste il aurait été très mal vu que des garçons jouent avec des filles, elle ne faisait rien à la maison, ou presque, juste l'indispensable.

Monsieur Hornung sentait bien que Jérôme, enfant doux et sensible, avait des aptitudes pour apprendre et « écouter » ce que les « simples » (nom donné aux plantes médicinales) avaient à leur dire.

Il n'était pas rare de voir l'homme et l'enfant, très tôt le dimanche matin sacs aux dos et accompagnés du bouvier, arpenter les prés et les forêts en quête de champignons ou, suivant la saison, de petits fruits des bois.

Le plus important pour ce paysan était sans aucun doute la cueillette des plantes médicinales. Arnica, menthe, plantain, tussilage et bien d'autres plantes encore étaient ramassées, séchées et conservées avec soin pour être ensuite vendues aux herboristes de la région.

Il avait soin d'en garder et d'en préparer un peu pour son usage personnel.

Sa spécialité était, l'arnica « *Arnica montana* », dont il récoltait les fleurs. Les fleurs d'arnica étaient employées en usage externe pour soigner les hématomes, les contusions, les entorses, les luxations et contre les douleurs rhumatismales.

A 50 grammes de fleurs séchées et écrasées il ajoutait 5dl d'eau de vie. Ensuite il laissait macérer et dynamiser 15 jours au soleil puis il filtrait et conservait cette lotion dans des flacons teintés au frais à la cave.

Ensuite, l'alkékenge, « *Physalis alkekengi* »² était utilisé comme un puissant antirhumatismal, on l'utilisait aussi comme diurétique en cas de goutte, urée, lithiase urinaire, oedème.

² <http://www.lepetitherboriste.net/plantes/alkekenge.html>.

Le nom de catégorie *Physalis* est repris par le grec *physalis* (boursoufflure) et se réfère au suffisant évasait. Les noms *Lampionblume* ainsi que *cerise de juif* ont également été marqués à cause des fruits rouges puisqu'ils ressemblent au revêtement de tête que des juifs dans le moyen âge portaient. Les livres d'herbe du moyen âge soulignent également les qualités

En infusion 20 g par litre d'eau ; 3 tasses par jour.

En décoction deux poignées de fruits par litre d'eau faire bouillir 5 minutes ; à boire en 24 heures.

Le laurier, «Laurus nobilis» (laurier noble, laurier d'Apollon) puissant antiseptique était utilisé en tisane contre la bronchite, en cas d'asthénie, rhumatismes, digestion difficile.

En usage externe : Contre les piqûres d'insectes.

<Sais tu Jérôme que le laurier rend sage et qu'il est important d'en consommer le plus possible !

Dans un bouillon ou un ragoût il est indispensable de mettre quelques feuilles de laurier, elles rehaussent le goût ce qui est très agréable.

Avant d'aller dormir il ne faut pas oublier non plus de déposer une feuille de laurier dans l'âtre afin que ses émanations se répandent et purifient l'atmosphère dans la maison.>

La Valériane, remarquable rééquilibrant nerveux, était préconisé contre l'anxiété, le stress, la nervosité, les insomnies, les palpitations cardiaques, les courbatures, l'épilepsie et l'asthme.

Le fruit de l'églantier ou cynorrhodon, « Rosa canina », a une teneur très élevée en vitamines et il est légèrement diurétique. Consommé frais il procurait à l'organisme un apport nutritif important sous une forme rapidement assimilable. Il était prescrit pour lutter contre les parasitoses intestinales et comme fortifiant général. Egalement, lithiases rénales, oedèmes, hémorragies.

En usage externe : Plaies et brûlures.

En infusion feuilles et fleurs une cuillère par tasse laisser infuser 10 minutes ; plusieurs tasses par jour.

En décoction 5 à 10 baies par tasse bouillir 2 minutes ; 4 tasses par jour.

En Sirop : Recette : couper les extrémités et fendre le fruit en deux pour retirer les graines avec la pointe d'un couteau, laver. Avec 500 g de pulpe de cynorrhodons pour 1 litre d'eau, porter à ébullition pendant 5 min filtrer à travers une mousseline pour éliminer les poils, ajouter 300 g de sucre et faire bouillir 5 min jusqu'à épaissement du liquide. On peut en faire également des confitures.

Recette de confiture :

Enlevez les extrémités des baies puis coupez les en deux pour en retirer poils et akènes (ce sont les « graines »). Rincez abondamment et couvrir à peine d'eau et cuire à feu doux jusqu'à ce que les fruits soient bien tendres.

Passer au moulin à légumes, peser la purée obtenue et y ajouter un peu moins que son poids en sucre (800g de sucre par kilo de pulpe), plus un jus de citron.

Cuire quelques minutes à une demi-heure suivant le sucre employé (sucre classique, ou « à confitures »).

Versez bouillant dans des pots préalablement stérilisés.

Fermez aussitôt et retournez vos pots.

Attendre le complet refroidissement avant de les remettre à l'endroit et rangez à l'abri de la chaleur et de la lumière.

La première plante que Jérôme expérimenta personnellement ce fut la mauve. Un été, alors qu'il jouait avec ses camarades, il fit une chute dans un champ d'épeautre fraîchement coupé. Quelques fétus de paille se logèrent entre son index et son majeur. L'enfant n'en fit pas cas jusqu'au moment où la main enfla si dangereusement que le paysan s'en aperçut et sermonna l'enfant pour ne pas lui en avoir parlé plus tôt. Après avoir regardé très attentivement la main de Jérôme le paysan prépara un bain chaud de mauves. Chaque matin et soir, durant un quart d'heure au moins, l'enfant plongeait sa main dans cette préparation. En même temps que le pus sortait de la plaie un fétu de paille s'en dégageait. Le vieil homme retirait le fétu de paille et l'infection se réduisait de jour en jour jusqu'à parfaite guérison.

Cet incident laissa un souvenir que l'enfant n'était pas près d'oublier, l'étonnement devant cette petite fleur capable d'extraire des corps étrangers ne le quittait plus et il eut dès lors une foi inébranlable dans les simples. Cette expérience renforça davantage encore la confiance et l'amitié que l'homme entretenait avec l'enfant.

La mauve, *Malva silvestris* est légèrement laxative et calme l'inflammation des muqueuses, elle est efficace en cas de toux, enrrouement, laryngite, angine sécheresse de la bouche en infusion ou gargarisme, conjonctivite, blépharite, couperose, furoncles, piqûres, hémorroïdes.

En infusion une cuillerée à soupe pour une tasse d'eau bouillante laisser infuser 10 minutes.

Le ramassage des « simples » était fait avec grand soin. Le paysan prenait avec lui des sacs, de grandeurs différentes, cousus pour cet effet, il y en avait un pour chaque plante qui devrait être récoltée ce jour là. Il connaissait les moments et les lieux où il était certain de trouver ce qu'il cherchait

Il avait soin de n'en prendre qu'une partie raisonnable car, disait-il à son « jeune apprenti herboriste » :

< Tu vois Jérôme il faut assurer la reproduction. Les insectes, les papillons doivent eux aussi se nourrir, ils sont utiles et grâce à leur va-et-vient ils transportent le pollen d'une fleur à l'autre et assurent ainsi la reproduction, sans eux, il n'y aurait plus de végétation.>

Ces randonnées étaient des moments privilégiés pour l'enfant mais également pour l'adulte qui projetait l'espoir de pouvoir transmettre un jour son savoir à quelqu'un de fiable et sûr.

La forêt était pleine de joyeusetés et de mystères que le vieil homme se plaisait à raconter à l'enfant qui, ravi d'apprendre, écoutait avec beaucoup d'intérêts ce que cet homme lui enseignait avec patience et tendresse.

Jérôme reconnaissait maintenant chaque d'oiseau, son gazouillis ou encore le cri des animaux. Certains annonçaient un orage, pour d'autres un hiver précoce ou rigoureux, ou encore un quelconque danger.

Durant la randonnée on parlait peu, juste l'essentiel était dit et l'on marchait doucement. On entendait juste le bruit du bâton que l'homme utilisait devant

lui pour remuer les feuilles mortes afin de découvrir les champignons qui auraient pu s'y cacher. Monsieur Hornung était formel ; il ne fallait surtout pas déranger les habitants de la forêt même le bouvier le savait et se faisait discret.

Une seule fois, Monsieur Hornung poussa un cri :

< *Lueg wot loufch* ³>

d'une voix si forte et tout en lui pressant le bras de sa grosse main, que Jérôme en resta figé sur place, un pied en l'air, ce qui évita de justesse au petit garçon de commettre l'irréparable, c'est-à-dire d'écraser un bolet. La montage lui renvoya l'écho, Jérôme en resta médusé. Des oiseaux s'envolèrent, une bombe ne les aurait pas davantage effrayé. Dès lors il regardait soigneusement où il posait les pieds.

Ce n'est que vers 13 heures qu'ils sortaient de la forêt. Monsieur Hornung ouvrait son sac, en sortait une bouteille de jus de pommes, du pain, un morceau de lard et deux saucisses d'emmental fumée⁴ ainsi que du fromage ; c'était le moment de dîner.

Parfois un renard ou un lièvre tentait de pointer son nez mais la vue du chien les faisait fuir.

Hors de la forêt l'enfant et le bouvier pouvaient enfin jouer et courir comme bon leur semblait. Il était temps de prendre le chemin du retour, le travail de la journée n'étant pas terminé il n'était pas l'heure de flâner.

Dés le retour les petits fruits étaient sitôt nettoyés, mis dans de grandes jattes avec une quantité égale de sucre et reposaient ainsi jusqu'au lendemain matin. Les plantes destinées au séchage étaient nettoyées et rangées sur les claies dans une chambre réservée à cet effet.

Le paysan avait l'habitude de réserver un bol de myrtilles qu'il recouvrait d'eau et qu'il portait à la cave. A plusieurs reprises Jérôme tenta de lui demander à quoi elles étaient destinées mais il esquiva toujours la question par des réponses évasives qui, selon Jérôme, ne tenaient pas debout. Un jour il décida d'aller voir à la cave mais celle-ci étant fermée à double tours il comprit que cette chose devait être bien mystérieuse et se demanda si elle était bien honnête ! Il n'en parla à personne car, lui semblait-il être ainsi lui-même dans le secret. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il apprit que ces myrtilles servaient à donner un alcool, la « liqueur de myrtilles » et ce que l'homme gardait jalousement c'était son secret de fabrication.

La feuille de myrtille est un antiseptique naturel utile en cas de diabète et d'infections urinaires.

Le fruit sec soigne les diarrhées, varices, hémorroïdes alors que le fruit frais est légèrement laxatif.

Soigne également : Asthénie, colopathie, colibacillose, amélioration de la vue, diabète.

Et en usage externe : Aphtes, couperose, eczéma.

³ Regarde ou tu marches !

⁴ Petites saucisses de viande de porc et de bœuf, hachées et fumées.

C'était dans le grenier qu'une chambre avait été aménagée pour le séchage et le stockage des plantes et des fruits. C'était une vraie grotte d'Ali baba, Jérôme aimait bien si rendre car l'odeur qui s'y répandait était enivrante et changeait à chaque saison.

Les fenêtres restaient grandes ouvertes afin que l'air puisse y entrer abondamment. Par contre les volets étaient tirés, le soleil aurait pu altéré la qualité des « simples » c'était pour cela qu'il ne fallait pas trop de lumière. Les volets étaient en bois, peints, sur lequel on avait découpé des cœurs, ou des trèfles, pour faire joli, mais surtout il était essentiel que l'air puisse circuler librement dans la pièce.

Des claies avaient été installées et, afin de ne pas mélanger les sortes, elles avaient été équipées de séparations.

Le lendemain commençait la cuisson des confitures. Monsieur Hornung expliquait à Jérôme qu'il était très important de laisser macérer les fruits une nuit. La cuisson devait être faite à feu doux afin de ne pas altérer l'arôme des fruits et surtout, surtout, ne pas oublier de les brasser très souvent et soigneusement, précisait-il.

Connu dans toute la région, même au-delà, on venait de Berne et même de plus loin pour s'approvisionner en « simples ».

Aussi récoltait-il, séchait-il et conservait-il au sec, plantes et champignons de quoi parer à toutes les éventualités. C'est ainsi que l'adulte transmettait son savoir à l'enfant qui, attentif à tout ce qu'il voyait, et entendait, prenait peu à peu conscience des valeurs thérapeutiques des herbes et promettait ainsi d'être à même de prendre la relève. Il apprenait de cet homme ce que le père absent ne pouvait lui offrir et c'est ainsi qu'il découvrait les richesses et les secrets de la nature.

Durant l'été, lorsque le petit Jérôme n'avait pas l'école, il se levait tôt et, accompagné du bouvier, se rendait à la laiterie pour assister à la fabrication du fromage d'emmenthal. Il était surpris de voir le lait cailler et se transformer petit à petit en fromage. Il y avait bien l'odeur tiède et fétide qui au début l'incommodait mais une fois habitué elle faisait partie de l'environnement et ne le dérangeait plus. La cave à fromage où mûrissaient les meules d'emmental était lavée une fois par semaine mais malgré cela l'atmosphère y était asphyxiante et Jérôme évitait de s'y rendre.

L'enfant se plaisait maintenant dans cet environnement qui lui avait paru si hostile au début. Il avait oublié, du moins le croyait-il, la mer qu'il chérissait et qu'ils avaient quitté si rapidement sans en comprendre la véritable raison. Dans l'esprit de Jérôme le bruit du vent dans les arbres avait remplacé petit à petit le bruit des vagues. Néanmoins il pensait souvent à sa grand-mère restée au pays des marins. Le soir avant de s'endormir il s'imaginait dans ses bras, sentant même son odeur et l'entendant lui parler tendrement. Il lui arrivait aussi de se demander ce qu'elle faisait là bas, seule, si elle ne s'ennuyait pas trop d'eux. Il aurait tant aimé lui raconter comme tout est différent ici. Parfois maman lui écrivait et une fois sur deux grand-mère répondait que tout allait bien et qu'elle nous embrassait.

Yvette devenue une grande et belle jeune fille quitta le village pour aller travailler dans la ville voisine. Très vite elle s'installa à Berne, un bébé, puis deux, vinrent agrandir sa propre famille. Elle s'occupait de son ménage avec beaucoup de tendresse et ne venait plus que très rarement au village et, peu à peu, elle en oublia même qu'elle y avait deux frères et une maman.

En grandissant Jérôme devenant toujours plus beau, aimable et son succès auprès des filles rendait Lucien jaloux. Celui-ci étant toujours plus irascible, associable et instable, ne se plaisant nulle part, le pire était à prévoir. Les deux frères, amoureux de la même fille qui, vraisemblablement préférait la gentillesse et la délicatesse du cadet à la hardiesse sauvage de l'aîné Julien, se voyant une fois de plus perdant, parti dans une rage folle. De discussions en discussions ils en arrivèrent aux mains. Jérôme ayant pris de l'assurance en grandissant ne se laissa pas faire et une lutte sanglante s'engagea. Lucien, ne se sentant plus le plus fort, s'empara d'un couteau et le lança en direction de Jérôme qui l'évita de justesse. Malheureusement le couteau fit un ricochet et c'est Lucien qui le prit en pleine figure. Le jeune homme fut transporté d'urgence à l'hôpital de Berne où, après plusieurs mois de soins, il en ressorti la vue que partiellement retrouvée. Dans la bagarre l'œil droit avait été touché.

Le frère aîné, vexé, était bien décidé à s'éloigner le plus loin possible de ce morveux à qui tout semblait réussir. Il s'arrangea avec Yvette et la pria de bien vouloir l'héberger jusqu'au moment où il trouverait un emploi en ville. C'est ainsi que Jérôme resta seul à s'occuper de sa maman dont les forces diminuaient de jour en jour.

Madame Gerber n'avait jamais trouvé le moyen, ni l'envie, d'apprendre à parler l'allemand. Elle se sentait bien seule dans ce pays qui n'était pas le sien. C'était une femme terrassée par les événements et qui n'était jamais arrivée à faire face à la vie. Ses souffrances étaient plus qu'elle ne pouvait en supporter. En la voyant on avait l'impression qu'elle portait le poids du monde sur son dos.

Ses deux aînés l'avaient quittée maintenant il ne lui restait plus que Jérôme à qui elle avait beaucoup de peine à pardonner l'accident de Julien. Jérôme sentait bien qu'elle le rendait responsable de ses malheurs. Cela l'attristait beaucoup mais que pouvait-il y faire !

Pour Jérôme le temps de quitter l'école et de décider de son avenir approchait.

Le paysan n'ayant pas de fils forma de grands projets pour ce garçon qui lui était devenu si dévoué. Il lui proposa alors de venir s'installer à la ferme avec sa maman ainsi ils ne manqueraient plus de rien.

Monsieur Hornung, aidé de Jérôme, rendrait l'exploitation beaucoup plus prospère et Vreni aurait une femme pour lui apprendre les rudiments du ménage. Il lui promit de lui transmettre tout son savoir, ses biens, mais à une condition toutefois : Il devrait épouser sa fille !

Mais c'était sans compter sur les souhaits de Jérôme qui n'étaient pas les mêmes que ceux du paysan. Il aimait bien la campagne, la nature, certes, mais la fille du paysan n'était pas à son goût.

Le vieil homme eut beau lui promettre, la ferme, le terrain ainsi que tous ses secrets relatifs aux simples, Jérôme n'en démordit pas, il n'était pas preneur et ni de ceux que l'on achète avec des biens. Il tenait à décider seul de son avenir.

Le paysan fort mécontent du refus catégorique de Jérôme lui tourna le dos. Il avait fait tant de projets d'avenir pour ce garçon qu'il considérait comme son fils, ainsi que pour sa fille, que le vieil homme en tomba des nues. Comment pouvait-il refuser une offre aussi généreuse !

Non vraiment ce gamin ne comprenait pas la chance qu'il avait de posséder le tout pour « rien ». Comment pouvait-il être à ce point ingrat !

Dès lors le paysan ne voulut plus jamais entendre parler ni de Jérôme ni de sa maman. Les illusions du jeune homme au sujet de l'affection que lui portait le vieil homme fondirent comme de la neige au soleil. En un clin d'œil il n'était plus le bienvenu à la ferme, il comprit alors que les adultes sont parfois bien imprévisibles et que désormais il ne devrait compter que sur lui-même.

Madame Gerber étant le plus souvent hospitalisée à Berne Jérôme se sentait bien seul au village et ne savait que faire. L'école terminée il devrait bien se prendre en charge, mais puisque tous l'abandonnaient il lui pris l'envie de retourner voir ceux qu'il avait laissés en France avant la guerre. Mais là tout avait changé. Grand-mère avait été placée dans un hospice et était décédée depuis peu, une bonne dizaine de maisons avaient été bombardées il n'y avait là plus que ruines et désolations. Monsieur Pierre avait disparu sans laisser d'adresse en emportant avec lui son perroquet. Il ne reconnaissait ni les lieux, ni personne et déçu, le cœur gros il reprit le chemin de l'Emmenthal espérant trouver quelqu'un pour lui redonner un peu d'espoir.

Ne sachant ce qu'il allait devenir et traînant de gauche à droite, il rencontra le fromager qui, quelques années auparavant, lui avait fait participer à la vie de la fromagerie.

La fabrication du fromage Emmental avait été passablement ralentie durant la guerre elle pouvait reprendre maintenant comme auparavant. Le fromager avait envisager d'engager un apprenti afin d'assurer la relève.

Et, s'adressant à Jérôme, pourquoi pas toi si cela te convient, lui di-il.

Oui bien entendu que cela lui convenait. C'était une perche tendue qu'il ne pouvait pas refuser. Ainsi il resterait près de sa mère avec un travail assuré au moins jusqu'à l'école de recrue, après il sera bien temps pour décider de l'avenir pensa-t-il.

On discuta des conditions d'engagements : l'apprentissage se ferait sur une durée de 3 ans, il recevrait 20 francs par mois pour lui permettre de se rendre en ville pour suivre les cours obligatoires et durant ce temps il serait nourrit et logé par le patron. A la fin de l'apprentissage il passerait des examens et serait alors un fromager avec un CAP reconnu par la confédération.

Ainsi le contrat fut signé de part et d'autre et en toutes bonnes règles.

Levé avant l'aube et coucher tard, 7 jours sur 7, aucun congé si ce n'était le dimanche après midi, car matin et soir il fallait assister au coulage du lait et le matin à l'office religieux. A ce régime là Jérôme trouva la vie bien dure. A cette époque il n'y avait pas de syndicat, on ne badinait pas avec le travail et les loisirs étaient quasiment nuls. Il regrettait parfois l'offre du vieil homme qui ne lui avait jamais pardonné. Mais, se disait il, 3 ans seront vite passé ensuite je partirais et je ferais ce que je voudrais.

Il attendait avec impatience le mardi pour se rendre à la ville suivre les cours, il aimait se retrouver avec des jeunes de son âge, parfois même il s'attardait un peu ce qui donnait lieu à une réprimande du patron. Jérôme écoutait, rêvait en silence au jour où il prendrait le large. Ces trois années lui semblèrent ne jamais finir.

Le large, oui, car la seule image qu'il avait en tête pour son avenir c'était de fuir le plus loin possible et pourquoi pas en mer se disait il.

De jour en jour la santé de madame Gerber se dégradait et le laitier devenait toujours plus exigeant. Cependant il tint bon car là au moins il n'était pas dans la rue et mangeait à sa faim. Il fallait absolument assurer jusqu'à 20 ans mais il avait parfois le sentiment qu'il payait bien chers ses avantages et que la vie ne lui faisait pas vraiment de cadeau.

L'armée. Jérôme rassembla quelques affaires et rejoignit ses camarades à l'arsenal de Thounne pour faire ses 4 mois d'école de recrue. Habitué à la dureté de la vie, levé tôt et couché tard, les heures de marche dans la forêt, un frère toujours à lui jouer des tours, plus rien ne pouvait l'inquiéter. Le plus difficile cependant fut la façon souvent humiliante que leur infligeaient les gradés et aussi le manque d'argent. Il faisait partie des « sans le sou » et ne pouvait jamais suivre les autres dans le café où les recrues avaient l'habitude de se retrouver.

Cela faisait 3 mois qu'il n'avait pas revu sa maman lorsque le commandant le fit venir à son bureau et, d'un ton sec et sans égard, lui dit :

< Recrue Gerber votre mère est mourante vous avez trois jours pour aller la saluer. Rompez >.

Déconcerté et triste il se rendit en direction de la gare afin de prendre le premier train pour l'hôpital de Berne.

Yvette et Lucien étaient là qui l'attendaient. La maman était au plus mal. Elle fit comprendre aux aînés qu'elle voulait rester seule avec Jérôme. Yvette se fit prier prétendant qu'en tant qu'aînée de la famille c'était elle qui devait être au courant de l'information. A force d'insistance de la mère elle se résigna à sortir. La maman attira Jérôme contre elle et tenta de lui expliquer :

< Ton père n'est pas ton père, le vrai est un marin de passage à Marseille »
Après un temps d'arrêt et en expirant, elle prononça : *Georges >*
Georges, c'est du moins ce qu'il entendit.

Pour se remettre de cette stupéfaction auquel il ne s'attendait pas, il sortit prendre l'air. C'est alors que le frère et la sœur se rendirent compte qu'un terrible secret, et qui ne concernait que Jérôme, avait été bien gardé. Bien entendu cela leur déplut d'avoir été exclus de cette nouvelle qui semblait pourtant si importante aux yeux de leur mère.

Qu'avait elle sur le cœur qu'elle ne voulait dire qu'à Jérôme ?
Je le saurais bien un jour pensa Yvette !

Ahuri, Jérôme recevait ce secret ainsi que la mort de sa mère comme un couperet. C'était comme si d'un coup on lui avait enlevé la parole. Il lui était incapable de formuler un quelconque mot. Yvette tenta bien de lui tirer les vers du nez mais Jérôme n'entendait rien d'autres que « Georges ». Ce nom résonnait à lui faire perdre la tête tant le choc fut violent. Excédée de ne rien apprendre de plus Yvette fini par se calmer.

En débarrassant les affaires de leur mère Yvette avait découvert la photo d'un jeune homme, elle demanda à Jérôme s'il connaissait cet homme, était-ce un cousin, un parent, Jérôme ne savait pas. Elle déchira la photo et la jeta. Jérôme aurait voulu la saisir la regarder, s'imprégner de cette image, il réussit néanmoins à cacher son émotion. Il s'en alla sans rien ne leur apprendre de cette histoire mais avec un regret, celui de ne pas avoir pu examiner la photo du jeune homme.

Une fois les obsèques terminées Jérôme reprit le train pour Thouno où il termina tristement son école.

Quelques semaines avant la fin de l'école de recrue le commandant l'appela à son bureau. Chacun sait que lorsqu'un grand chef de l'armée s'entretient avec une recrue ce n'est que pour traiter de cas importants. La recrue Gerber, pas très rassurée, se présenta donc au PC, se demandant bien ce qui pouvait encore lui arriver. Il était prêt à tout.

Au grand étonnement du jeune homme le chef le pria de s'asseoir. Ho là là oui cela devait être important pour qu'il lui fit prendre place en face de lui.

D'un ton calme le capitaine lui demanda ce qu'il comptait faire une fois l'école terminée. Jérôme ne s'attendait pas à cette question et prit de court il ne sut que répondre.

Plus rien ne le retenait ici, partir oui, mais où ? Il avait envie de fuir loin très loin. Sa mère l'avait terriblement secoué avec : « ton père n'est pas ton père » ! Quelle importance qu'il le sache ou non, il n'avait maintenant de toute façon plus personne. Au fait son frère et sa sœur n'étaient que ses demis parents ! Il comprenait mieux alors pourquoi il était si différent d'Yvette et de Lucien Il n'était donc pas le fils de ce père, alcoolique, dont il n'avait plus qu'un vague souvenir, mort à l'armée durant la guerre et qui ne lui a laissé que son origine.

Georges... Ce prénom résonnera-t-il donc à jamais dans ma tête ?

Le chef réitérant sa question :

< Recrue Gerber ! *Que comptez vous faire une fois que vous aurez quitté l'armée ?* >

<« Ho ! Pardon mon capitaine... Heu ! Je ne sais pas, je n'y ai pas encore pensé. » >

C'est alors que le commandant lui expliqua :

< *La confédération suisse recrute des jeunes gens désireux de s'employer dans la marine suisse* ⁵. *Il me semble tout indiqué que vous engagiez sur un bateau marchand battant*

⁵ [Peu de gens savent que notre pays a une flotte marchande qui sillonne les mers.

Ce n'est qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale que, vu les difficultés rencontrées en matière d'approvisionnement du pays, la Suisse se vit contrainte d'engager sur les mers des navires battant son propre pavillon. Un arrêté fédéral du 9 avril 1941 sur la navigation maritime sous pavillon suisse, basé sur le droit d'urgence en temps de guerre, en fut le premier fondement juridique. La Confédération acheta alors à prix fort quatre unités, lesquelles, avec une demi-douzaine de navires d'armateurs privés, pourvurent notre pays en biens de première nécessité.]

pavillon suisse serait une aubaine et également une manière de continuer à servir votre pays, qu'en pensez-vous ? >

< Heu ! Oui en effet mon capitaine ! >

Le capitaine poursuivit :

< Vu les difficultés que rencontrait la Suisse à se ravitailler avant et durant la guerre, une flotte marchande a été créée en 1941 pour faciliter l'approvisionnement des matières premières indispensables à la survie du pays. Cette idée de créer une flotte marchande remonte aux débuts de l'existence de la Confédération en 1848, mais ce n'est qu'en 1941 que vu l'urgence elle vit réellement le jour >

http://www.eda.admin.ch/sub_dipl/f/home/organ/sea.html

D'emblée cette idée le séduisit même si le commandant lui proposa de réfléchir avant de se décider, il savait à l'instant même qu'il partirait. Il finit son temps d'école militaire soulagé de savoir que son avenir était tout tracé.

Le commandant, moins dur qu'il n'en paraissait, se chargea immédiatement des formalités et fit en sorte que le jeune homme n'ait pas trop de temps à errer entre la fin de l'armée et l'entrée dans la vie active. Il savait que dans l'intérêt de ce garçon sans famille il valait mieux agir vite. Jérôme eut juste le temps de liquider ses quelques affaires, saluer sa sœur et son frère, les adieux furent brefs. Yvette n'avait eu de cesse à le questionner au sujet du secret qu'il avait reçu de sa mère sur son lit de mort. Elle le harcela de questions mais Jérôme tint bon. Il avait deux bonnes raisons à cela ; la première était qu'il ne voulait pas salir la mémoire de leur mère et la deuxième que personne n'avait à savoir que leur degré de parenté n'était plus le même. Lui seul comprenait maintenant la raison de leurs différences.

La Chambre haute du Parlement a accepté un crédit de 600 millions pour sa marine, qui ne compte plus que douze marins de nationalité suisse.

Concrètement, la flotte suisse de haute mer dispose aujourd'hui de 24 bâtiments gérés par six compagnies. Il s'agit, pour la plupart, de cargos qui transportent des matières sèches. Mais on compte aussi deux chimiquiers et, depuis peu, un tanker.

Même si elle ne représente que le 1% du trafic maritime mondial, cette flotte n'est pas inutile. En 2000, 17% du pétrole importé est arrivé par la mer, via le Rhin, grâce à la marine suisse.

Mais le nombre de marins suisses qui naviguent sur ces bateaux a fondu comme neige au soleil: aujourd'hui, dans la flotte de haute mer, le pourcentage des Suisses n'est plus que de 2,9% (12 Suisses sur 415 navigants). La marine suisse» 24 octobre 2003 - février 2004 (Vernissage: 23 octobre 2003]

La mer. Un matin de juin, le soleil brillait, Jérôme prit le train en direction de Bâle. Il ne s'attarda dans la ville que le temps de visiter le Zoo ainsi que l'aéroport et se rendit ensuite à Kleinhüningen le port marchand de Bâle.

Il se présenta au bureau de l'armateur, un bref inventaire de ses qualifications, il fut dirigé vers le commandant du bateau et, en qualité de fromager, il serait chargé d'aider le cuisinier mais aussi le mécanicien.

Traversé par l'idée qu'il n'avait peut être pas fait un bon choix un grand sentiment de solitude l'envahit, il dit tout haut :

< Mon dieu qu'ai-je fait d'accepter sans trop réfléchir cette nouvelle vie! >

Il ne put s'empêcher de penser à Monsieur Hornung et à sa proposition d'épouser Vreni...

<Ha non ! Pas ça > se dit-il.

Il décida de tourner très vite cette page devenue sans importance. Il se souviendrait des bons moments passés avec le paysan mais en oublierait vite les moins bons. Sa famille, après l'aveu que lui avait fait sa mère, il n'en avait plus ! Yvette et Lucien l'auraient vite oublié eux aussi il en était bien sûr certes il ne manquerait à personne.

Une fois que Jérôme eut repris ses esprits, voyant maintenant le paysage défiler devant ses yeux ébahis : La Suisse, la France, l'Allemagne, le monde s'ouvrait devant lui comme on ouvre un atlas. Chaque région qu'il traversait lui rappelait Monsieur Schumacher, le maître d'école, qui leur avait dit que la terre était ronde et qu'une vie ne suffirait pas pour en faire le tour. Les leçons de géographie étaient un vrai plaisir car l'instituteur avait la manière pour raconter de belles histoires au sujet des villes qui étaient à leur programme. Jérôme avait remarqué que le maître d'école mettait beaucoup de chaleur en parlant de Lausanne et de Genève. Le bassin lémanique avait beaucoup d'attraits pour cet homme. Il devait y avoir de bons souvenirs car il se plaisait à parler parfois en français avec Jérôme ce qui intriguait les autres élèves. Contrairement à ses camarades il était le seul à avoir une idée de ce qu'était la mer, mais c'était si loin maintenant qu'il n'en avait plus qu'un vague souvenir. Il allait la revoir et déjà il lui semblait en ressentir les embruns.

Le soleil brillait et plus rien devant lui qui puisse freiner son regard. Il se sentait enfin libre, il allait enfin pouvoir vivre une nouvelle vie, sa vie !

A sa grande surprise l'équipage ne comptait que 12 membres, dont trois seulement de nationalité suisse. Le commandant était romand et parlait français, marin de profession il avait fait son école de marine en Italie. Le cuisinier, un tessinois, n'avait pas une grande expérience de la vie de marin. Ses

parents étaient restaurateurs à Lugano et c'est là qu'il avait fait son apprentissage de cuisiner. Visiblement la cuisine n'était pas son occupation favorite, il préférait la musique. Comme Jérôme, il avait été recruté au terme de son école militaire. Il ne parlait qu'italien ce qui ne facilitait pas le dialogue entre les deux hommes.

Peu « d'Helvètes » avaient connaissance de l'existence d'une flotte en mer battant pavillon suisse. L'information se transmettait le plus souvent par l'intermédiaire des capitaines aux recrues terminant leur école militaire. Pour le reste de l'équipage, l'armateur recrutait surtout en pays étranger et c'est pourquoi le plus grand nombre des marins étaient Croates ou Philippins.

La sirène retentit et en un instant Jérôme prit conscience qu'il en était déterminé de son destin. L'agitation du port faisait place maintenant au bruit des vagues et l'odeur du port était remplacée par celle de la mer. Juste le temps d'un dernier regard sur la terre qui s'éloignait et puis plus rien.

Après avoir escaladé prés, montagnes et forêts, sa première impression de liberté n'était pas exactement celle qu'il avait imaginé. D'un seul coup il se sentait prisonnier de la mer.

La liberté ne serait elle qu'une illusion ? Se dit il !

Le commandant n'était pas du genre très aimable et pour ce qui est des autres marins la communication ne passait pas toujours très bien. Les différences de points de vue, de langues, de religions donnaient lieu le plus souvent à des discussions qui se terminaient parfois très mal. Le commandant avait bien de la peine à maîtriser ses hommes qui, pour la plupart, étaient des malmenés par la vie et qui, par le biais de la mer, espéraient fuir leurs problèmes.

Jérôme se fit bien vite remarquer par sa gentillesse innée et spontanée, il s'aperçut tout de suite que ce n'était pas au goût de ses compagnons. Certains lui cherchaient des noises, il esquivaient les attaques, ce qui n'était pas une difficulté pour lui car il avait été à bonne école avec Julien. Peu à peu de bonnes relations s'établirent avec Pablo, un marin croate. Il parlait peu, discret et n'en était pas à son premier voyage en mer. Au premier regard l'homme comprenait les intentions de chacun, son expérience humaine n'était plus à prouver. Ils découvrirent tout à fait par hasard que l'un et l'autre parlait parfaitement l'allemand. Il leur arrivait de parler allemand entre eux ce qui n'était pas au goût de tous. A chaque escale l'homme l'accompagnait afin de lui montrer les dangers mais aussi les astuces dont les marins usaient pour rendre leur séjour agréable. Alors chaque fois qu'il lui était possible il tentait de faire bénéficier Jérôme de son expérience. Il lui rappelait un peu le paysan de montagne qui l'initia à la vie et à la nature.

Son obsession de retrouver un marin du nom de Georges ayant fait un séjour à Marseille dans les années 1930 ne le lâchait pas. A chaque escale il se faufilait dans une taverne ou deux, furetait, se renseignait discrètement sur la vie des

marins qu'il rencontrait. Le résultat était toujours pareil, personne ne correspondait à celui qu'il recherchait.

Tout en étant conscient que c'était chercher une épingle dans une botte de foin il continuait néanmoins ses investigations. Sa mère étant partie en lui dévoilant ce secret, ce n'était sans doute pas sans raison, il ne pouvait se résigner à oublier les derniers mots de sa mère, ces quelques mots qui en quelques secondes avaient bouleversé sa vie.

Coupé de ses racines, dès lors sans famille, il se sentait comme nu devant un destin bien cruel selon lui. Il savait qu'il faudrait un miracle pour retrouver ce père biologique mais il ne pouvait abandonner l'idée de le trouver un jour.

Pablo avait compris que Jérôme était tourmenté et tenta discrètement de le questionner seulement ses réponses restèrent vagues et il n'insista pas. Le jeune homme préféra garder cette révélation pour le jour où il aurait plus de renseignements.

Croyant l'avoir enfin trouvé, mais n'osant l'affronter, il en parla tout d'abord à Pablo. En homme avisé il lui conseilla de bien se renseigner afin de ne pas risquer d'impair. Car lui dit-t-il :

< Es tu bien certain que Georges est le prénom de cet homme ? Peut être est-ce son nom de famille ? > .

Dans l'esprit de Jérôme Georges s'était son prénom. Seulement voilà le trouble s'installa dans la tête de Jérôme, il ne renonça pas pour autant, au contraire il étendrait encore plus ses recherches.

Dans les années 50, les évènements relatifs à la crise du Canal de Suez, perturbaient considérablement le trafic entre l'Asie et l'Europe. Les transports se faisaient très difficilement et le plus souvent le capitaine ou l'armateur devait user de stratagèmes pour arriver à réussir à affréter les convois et faire les livraisons dans les meilleurs délais possibles. Les cargos suisse étaient des céréaliers il était donc évident que les transports devaient être rendus au port de Kleinhüningen à Bâle le plus rapidement possible.

Les départs manqués dans les ports étaient fréquents et les retards variaient souvent entre deux ou 3 semaines parfois même plus, il était très difficile d'assurer les transports.

Ce jour là le paquebot était prêt, le fret chargé, le voyage pouvant durer quelques mois, Jérôme avait prévu les provisions, tous étaient présents, on attendait plus que le signal du départ. Le commandant rassembla l'équipage et informa le personnel que l'autorisation de quitter le port n'ayant pas été accordée on ne partirait que le lendemain voire même le surlendemain. Une partie de l'équipage serait alors de garde, les autres pourraient quitter le bateau mais ne devrait cependant pas s'éloigner.

Une étrange rencontre. Plusieurs d'entre eux prirent le chemin du bar le plus proche mais pour Jérôme il faisait trop beau ce jour là pour aller s'enfermer dans une taverne. La mer était calme et bleue il se mit alors à marcher le long du port. Il avait l'habitude des longues promenades dans l'Emmenthal ou, tout en marchant, on pouvait observer et penser et où l'on ne parlait que juste pour dire l'essentiel.

Il marcha une heure, peut être deux et se décida à s'asseoir sur un petit muret. A quelques mètres de là un unijambiste, dont le visage était caché par un grand chapeau avec un perroquet juché sur son épaule, tentait de calmer son oiseau qui montrait un comportement anormal. Au moyen de sa canne qu'il faisait tourner en petit cercle devant lui, et avec beaucoup de patience et de gentillesse, le propriétaire tentait de rassurer son Ara. L'homme suivit le regard de l'oiseau, celui-ci le dirigea du côté de Jérôme. Visiblement le perroquet était inquiet par ce jeune marin.

En apercevant le perroquet ainsi agité le souvenir de Marseille, de son enfance, du voisin et de son bel oiseau coloré, lui revint.

< Tiens, je me demande ce qu'ils sont devenus

Ha ! Et comment s'appelait il déjà ?

Zut je ne m'en souviens plus, tant pis, j'ai encore un peu de temps devant moi, je vais aller parler à cet homme.>

Plus Jérôme s'avavançait et plus l'oiseau se calmait.

Une fois assis à côté de l'homme le perroquet s'était complètement apaisé. Le regard de l'oiseau « sauta aux yeux du jeune homme ».

L'homme fut le premier à prendre la parole.

< Dites moi jeune homme, vous devez avoir du feeling avec les oiseaux car mon perroquet a eu une réaction si forte et maintenant que vous êtes là il est tout à fait calme, je n'en reviens pas.>

< Ha bon ! Du feeling, je ne sais pas, oui peut être ! >

D'après cette réponse l'homme comprit que Jérôme n'était pas très familiarisé avec l'anglais. Il reprit :

< Vous aimez les oiseaux ? >

< Oui et non ! C'est-à-dire je n'en ai jamais eu >.

< En tout cas je peux vous dire que vous avez tapé dans l'œil de Pécari. Il ne se lie pas facilement et seulement avec les amis. C'est très étonnant il donnait l'impression qu'il vous avait déjà vu ! (et ajouta en souriant), peut être dans une autre vie ? >

Pécari ! Voilà le nom que cherchait Jérôme. Serait il possible ? Mais non il ne faut pas rêver ! Pécari est un nom courant chez les perroquets. J'hallucine, à force de chercher un Georges je commence à voir des souvenirs partout, voyons, se dit-il, reviens sur terre !

Un long silence durant lequel tout une page de sa vie s'ouvrit devant lui, assez floue et pourtant, l'appartement au 5^{ème} étage d'un vieil immeuble de Marseille, Yvette, son frère Lucien, surtout Lucien qui lui en faisait voir de toutes les couleurs, maman, toujours malade et papa... Ha papa ! Celui qui n'était pas son père... Voyons, pourquoi le lui avait elle avoué ? Si elle ne lui avait rien dit il ne serait pas là à se ronger les sangs par l'idée de retrouver ce père qu'il ne rencontrera sans doute jamais.

< Vous n'êtes pas bavard jeune homme. Vous me paraissez tourmenté est ce que ça va ? >
< Oui Monsieur ! Oui, oui ça va. Il m'est revenu un souvenir d'enfance. >

Avec un air un peu moqueur l'homme lui dit :
< Il ne doit pas être si loin ce souvenir, vous paraissez si jeune ! >

Pécari, maintenant la voix de cet homme, il avait la nette impression que tout cela ne lui semblait pas inconnu. Une coïncidence, peut être, mais cela faisait beaucoup pour n'être qu'une coïncidence pensa t il.
Jérôme se hasarda et demanda d'un ton bref :

< Avez-vous habité Marseille dans les années 30 ? >
< Oui jeune homme, pourquoi cette question ? >

D'un ton assuré et convaincu, Jérôme s'écria :

< Vous devez être alors Monsieur Pierre ? >
< Pierre, oui en effet ...
Ho mais alors : serais-tu le petit Jérôme ? Celui qui prenait soin de tous les animaux perdu du quartier ? >
< Oui Monsieur, je suis Jérôme. On dirait bien que votre perroquet m'ait reconnu ? C'est incroyable ! >
< Oui incroyable ! Je me suis souvent demandé ce que vous étiez devenus. Cette guerre de 39 a bouleversé bien des vies et en a détruits beaucoup d'autres. >

Plus d'une quinzaine d'années s'étaient écoulée et Pécari avait reconnu Jérôme. Ils n'en revenaient pas. Le jeune homme ressentit la même fascination pour cet oiseau que lorsqu'il était enfant.
Ils échangèrent quelques mots et, le temps passant, Jérôme bien à regret prit congé de Monsieur Pierre.
Le lendemain le jeune homme avait refait le trajet pour retrouver l'homme qui aurait pu lui donner d'éventuels et précieux renseignements sur sa vie à Marseille, seulement personne n'était là.

< Misère, pourquoi ne lui ai-je pas demandé où il résidait. >

Il allait repartir quand soudain des cris d'oiseau l'interpella. Mais oui c'était Pécaré qui, avant même d'avoir vu le marin, s'empressait d'avertir de leur arrivée.

Cette fois, au risque d'arriver en retard, Jérôme questionna Monsieur Pierre et voulu savoir ce qu'il connaissait de ses parents à cette époque.

Comme il ne lui restait que peu de temps Jérôme alla droit au but et lui raconta ce que sa mère lui avait dit avant de s'éteindre.

Bien entendu que monsieur Pierre connaissait l'histoire de la famille Gerber, tout le quartier savait, mais devait-il tout lui dire ? Songeur, l'homme ne savait pas trop bien par où commencer pour ne pas blesser Jérôme. Enfin, du moment qu'il était au courant que son père biologique n'était pas Monsieur Gerber, pourquoi pas ne pas lui dire la vérité ! Il lui promit alors de le lui raconter ce qu'il savait mais pour cela Monsieur Pierre se rendrait le lendemain à l'Estaminet du port.

< La crise de 1929 avait fait beaucoup de chômeurs, de misère et de souffrance un peu partout dans le monde. Chacun s'arrangeait donc au mieux pour survivre. Il était fréquent à cette époque de faire des affaires, pas toujours très honnêtes, mais qui permettaient pour certains de s'enrichir et pour d'autres de survivre tout simplement, c'est ce qui était le cas pour votre famille.

Votre père, feignant travailler au port s'était fait prendre à faire des affaires avec des revendeurs d'armes. Le trafic d'armes était sévèrement puni il fit alors deux ans de prison entre la naissance de Lucien et la votre. Seule, complètement désespérée votre mère était sans aucune ressource. Elle s'est éprise d'un marin anglais qui lui fit avant de repartir le cadeau d'un enfant, mais ne lui aurait laissé aucune adresse.

Je me souviens très bien du Capitaine Sir Georges Marschal. Il était grand, beau, très digne et respectable. Durant son séjour il avait fait de son mieux pour donner un peu de bonheur à votre maman qui était dans une misère morale et financière quasi totale. Avant de repartir il lui a laissé de l'argent pour qu'elle puisse survivre durant l'emprisonnement de son mari. A cette époque aucune sécurité sociale n'était prévue pour assurer la survie de la famille d'un prisonnier. A la naissance du bébé, de votre naissance, vous avez obligatoirement pris le nom et l'origine de son mari.

Sir Georges n'a vraisemblablement jamais été au courant de la naissance de cet enfant.

Il ajouta :

D'ailleurs je ne sais pas ce que votre mère serait devenue sans lui. >.

Sa nuit fut très agitée. Les explications données par Monsieur Pierre l'avaient beaucoup troublé ; il n'arrêta pas de retourner tout ça dans sa tête.

Le capitaine Sir Georges était un brave homme et ce n'était pas un marin quelconque ! Donc il n'y avait pas de honte à avoir. Ensuite ce père biologique providentiel, se dit il encore, avait été bon avec sa mère sans lui que serait-elle devenue avec deux enfants à s'occuper et ensuite un troisième en attente.

Il comprit enfin la raison de l'incompréhension qui existait entre eux tous et le malaise qui s'était installé dans sa famille aussi malmenée par la vie.

Trop jeune il ne pouvait se douter dans quelle misère était la famille à ce moment là. Il se dit alors que son père, celui qui n'était pas le sien, avait dû lui aussi beaucoup souffrir pour en arriver à faire un travail illégal afin de nourrir sa famille et pour finalement se retrouver 2 ans en prison. Il eut un sentiment de compassion pour ce père qui avait accepté de ne rien dire, sans doute pour l'honneur de sa mère et d'assumer un enfant qui n'était pas le sien.

Tout ceci expliquait alors l'alcoolisme du père, sa maladie, ses faiblesses et son manque d'intérêt pour tout ce qui touchait à la famille mais surtout pour le manque d'amour qu'il témoignait au petit dernier. S'il ne l'aimait pas, au moins n'était-il pas violent.

Ceci expliquait alors la raison réelle de leur déménagement. C'était l'occasion idéale pour fuir les commérages, là-bas au moins, personne ne serait au courant.

Il se sentait beaucoup plus léger et lui semblait enfin avancer un peu dans ses recherches. Dès son réveil il en parla à Pablo.

Selon Pablo, s'il voulait poursuivre ses recherches, il faudrait au moins savoir pour quelle flotte anglaise ce marin naviguait !

Monsieur Pierre n'en savait rien et il était temps de repartir.

Dès lors à chaque bateau anglais qu'il rencontrait il ne manquait pas de se renseigner sur le capitaine. Non personne ne connaissait de « Sir Georges Marshall ».

Avant de prendre congé de Monsieur Pierre Jérôme avait prit soin cette fois de lui demander son adresse afin de garder des contacts car s'il revenait à Cotonou il ne manquerait pas de l'en avertir et de passer lui rendre visite.

La vie en mer était très dure, pas de complaisance entre hommes, souvent manquant de nourriture essentielle tel que lait ou légumes frais et beaucoup trop de temps à ne rien faire. Il n'avait jamais autant lu et jouer aux cartes de sa vie et tout cela l'ennuyait.

Les seuls livres qui se trouvaient sur le cargo c'étaient le Coran, une Bible en anglais et des dictionnaires. C'est alors à l'aide du dictionnaire français anglais et de la Bible qu'il se mit à apprendre l'anglais. Par la suite il prit avec lui quelques livres un plus facile de lecture. L'anglais était devenue une langue qu'il maîtrisait de mieux en mieux.

Quelques années passèrent à naviguer de mers en mers, Jérôme se lassa de cette situation sans demeure précise, il décida de rejoindre Monsieur Pierre qui semblait vivre des jours heureux à Cotonou.

Il se rendit de suite à l'adresse qu'il avait eu soin de conserver et où il espérait vivre quelques temps. Ce qu'il souhaitait surtout c'était en savoir plus sur ses premières années à Marseille.

A l'approche de la maison Jérôme entendit de grands cris de détresse. Pécaré était attaché complètement désespéré et sentant qu'enfin il allait être délivré poussait des cris intempestifs qui avaient interpellé le voisin. N'étant pas habitué à ce que le Ara se manifeste aussi bruyamment il était accouru pour voir ce qui se passait.

Une fois les présentations faites le jeune homme apprit que son ami avait été hospitalisé et que le voisin venait chaque jour alimenter le perroquet.

Jérôme fut pris de nausée à l'idée que l'oiseau était là, sans soin, malheureux, il le détacha, le rassura et le prit tendrement sur son épaule.

Le temps de faire une toilette, ainsi qu'une au perroquet, ils partirent ensemble faire une visite à Monsieur Pierre. Se doutant bien que Pécaré ne serait pas le bienvenu à l'hôpital Jérôme l'enfouit sous sa veste tout en lui expliquant que s'il voulait voir son maître il avait intérêt à ne pas se faire remarquer et qu'il devait se taire.

Les jours de Monsieur Pierre étaient comptés, il le savait bien, et il était très angoissé à l'idée de laisser son fidèle Pécaré seul ; c'est du reste ce qui le poussait à se cramponner à la vie. Il tentait, avec le peu de force qui lui restait, à tenir le coup en demandant à Dieu dans ses prières, chaque jour, et de tout son cœur, que le jeune homme revienne le plus vite possible pour prendre soin de son oiseau. Dès qu'il vit Jérôme et qu'il aperçut Pécaré sous la veste, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes et Jérôme entendit imperceptiblement monsieur Pierre dire : « merci ». Ses prières avaient été exaucées, il pouvait partir, Pécaré était entre de bonnes mains !

Jérôme rassura Monsieur Pierre bien entendu qu'il prendrait soin de Pécari. Il n'avait aucune idée des soins à donner à un oiseau et n'avait pas eu beaucoup de temps pour en parler avec Monsieur Pierre. Les quelques fois qu'ils avaient pu s'entretenir ensemble, l'essentiel avait été dit et pour le reste, le jeune homme ferait de son mieux, comme promis.

Avant d'entrer à l'hôpital Monsieur Pierre, sachant son état très grave, avait eu soin de laisser un papier signé dans lequel il stipulait qu'il n'avait aucune famille et qu'il souhaitait que Jérôme puisse s'occuper de Pécari. C'était pour cela qu'il lui léguait ses quelques affaires.

Monsieur Pierre avait soigneusement rassemblé tout ce qui concernait les perroquets, il y avait des livres, des brochures, même des photos, Jérôme pourrait ainsi se documenter.

Non vraiment je ne suis pas né sous une bonne étoile pensa Jérôme. Mes amitiés ne durent jamais bien longtemps. La vie est parfois bien triste se dit-il, et à chaque tournant de vie une nouvelle épreuve se pointe.

A nouveau il se sentit seul et complètement découragé.

Le cri de Pécari le réveilla, le regard de l'oiseau lui rappela qu'ils avaient tous les deux un sérieux besoin l'un de l'autre.

< Alors Pécari ! (S'enquit Jérôme), nous voilà partis pour un bout de chemin ensemble, es tu d'accord ? >

A son étonnement Pécari répondit d'un ton net et précis :

< aaaa-mi >

Il tourna sa tête de haut en bas comme pour acquiescer. Ils venaient de signer leur pacte d'amitié.

Le premier souci de Jérôme fut de se documenter sur la vie des perroquets et de leurs besoins. A première vue cela ne lui paraissait pas trop compliqué et l'idée ne lui vint pas à l'esprit qu'il pourrait lui causer des problèmes de garde. Il avait promis de s'occuper du perroquet il ferait donc de son mieux.

Avec soin, et surtout beaucoup de gêne et de pudeur, Jérôme mis de l'ordre dans les affaires que lui avaient laissées Monsieur Pierre. Il trouva ce dont il avait besoin pour parer aux premiers soins à donner à Pécari mais il ne fut néanmoins pas au bout de ses surprises.

Il semblait à Jérôme que Monsieur Pierre n'était pas très amis avec les banques car il découvrait de l'argent un peu partout caché dans ce vétuste logis. Le jeune homme désormais pouvait envisager une nouvelle vie avec tranquillité sur cette terre inconnue mais qui l'attirait terriblement.

Monsieur Pierre avait écrit un journal de bord. La première découverte pour Jérôme fut d'apprendre qu'il était juif, français, qu'il avait été instituteur à Marseille et, pour échapper aux camps de concentration avait dû se réfugier

dans le maquis en 40. Sa mission était de rédiger des informations et de les transmettre à un destinataire qui le communiquait à un autre destinataire et chaque fois de manière différente. Personne ne se méfiait que ce vieux fou, mal vêtu, un chapeau beaucoup trop grand pour sa tête, retenu grâce à ses deux oreilles, transmettait avec l'aide de son oiseau des messages importants.

Monsieur Pierre avait appris à Pécari certains mots.

Personne ne pouvait s'imaginer que lorsque le perroquet criait : « a poil » cela voulait dire « danger » et s'il ajoutait « petit », il signalait qu'un des leurs avait été pris.

Il donnait également le moment des rencontres :

Lorsque Monsieur Pierre lui demandait : veux tu déjeuner ? Pécari répétait déjeuner ou alors: veux tu dîné, ou soupé, selon la réponse de Pécari le destinataire du message savait qu'une rencontre ou un danger était prévue pour le matin, l'après midi ou le soir.

Quand au lieu c'était plus difficile car il n'était jamais le même. Monsieur Pierre avait imaginé un code au moyen des couleurs.

Un doigt levé Pécari criait blanc cela indiquait la clairière. Deux doigts levés, Pécari criait « bleu » l'endroit était près de la rivière. Trois doigts levés il criait « gris » le rendez-vous était à la vielle chaumière abandonnée.

Il y avait aussi quatre doigts levés, Pécari feignait de ne pas répondre et tournait la tête et cela signifiait que le rendez-vous était à l'intersection de la grande route et du petit chemin.

Dans ce journal Monsieur Pierre expliquait encore que personne ne se serait douté qu'entre le feutre et la doublure du chapeau il cachait des indications de la plus haute importance. Il avait été plusieurs fois arrêté et fouillé et, durant la fouille, Pécari connaissant la consigne prenait le chapeau, le lançait, lui faisait faire des pirouettes et jouait avec d'un air complètement indifférent à ce qui se passait. Ensuite il grimpait sur le promontoire le plus proche et se recouvrait avec le chapeau. Les soldats admiraient les prouesses de l'oiseau et, étant distraient, ils en oubliaient de faire leur travail correctement.

Monsieur Pierre écrivait que si ses informations avaient été trouvées sur lui il aurait été fusillé sur le champ et aurait également fait passer de vies à trépas des centaines d'individus. Du reste durant tout le temps de la fouille le fusil d'un allemand était dirigé contre lui

Selon Monsieur Pierre, Pécari aurait dû être décoré car, grâce à ses interventions il avait sauvé la vie à de nombreux maquisards et permis de transmettre d'importantes informations.

Il racontait comment toute sa famille avait été exterminée et que s'il était encore en vie c'était à Pécari qu'il le devait. Pécari, sentant le danger, s'était envolé par une fenêtre entre ouverte. Monsieur Pierre étant parti à sa recherche, les Allemands trouvèrent alors l'appartement vide.

Ce jour là 5 familles juives, pour la plupart des parents de Monsieur Pierre, avaient été déportées. Il expliquait comment Josué avait été le seul à avoir pu s'évader près de la frontière suisse – allemande.

Lors d'un transfert d'un wagon défectueux dans un autre wagon le cousin avait profité d'un moment d'inattention des gardiens pour leur fausser compagnie et se cacha sous le Wagon resté sur place. Après un moment de panique, car il entendait parler allemand autour de lui, il s'était cru être en Allemagne et ce n'est qu'à la vue des uniformes des soldats qu'il comprit qu'il était en Suisse alémanique. Il avait attendu la nuit pour sortir de sa cachette et erra quelques temps dans la campagne bâloise pour finalement être recueilli par une famille de paysan qui l'occupèrent aux travaux des champs.

Les hommes valides étant tous mobilisés, le travail des champs étant très dur pour les femmes suisses, un homme était un envoyé de la providence. Josué étant fonctionnaire à la mairie de Marseille se trouvant du jour au lendemain à faire des travaux de la ferme expliquait que ce n'était pas facile, mais que n'aurait-on pas fait pour survivre !

Il restait toujours le risque d'être repris, aussi, pour ne pas éveiller des soupçons, les femmes s'étaient organisées pour qu'il soit occupé dans différentes familles, il ne restait jamais très longtemps dans un endroit. C'est de cette manière qu'il put se rendre en Appenzell, à Glaris, dans le Valais et ensuite dans une famille du Gros de Vaud. Josué ajoutait qu'il avait un profond respect pour ses suissesses qui, avec beaucoup de courage et de déterminations étaient venues à bout de situations bien compliquées voire même dangereuses.

Une fois la paix signée il était revenu à Marseille, son but étant de faire justice à celui qui les avait trahi et exterminé sa famille entière. Monsieur Pierre chercha bien à l'en dissuader mais ce fut peine perdue. Le cousin était déterminé : il rencontra le traître, lui tira une balle dans la tête et s'enfuit.

Monsieur Pierre avait été soupçonné mais son passé de résistant l'avait complètement disculpé. C'était à la suite d'une blessure grave, non soignée à temps, que Monsieur Pierre fut amputé d'une jambe. La France avait reconnu sa participation durant la guerre, il avait été décoré et jouissait alors d'une pension de l'état français.

Suite à cet incident il décida de quitter la France pour Cotonou. Il ajoutait qu'il ignorait ce que Josué était devenu mais qu'il n'était pas impossible qu'il ait cherché à se rendre en Israël. Y était-il parvenu, sans doute pas car Monsieur Pierre pensait qu'il aurait, au moins une fois, fait signe de vie ; mais il n'en fut rien.

Une surprise plus grande l'attendait encore. Un vieil album de photos jaunies par le temps montrait la famille de Monsieur Pierre, ses amis et d'autres photos prises sans doute dans le maquis. Sous chaque photo un nom, un lieu ou une légende était inscrite. Monsieur Pierre était sans doute resté célibataire car il n'était question que de sœurs de frères mais sous aucune photo on pouvait le voir en compagnie d'une femme qui aurait pu être la sienne. Grâce à cet album Jérôme fit la connaissance de toute la famille de Monsieur Pierre et selon Monsieur il n'en restait plus aucun.

A l'avant dernière page de l'album on pouvait voir un petit garçon, hilarant, un Ara sur sa tête et sous la photo était écrit : « Jérôme, l'ami des animaux » et au dos de la photo, « septembre 1938 ».

Il la regarda bien, la tourna la retourna, Jérôme cru s'effondrer !
C'était bien lui, il n'y avait aucun doute ! Il ne pouvait se reconnaître car il n'avait vu aucune de lui petit. C'était la seule qu'il avait de son enfance et c'était à Cotonou qu'il l'avait trouvée !
Tout cela était il vraiment réel ? Ou pas ? Jérôme n'y croyait à peine. Tout cela faisait partie de l'invraisemblable.

Toujours obsédé par l'idée d'en savoir plus sur son enfance et puisque plus rien ne laissait supposer que les affaires de Monsieur Pierre puisse lui en apprendre davantage sur ce marin anglais de passage Jérôme songea retourner à Marseille. Après un temps de réflexion, pour y faire quoi, se dit il.

Jérôme pouvait prévoir maintenant un séjour assez long en Afrique. Durant ses voyages dans la marine Jérôme avait souvent fait escale à Cotonou il savait que cette ville était en pleine évolution. Peut être y trouverait-il le moyen de s'y établir ? La nouvelle politique ⁶ qui se mettait lentement en place créait des troubles dans les villes c'est ce qui incita Jérôme à quitter Cotonou pour se rendre au cœur du pays.

Après avoir mis en consigne les quelques affaires qui lui semblait importantes, sac au dos et Pécari sur l'épaule, il se lança à la découverte de ce pays dont il n'avait aucune idée.

Plus il s'enfonçait dans le pays plus il sentait de la curiosité voir de l'hostilité à son égard. Un jeune homme blanc, seul, un Ara sur l'épaule, que pouvait-il bien chercher ? Que voulait il ? La colonisation avait rendu le peuple africain tout naturellement méfiant.

Non vraiment Jérôme sentait qu'il n'était pas le bienvenu dans ce pays. Il créait beaucoup de réflexions autour de lui et d'angoisse. Etant le mieux intentionné du monde il ne comprenait pas leur attitude et tentait bien de leur démontrer ses bonnes intentions mais cela ne marchait pas toujours.

Après avoir marché toute une journée, et mort de fatigue, il réussit tout de même à se faire accepter dans une case. Harassé il s'endormi une heure, peut être deux, il ne sait pas, ce sont les cris de Pécari qui le réveillèrent en sursaut.

Les indigènes s'étaient rassemblés et le chef avait décrété que ce blanc devait quitter les lieux sans attendre. Jérôme eu la nette impression que ce jour là, s'il était encore en vie, c'était bien à son oiseau qu'il le devait car ses cris l'avait protégé de la fureur des gens du village. Heureusement Pécari gardait férocelement Jérôme et personne n'osait s'approcher de lui. Jérôme était certain qu'il venait d'échapper au pire. En effet l'Ara avait réussi à dissuader les indigènes de lui faire passer de vie à trépas.

Sans rien comprendre de ce qui lui arrivait il reprit sa route et marcha jusqu'à plus de force. Il s'étendit au bord de la route et s'endormit. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il se réveilla au dispensaire d' Adjohou.

⁶ Le Bénin est un pays en voie de développement de l'Afrique de l'Ouest. Officiellement, Porto-Novo est la capitale, mais Cotonou est le centre économique et politique. Anciennement appelé "Dahomey", ce pays est une ancienne colonie française. Il accéda à la souveraineté internationale le 1er août 1960. Il connut la Révolution le 26 octobre 1972 et fut proclamé République Populaire du Bénin le 30 novembre 1975, dirigée par un Parti Etat avec pour Idéologie le Marxisme-Léninisme. A partir de 1991, ce pays a opté pour la démocratie avec le multipartisme intégral et il y règne actuellement une stabilité politique relative.

Pécari attendait fidèlement au pied du lit le réveil de Jérôme et lorsque celui-ci ouvrit un œil il le salua avec de grands cris de joie ce qui ameuta tout le dispensaire.

Selon les dires de Mère Marie-Joseph Jérôme était arrivé dans une charrette tirée par l'âne d'un africain et qui s'en était allé sans laisser ni son nom et encore moins son adresse.

Remis de son épuisement le jeune homme constata que le dispensaire manquait sérieusement d'aide. Il proposa alors ses services à la Mère Marie-Joseph qui accepta avec grand plaisir ce cadeau venant du ciel. Elle lui confia de suite la cuisine et la responsabilité des repas.

Non loin de là une famille vivait avec deux chèvres et deux moutons. Jérôme persuada le chef de famille de lui remettre chaque matin un peu de lait qu'il transformait en fromage.

Chaque jour Jérôme faisait deux tommes ; il en gardait une pour le dispensaire et remettait l'autre au chef de famille. Cependant ils se trouvaient confrontés à des problèmes, l'hygiène, la température et l'humidité. Les fromages n'avaient jamais la maturité ni le goût souhaité. C'était une performance que Jérôme avait de la peine à maîtriser et pourtant, grâce à quelques herbes, il réussit à mettre au point son défi. Mère Marie-Joseph était ravie de cette initiative et l'encourageait de son mieux dans cette démarche.

Stupéfait et ravi de cette nouvelle forme de nourriture le chef de famille ne tarda pas à comprendre que c'était une bonne affaire pour son clan. On ne sacrifia plus qu'une chèvre sur trois ainsi le cheptel ne tarda pas à s'agrandir et devenir de plus en plus prospère. Ce n'était plus un fromage par jour mais dix, vingt, que Jérôme fabriquait. Il en gardait une moitié pour le dispensaire et remettait l'autre partie à la famille.

La fille du fermier se mit au travail. Jérôme lui apprit à faire elle même les fromages. Un des frères de la jeune fille vendait ou échangeait le surplus dans les villages voisins. C'est ainsi que chacun y trouvèrent une sérieuse amélioration à leur bien-être.

Cette situation donnait enfin à Jérôme un sentiment d'être utile, apprécié et dès lors il ne se sentait plus seul.

Chaque jour il arrivait des malades au dispensaire, le plus souvent dans des états désespérés, parfois même il était déjà trop tard, à bout de souffle et faute de soins ils mourraient.

Les lépreux étaient conduits dans une dépendance qui avait été aménagée spécialement pour eux, ceci dans le but de les isoler des autres malades, mais aussi pour leur donner un peu plus de bien être. Dans un lieu qui leur serait réservé, décent, ils n'auraient plus à subir l'humiliation de la clochette ajouta la Mère Marie-Joseph.

Cette réflexion lui rappela les histoires de cloches de « son bon vieux Monsieur Hornung » qui en savait plus long sur la vie et à qui il devait tant de bons moments.

Lorsque Jérôme s'approchait trop près d'eux la Mère Marie-Joseph lui faisait remarquer qu'il valait mieux, dans l'intérêt de chacun, qu'il resta en retrait car on pourrait le prendre lui aussi pour un « paria, un possédé » c'était ce que la plupart des gens pensaient des lépreux à cette époque. Et vu la situation qu'il occupait au dispensaire il valait mieux qu'il soit prudent.

Les médicaments faisaient sérieusement défauts. Jérôme pensait à toutes les plantes des forêts de l'Emmenthal mais il n'en reconnaissait aucune et regrettait de ne pouvoir en faire plus. Les africains avaient leurs connaissances des plantes et Jérôme comprit qu'ils ne souhaitaient pas lui en parler.

Une nuit Jérôme fut réveillé par des hennissements. Il vit Mère Marie-Joseph prendre soin d'un homme arrivé au dispensaire avec son âne. L'animal fut bien entendu remis de suite aux bons soins du jeune homme qui ne fut pas en peine pour lui trouver un abri le temps que le propriétaire se remette sur pieds.

Quelle ne fut pas la surprise de Sœur Rita de reconnaître celui qui avait amené Jérôme au dispensaire quelques mois auparavant.

Ce fut grâce au récit de cet homme que Jérôme apprit la raison qui avait poussé les indigènes à le jeter à la rue.

Mamadou raconte.

< Le chef du village ayant été averti que des habitants avaient hébergés un homme blanc avec un Ara, le chef du village tenait du sorcier lui-même que l'homme étaient possédé d'un mauvais esprit et que l'oiseau retenait prisonnier ce mauvais esprit dans le corps du jeune homme. Il fallait donc que ces deux possédés quittent, morts ou vifs, les lieux et le plus vite possible.

Sachant que l'homme était en danger je suis parti à sa recherche et c'est gisant au bord de la route, sous le soleil de midi, que je l'ai trouvé. Je l'ai chargé dans ma charrette et c'est ainsi que je l'ai emmené jusqu'ici. Nous avons mis deux jours et j'ai dû faire vite si je voulais vous le déposer encore vivant. >

Jérôme n'avait pas imaginé que Pécarri puisse être à l'origine de tant de malentendu. Il était son sauveur certes, mais également la cause de cette mésaventure. Jérôme ne comprenait pas qu'on puisse donner foi à une idée pareille il était bien conscient que Pécarri était doté d'un don médiumnique mais de là à dire qu'il était possédé d'un esprit mauvais, ha non pas ça !

Néanmoins Jérôme avait commis d'autres erreurs ; celle par exemple d'être trop attentif à la jeune jouvencelle de la famille qui, avec des yeux étincelants, lui envoyait des jets de lumière qui le décontenaient. Personne ne fut dupe de cette connivence. Il avait même eut l'indélicatesse de la décharger d'une cruche d'eau qu'elle ramenait du puits.

Cela ne fut pas aux goûts des hommes qui, pas habitués à ce que l'on apporte de l'aide aux femmes, inconvenance selon eux, sentant le danger il fallait donc à tout prix qu'ils partent.

Décidemment bien étrange ce pays dans lequel Jérôme était arrivé presque par hasard et lui donnait l'impression de n'y être pas le bienvenu. Même bien intentionné il sentait qu'il gaffait sans même savoir quelles étaient ses erreurs. A la suite de ces mésaventures il comprit qu'il ferait bien de se documenter sur les mœurs des africains ou alors quitter ce pays qu'il sentait hostile.

Rentrant au dispensaire après quelques jours d'absences Soeur Marie-Joseph l'attendait avec impatience car il était devenu l'homme indispensable à la communauté.

Quelle ne fut pas sa surprise en entrant dans sa chambre de sentir une odeur étrange. Un bref coup de d'oeil et il découvre dans un petit bol de terre quelques résidus, pas entièrement consumés, qui laissaient supposer que quelqu'un avait eu l'intention de lui jeter un sort. Pas très rassuré, il découvre sous le petit récipient un billet expliquant l'intention.

Il était écrit :

< *Tu m' plé, j'voudé bien caessé ta po blanch. (signé) Madana* > (traduction : Je voudrais bien caresser ta peau blanche)

Pauvre Jérôme ! Il était loin de s'imaginer que cette gamine de 13 ans à peine lui faisait la cour. Bien entendu il en était très flatté néanmoins ce n'était pas sur elle qu'il avait des vues mais sur Maïté la jeune infirmière.

L'élixir d'amour de Madana n'avait, vraisemblablement pas fonctionné comme elle l'entendait. Il laissa traîner cette affaire en évitant la jeune fille et lui montrant de l'indifférence. Un jour il lui fit remarquer qu'elle était bien gentille mais qu'il n'était pas dans les habitudes d'un homme blanc de se laisser caresser la peau. La jeune fille n'abandonna pas pour autant et se trouvait de plus en plus souvent sur son chemin. Cette invitation l'avait passablement troublé et il se surprenait parfois à penser à elle mais l'idée de plaire à Maïté était plus forte que celle de plaire à Madana.

Maïté allait prochainement faire ses vœux ce n'était pas le moment de l'en dissuader.

Ouidah ⁷ La fête du Vaudou ⁸ étant proche c'était la coutume de se rendre à Ouidah pour participer aux festivités et cérémonies qui étaient données en souvenirs des 3 à 4 millions d'esclaves Africains emmenés au Brésil à partir du XVIème siècle pour y travailler comme esclaves. Ouidah était un des principaux points de départs des esclaves en partance pour les Antilles et les Amériques. Jérôme avait entendu parler de cette célébration. C'est alors qu'il décida de quitter le dispensaire, du moins pour un temps, ce fut l'explication qu'il donna à Sœur Marie Joseph lorsqu'il lui annonça son départ. Sœur Marie-Joseph se doutant bien que l'affaire des jouvencelles était entrain de prendre un déroulement fâcheux compris très bien que Jérôme en tant que

⁷ La Porte de Non Retour des esclaves.

On l'a qualifiée de Capitale religieuse du Bénin parce que les fêtes nombreuses avec chants, tam-tam et danses étranges témoignent encore qu'aucune tradition de croyances et de superstitions locales n'a été déformée ou interrompue.

C'est dans les villages situés entre Abomey et Ouidah qu'est né le "VODOUN" dont les noirs des Caraïbes ont conservé les Rites.

Les féticheurs de Ouidah sont de vrais féticheurs et le Temple des Pythons sacrés, malgré sa modestie abrite un fétiche encore vénéré

Que cela n'empêche pas d'aller visiter par les larges avenues une très moderne Maison de Jeunes et de la Culture, la Cathédrale avec en face le Temple DANGBE (Python) et le Musée historique installé dans les bâtiments de l'ancienne Résidence Portugaise.

Le Musée historique de Ouidah Situé dans l'ancien fort portugais (1721) recèle des vestiges du commerce des esclaves avec le continent américain.

Ouidah 92, organisé en Février 1993, à Ouidah, a été l'occasion de mettre en place un circuit qui commémore et rappelle ce que fut la déportation de dizaine de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants.

De l'arbre de Retour à l'arbre de l'Oubli en passant par le mémorial de Zoungbodji et la case de Zomaï, Ouidah ne veut pas perdre sa mémoire.

⁸ Depuis l'institution, en 1994, de la date du 10 janvier comme journée chômée payée pour commémorer cette fête, des milliers d'adeptes des divinités comme Ogu (dieu du fer), Hêvioisso (dieu du tonnerre), Sakpata (dieu de la variole), Mami Wata (déesse de l'eau) affluent au Bénin pour célébrer l'événement qui donne lieu à des manifestations spectaculaires et féeriques. Outre les danses et les prières, les responsables des différents cultes ont procédé à des immolations et offrandes pour implorer la paix sur le Bénin et demander aux divinités de permettre au pays d'amorcer en toute quiétude la présidentielle de mars prochain. Selon les statistiques, 37% de la population béninoise pratique les religions traditionnelles (animisme), alors que les catholiques représentent 27%, les musulmans 22% et les protestants 10%. L'animisme, pratiqué dans toutes les régions du pays, repose sur une conception polythéiste de l'univers selon laquelle "Dieu est en tout et partout". Suivant une étude, ni le Christianisme, ni l'Islam n'ont empêché le culte du Vodoun de s'implanter et de se développer à travers la traite négrière à Cuba, au Brésil et aux Antilles. Au Bénin, grâce au phénomène du syncrétisme, catholiques, protestants et musulmans participent allègrement aux festivités Vaudou.

jeune homme responsable, et bien qu'il allait beaucoup lui manquer, pensait elle aussi qu'il faisait bien de s'en aller.

Un vieux car tout dégingué déposa Jérôme au centre de la ville. Un homme sans âge ni distinction de race, tant le soleil et la vie dure l'avaient buriné, était assis sur le sol. Il était entouré d'une dizaine d'enfants qui s'éparpillèrent comme des moineaux lorsque Jérôme s'approcha du vieil homme. Le souci de Jérôme fut de lui demander s'il connaissait un endroit où se loger. Sans un mot, l'homme de son bras, lui indiqua la route devant lui.

Comme beaucoup de pays africains le Dahomey accédait à l'indépendance. Le 1^{er} août 1960 une nouvelle constitution était adoptée. Les Béninois criaient à la victoire, ils étaient enfin libres.

La ville de Ouidah est la ville de l'extrême tolérance où chacun se respecte mais où la souffrance reste omniprésente. Tout y est fait pour que l'on n'oublie pas l'époque de terreur, de cruauté, tant morale que physique, que subirent les noirs sous le règne des colons Hollandais, Portugais, Belges, sans parler de tous ceux qui bénéficiaient de près ou de loin aux souffrances infligées à tous ces innocents.

Les Béninois étaient encore meurtris par le souvenir de leurs pères, mères et frères qui avaient été pris, enchaînés et tenus de suivre la route des esclaves pour se rendre à « la porte du non retour ». (Route actuellement balisée par de grosses pierres). Peut-on oublier les années de l'esclavage ?

Situé au cœur de la ville, en face de la basilique de Ouidah, le temple des pythons demeure un lieu sacré et regorge d'histoires.

Un adepte de la tradition des pythons se trouvant là expliqua à Jérôme qu'à Ouidah on ne dit pas :

UN PYTHON EST MORT" mais plutôt que : LA NUIT EST TOMBEE ! Et on le dit également pour un être humain.

L'homme pria Jérôme de s'asseoir et lui parla alors de la dure réalité des années d'esclavage.

< Ce que je vais te raconter je le tiens de mon père sur qui « la nuit est tombée » il y a de nombreuses années et qui le tenait lui-même de son père.

Au temps de Léopold II, lorsque le Congo était sous la domination des colons ils coupaient les mains des noirs ainsi que de leurs femmes et de leurs enfants et tuaient les récalcitrants Pour chaque main droite le soldat recevait une rétribution, en argent ou en remise de peine. S'il n'en ramenait peu ou pas ils étaient rouer de coups.

Quelques jours avant la fin de l'esclavage mes arrières grands parents ont été emmenés à Ouidah pour y être vendus avec mon grand père. Il avait a peine 3 ans ou peut être 4, il n'a pas su le dire, gisant par terre et le prenant pour mort, un soldat coupa sa main et le laissa sur place comme une marchandise sans valeur. Une femme passant par là vit bouger le petit,

pris soin de lui, le soigna et l'éleva comme s'il était le sien. Il grandit auprès de cette sainte femme en toute sérénité et elle lui donna une bonne éducation.

Malheureusement « la nuit tomba » sur elle et le jeune garçon se retrouva une seconde fois orphelin. Par la suite il rencontra ma grand mère, elle aussi descendante d'esclaves affranchis, ils eurent ensemble de nombreux enfants. Comme tu me vois là, je suis le dernier de mes neufs frères et soeurs sur lesquelles « La nuit est tombée ». >

La journée avait été pénible et la nuit tombante donnait un air plein de mystères à cette ville. Contrairement à Cotonou, qu'il connaissait pour y avoir séjourné, il émanait ici une atmosphère tout à fait étrange. Le soleil couchant donnait à cette soirée un aspect de grande sérénité mais en même temps d'angoisse et de peur. Au son d'un tamtam envoûtant quelques pêcheurs rentraient du large avec une récolte juste suffisante au besoin de leur famille. Les femmes et les enfants les attendaient, vêtus d'habits colorés et chacun se préparait à honorer le vaudou.

Le regard méfiant d'un africain le mit mal à l'aise. Il s'approcha de lui et se présenta :

< Salut ! Je m'appelle Jérôme, je suis marin, je viens de Suisse et je suis là pour visiter ton pays et lui c'est mon ami Pécaré, et toi comment t'appelles-tu ?>

< aaaaaaaaami !>

En entendant l'oiseau, l'africain parti d'un éclat de rire et accepta leur amitié.

<Je m'appelle Yousouf. Ca veut dire quoi « suisse » ?>

< La Suisse est un petit pays d'Europe, il y a des montagnes, des lacs et des rivières mais pas de mer.>

< Pour qu'elle raison as-tu quitté ton pays pour devenir marin s'il n'y a pas de mer en Suisse.>

< La deuxième guerre mondiale a bouleversé ma vie, elle m'a tout pris, parents, amis et joie de vivre. Ma mère étant décédée je sentais qu'il n'y avait plus de place pour moi dans ce pays, du moins pour un temps. C'est alors que l'envie de voir la mer a été assez forte pour que je ne veuille pas rester seul dans le village où je ne me sentais plus très bien où je n'avais plus personne à aimer.

Tu sais Yousouf la vie est dure dans les montagnes surtout si l'on y est pas né. Ici comme ailleurs on a peur de celui qu'on ne connaît pas et pour eux je n'étais qu'un étranger car je suis né à Marseille. Les montagnes freinent le regard des habitants et leur cœur se ferme. Ils ont froid l'hiver, ils restent près de leur feu et en dehors de l'office du dimanche matin on ne fréquente personne. L'été ils peinent au travail et cela devient une habitude. La vie se déroule ainsi entre deux fêtes, celle de la montée à l'alpage au début de l'été et celle de la désalpe en automne.

Pour ces deux occasions les montagnards mettent leurs plus beaux habits, on danse sur des airs d'accordéons et dans la montagne le cor des Alpes renvoie son écho de montagne en montagne. Des hommes et des femmes forment des chœurs et chantent des chansons folkloriques. La fête dure trois jours et ensuite chacun reprend ses habitudes.>

Youssouf était très intéressé par les explications du marin suisse mais n'ayant jamais voyagé il avait bien de la peine à s'imaginer la Suisse être un pays, et non plus la raison de le quitter. Youssouf avait bien de la peine à comprendre les blancs. Il ne lui serait jamais venu à l'idée qu'il pourrait quitter Ouidah, et pourquoi faire ailleurs !

A son tour Youssouf expliquait à quels dieux les danses et les rituels étaient adressés. Tantôt une danse était offerte au dieu de la fertilité, une autre au dieu du temps ou encore au protecteur de la famille. Le jeune africain lui fit remarquer un groupe de jeunes qui dansait pour demander au vaudou de leur donner un mari et des enfants.

Youssouf lui fit voir sa case et le présenta à sa famille. Arrivés à l'intérieur tous feignirent s'éloigner à leur vue. En deux mots que Jérôme ne comprit pas, Youssouf les calma et ils reprirent chacun leur place. Jérôme demanda une explication et il lui répondit : « ton oiseau leur a fait peur.

Jérôme s'adressant à Pécari lui dit :

< Non vraiment mon cher Pécari, tu ne fais pas l'unanimité. Tiens nous allons leur montrer de quoi nous sommes capable ! >

Jérôme sortit son harmonica et entonna « Etoile des neige ». Pécari se mit à danser au rythme du morceau. L'assemblée était subjuguée. Après ça il joua un air beaucoup plus entraînant et Pécari suivait la cadence avec une parfaite maîtrise.

Pécari avait conquis l'assemblée ; ils en réclamèrent encore.

Pour terminer cette amicale soirée Jérôme entonna un yodle et là encore les béninois étaient impressionnés et ravis.

Afin de remercier Youssouf pour son hospitalité, Jérôme lui offrit son couteau suisse. Non ce n'était pas le couteau que l'africain convoitait mais le petit drapeau suisse qui pendait au dos de son sac contre lequel, en échange, il lui proposa un vaudou en Iroko sculpté, Jérôme accepta avec reconnaissance.

Le lendemain matin le vieux Monsieur était là, assis, comme la veille, une jeune fille lui tendit un bol qu'il saisit et sans un mot inclina la tête en signe de remerciements. La jeune fille respectueusement le salua et s'en alla. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'un enfant, passant par là, ramassa le bol et l'emporta sans un mot.

Jérôme s'approcha du vieux Monsieur, le salua et tenta de lui parler afin d'en savoir plus sur cette agitation et sans qu'il n'en ait été prié, l'homme se mit alors à raconter :

*Un jeune homme, nommé Safo, avide de richesse se rendit dans la forêt sacrée du roi Kpassé et demanda au dieu Ikooododo de le faire devenir riche.
Le dieu lui tendit une pierre d'une valeur inestimable et lui dit :*

Tiens ce diamant et prends en bien soin.

Safo pris le diamant, le rangea dans sa poche et courut à la ville afin de le vendre. Arrivé à la ville il le présenta à un acheteur qui le palpa doucement. Au contact de la main du marchand la pierre devint un caillou qui se brisa et, se mélangeant au sable, fut lestement emporté par une vague.

Vas-t-en, espèce de manant avant que je ne te fasse fouetter lui dit le marchand.

Déçu l'homme retourna vers le dieu Iḱoododo et lui fait part de son désappointement.

Ainsi tu as préféré l'argent au diamant ? Que veux tu maintenant ?

Je voudrais être riche répondit l'ignorant.

Le dieu Iḱoododo lui présenta alors une autre pierre précieuse et lui dit :

Tiens ce Saphir et prends en bien soin.

Le bleu du Saphir étincelant sous les yeux de Safo était d'une beauté incroyable. Cette fois je vais en retirer certainement beaucoup d'argent se dit-il. Par prudence il choisit un autre marchand.

Le marchand s'empara de la pierre et sitôt dans la main le saphir, d'une faible pression, fut transformé en une petite boule de terre molle qui rejoignit le sol et se mélangea à la terre mouillée.

Pétrifié Safo prit ses jambes à son coup de crainte d'être frappé et s'en retourna une fois de plus dans la forêt sacrée.

Déçu il fait part de sa déception au dieu Iḱoododo.

Ainsi tu as préféré l'argent au Saphir ? Que veux tu maintenant ?

Je voudrais être riche répondit l'ignorant.

Cette fois le dieu Iḱoododo lui présenta une autre pierre encore plus belle que les deux précédentes et lui dit :

Tiens ce Rubis et prends en bien soin.

En chemin l'homme se dit qu'il était impossible qu'une pierre aussi éclatante de beauté puisse en un tour de main être réduite en poussière et pensa que cette fois il allait en retirer quelques écus.

Ses deux premières expériences rendirent Safo plus suspicieux. Il prit cette fois du temps et choisit avec soin son futur marchand.

Sa préférence se porta sur un petit homme, insignifiant et sans envergure espérant bien que celui-ci n'aurait pas le pouvoir de lui transformer sa pierre comme l'ont fait les deux précédents. Avant même que la pierre n'ait eu le temps de passer dans la main de l'acheteur, la pierre s'enflamma et Safo vit deux jets de lumière et puis, plus rien !

D'un regard circulaire Safo chercha la pierre mais ne vit que le rire du petit homme et, dans ses deux yeux, des reflets de lumière jaune et rouge.

Cela en était trop ! Médusé, il retourna dans la forêt sacrée.

Très fâché Safo s'approcha du dieu Iḱoododo et, avant même qu'il n'ait eu le temps de lui faire part de son mécontentement, le dieu s'adressa à lui et dit :

Malheureux qu'as-tu fait des trois pierres que je t'ai données ? Je t'avais pourtant dit d'en prendre bien soin !

Tu n'es qu'un sot, têtu et tu t'obstines à ne voir qu'avec les yeux,

Tu as reçu l'immortalité du Diamant et tu l'as laissé emporter par les vagues de la mer.

Tu as reçu la prudence du Saphir et tu l'as laissée se mêler à la terre mouillée.

Tu as reçu le bonheur incarné dans le Rubis et tu l'as donné en pâture au vent qui l'a enflammé comme un feu de paille.

Que veux-tu encore ?

Je voudrais être riche répondit bêtement une fois encore Safo.

Safo, tu n'as donc pas compris !

Alors prend la route qui est devant toi elle te conduira à la richesse. Seulement la richesse n'est pas celle que tu crois. Elle ne brille et ne se voit pas avec les yeux mais avec le cœur. La vraie richesse c'est celle qui se trouve au fond de toi-même, pour qu'elle dure tu dois en prendre bien soin. Alors va et cherche !

Et l'homme se tut.

Ne sachant que penser Jérôme s'enhardit néanmoins à lui demander qui lui avait enseigné ce récit.

Le vieil homme lui répondit :

< Je sais > !

Intrigué par cette histoire Jérôme décida de se rendre dans la forêt sacrée.

Dans cette forêt toutes les religions y étaient représentées ; animistes, musulmans, chrétiens, adeptes des pythons ou des vaudous, tous faisaient bon ménage et chacun priait devant le dieu de sa tradition.

Ebaubi devant ces arbres magnifiques mais plus encore par l'atmosphère tout à fait exceptionnelle qui émanait de toutes ces représentations de dieux différents, il se senti baignant dans un bain de lumière. Pris alors de vertige il s'assit au pied d'un Iroko et perdit pour un temps la conscience du passé, du présent et de l'avenir ; il n'y avait plus qu'une sensation d'existence unique, d'avoir toujours été et d'être en perpétuel renouvellement.

Il comprit alors la légende de Safo, c'est à dire que la richesse ne s'achète pas, qu'elle ne se vend pas, elle se mérite. La vraie richesse c'est celle que l'on porte en soi et que l'on cultive pour le bien de chacun.

Le contraste entre les offices du dimanche matin à Burgdorf et le métissage de toutes ces cultures, l'enivrante sensation qu'il ressentait en ce moment lui donna du recul dans le temps. A ce moment là de nombreuses citations bibliques, pourtant très claires jusqu'à lors, lui semblait tout d'un coup limpide comme du cristal de roche.

Par exemple l'appellation « Dieu ».

Mais bien sûr se dit-il : du moment que nous ne parlons pas tous la même langue il est tout à fait normal qu'il y ait plusieurs noms pour désigner Dieu. Du moment qu'il n'y a qu'un Dieu, Jésus ne peut pas être son seul fils puisque nous sommes tous les enfants du même Père.

C'est donc cela, Jésus étant le fils de Dieu il est d'une évidence qu'il est le frère de Mahomet et de Krisna, tout cela lui semblait d'un naturel incontestable.

Jérôme avait à l'instant l'intime conviction de faire partie d'une religion unique et de faire partie « **du tout** ». Qu'elle merveilleuse sensation.

Selon Pécarl ce moment étant très important et afin que Jérôme puisse profiter pleinement de cette initiation s'était retiré sur une branche d'Iroko. Jugeant ensuite que l'expérience avait assez duré, il était normal qu'après un repas spirituel, il fut temps de penser à celui du corps. Discrètement l'oiseau se posa sur l'épaule de Jérôme afin de ne pas le réveiller trop brusquement mais pour lui permettre cependant un retour agréable dans la réalité du monde.

Ce réveil sembla doux à Jérôme, d'autant plus que dans cette réalité il avait apprivoisé un ami et cet ami avait besoin de lui.

Il pris conscience alors qu'il fallait repartir. Ils prirent le prochain car pour de Cotonou.

Son séjour en Afrique touchait à sa fin. Souhaitant maintenant rentrer au pays et pour cela à moins de frais possible, il proposa ses services à un capitaine de la marine française en partance pour Marseille. L'affaire fut conclue, le voyage serait gratuit, mais pour cela il devrait aider le cuisinier. Le voyage fut long et pénible. Le cuisinier en fonction étant vieux, et en fin de carrière, se reposait complètement sur Jérôme. Afin de ne pas être désobligeant Jérôme obéissait de bonne grâce à cet homme qui ne dessoula pas de la journée.

De même que le vieux cuisinier, le cargo avait déjà beaucoup trop navigué et montrait parfois de sérieuses défaillances.

De sa cuisine Jérôme perçu des bruits de paniques près des machines et le cargo stoppa. En effet une pièce au moteur avait lâché et le mécanicien n'étant pas en mesure de réparer il fallait à tout prix changer la pièce. Le capitaine demanda de l'aide, entre temps une tempête survint. Les vents étant si violents et les vagues si déchaînées que le cargo tanguait de gauche et de droite comme une coquille de noix. Les secours tardant à venir ils restèrent trois jours là, à attendre et croyant leur dernière heure venue. Les pauvres marins, malades, au lieu de rendre l'âme, rendaient le contenu de leurs tripes, deux seulement tinrent le coup ; le vieux cuisinier et Pécari.

Visiblement Pécari n'en était pas à son premier voyage en mer, il avait sans doute fait le voyage de Marseille à Cotonou avec Monsieur Pierre. Il était calme, ne frayait avec aucun des marins, et se contentait du peu que Jérôme lui donnait. Il avait sans doute compris qu'il valait mieux ne pas se faire trop remarquer, surtout lorsqu'il manquait de vivres.

Jérôme avait repéré un marin du nom de Julius, un gros bras, grosse tête, l'air d'un méchant bouledogue qui prétendait faire la loi, tous le craignaient. Mais une fois devant la vie ou la mort le pauvre Julius ne l'amenait pas large. Il fut le premier à rendre « tripes et boyaux » et Jérôme le vit même pleurer et prier dans un coin. Il n'était plus qu'un petit enfant implorant son père de lui laisser la vie.

Jérôme en fut touché et ne le laissa plus seul. Lorsque les vents se calmèrent et que les secours purent enfin aborder, Julius se releva comme un seul homme et reprit son air méchant. Il ne devait pas perdre la face plus longtemps, il bouscula Jérôme en lui criant :

<Otes toi de ma vue, tu me pompes l'air >

Jérôme se tût mais n'en pensa pas moins. Quel mufle ! Se dit-il et comment peut on être aussi de mauvaise foi.

Un autre marin avait vu Julius prier ce qui n'arrangea pas l'ambiance entre les marins. Tous furent mis au courant, il ne se passait pas une heure que l'un ou

l'autre, à leur tour, ne lui envoyait des propos vexants. Il avait décidément perdu la face à tout jamais.

Le vieux cuisinier, maintenant à court d'alcool, devenait de plus en plus agressif. A plusieurs reprises le capitaine lui fit voir les requins et lui signala que s'il ne se calmait pas il l'enverrait leur faire une visite. Jérôme assistait impuissant à ce triste spectacle. Il était temps que nous arrivions à Marseille car le pauvre ivrogne partait dans un délire devenu incontrôlable. Il avait tenu le coup dans l'adversité seulement face à la réalité il en était autrement, elle lui faisait peur.

Une fois le danger écarté chacun reprenait ses mauvaises habitudes et leur mauvais caractère. L'être humain est ainsi fait qu'il en est bien imprévisible.

Retour en Suisse. Arrivés à Marseille Jérôme ne reconnu plus rien ni personne. Muni d'un passeport suisse il n'avait que peu ou pas de chance de trouver du travail il continua alors son périple via la Suisse où il espérait s'établir du moins pour un temps, pensait-il.

06 :30 à l'horloge de la gare de Genève, Pécaré regarda Jérôme se réveiller et lui fit remarquer qu'il était temps de se lever et d'agir.

Après avoir pris un café et deux croissants au buffet de la gare, ragaillardit, il était éberlué d'être rendu en Suisse. En payant son petit déjeuner il constata qu'il n'irait pas loin avec l'héritage de Monsieur Pierre. Il consulta les petites annonces car il fallait trouver un travail et de quoi se loger. Genève n'est pas Marseille, ni l'Afrique pas moyen de dormir à la belle étoile.

Néanmoins sachant le pays était en pleine évolution économique, il avait qu'il aurait le choix de l'emploi. Il parlait le français, l'allemand et même un peu d'anglais. Muni d'un CAP de fromager il était sûr de trouver une place.

Il s'arrêta sur une offre de travail qui n'avait rien à voir avec ses qualifications, néanmoins l'annonce était très séduisante :

[Monsieur Alexandre Petit, à St-Prex, cherche gardien de chenil.]

Il téléphona, un rendez-vous fut pris, il sauta aussi dans le premier train en direction de Lausanne afin de se rendre au « Buis vert » où l'attendait le propriétaire du chenil.

Aussitôt le train ébranlé, des souvenirs lui reviennent peu à peu. Il devait avoir 5 ou 6 ans, il ne savait plus très bien, lorsque ce même train l'emmenait de Marseille dans l'Emmental. Il ne comprenait pas pourquoi il devait quitter un endroit où ils étaient bien pour partir aussi loin.

Maintenant il était libre de faire ce choix, seul, mais un peu triste car ne sachant pas ce que l'inconnu lui réservait.

Il eut une pensée pour Yvette et Julien à qui il ressemblait si peu, et pour cause, se dit-il, il était normal puisque leurs pères biologiques n'étaient pas les mêmes. Sa mère, sur son lit de mort, avait-elle bien besoin de lui révéler ce secret qui le torturait depuis ce moment. Ce père biologique qui était-il ? Le retrouverait-il un jour ?

Et le paysan ! « Au fait comment s'appelait-il déjà, se demanda Jérôme.

Ha oui Hornung ! Il l'aimait bien cet homme et pourtant ils s'étaient bien déçus. Jérôme en refusant tout net l'offre généreuse du paysan d'épouser Vreni contre la ferme et ses secrets ! Ce paysan qu'il considérait un peu comme son père l'avait trahi, lui tourner le dos aussi radicalement après avoir passé tant de bons moments ensemble !

Laissons, c'est du passé ! Se dit-il.

A gauche la campagne, à droite le bord du lac avec au fond la vue sur les montagnes, le train défilait ainsi, le vent d'automne faisait tomber les feuilles en faisant des tapis multicolores. A chaque gare le train s'arrêtait pour laisser descendre ou monter des voyageurs et cela lui laissait du temps de voir les quelques feuilles qu'un vent léger faisait tomber des géraniums qui bordaient les fenêtres des petites gares. Les vignes étaient également colorées par les couleurs automnales cela lui rappela l'Emmental à la fin de l'été et les randonnées avec Monsieur Hornung à la recherche des mousserons d'automne.

Coppet, Nyon, Rolle, après chaque arrêt le contrôleur passait à nouveau dans le train, annonçait l'arrêt suivant et poinçonnait les billets des nouveaux venus. Il n'avait donc aucune crainte à avoir, il sera prévenu lorsqu'il serait à destination.

Le paysage, magnifique, défilait maintenant devant lui. Le lac Léman, la Dent d'Oches se découpant au milieu des montagnes de Savoie alors que, à mesure que le Salève s'éloignait, les Dent du midi se montraient légèrement enneigées. Un bateau glissait sur l'eau claire et paisible du lac, une fumée noire sortait de la haute cheminée. Il put lire sur le côté du bateau, « Helvétie » ! Jérôme ne put s'empêcher de sourire à la vue de ce bateau et de penser en lui-même, mon dieu qu'il est petit ! Il se promit que dès qu'il en aurait fini avec son rendez-vous il irait consulter les horaires pour faire à l'occasion une balade sur le lac.

A la vue du bateau il se souvint d'une course qu'il avait fait avec l'école. Ils s'étaient rendus au comptoir à Lausanne et ce jour là ils avaient pris un funiculaire pour se rendre de la gare à Ouchy. Là ils avaient pic niqué et ensuite ils avaient dormi à l'auberge de jeunesse.

Il faudra bien que j'aie fait aussi un tour à Lausanne pour y glaner quelques éventuels souvenirs se dit-il encore.

Il fut surpris de voir à l'avant un drapeau français et à l'arrière du bateau un drapeau suisse celui-ci flottant dans le sillon d'argent laissé derrière lui. Le drapeau rouge à croix blanche lui rappela les fêtes de lancer de drapeaux à laquelle aucun jeune suisse allemand ne voudrait s'y soustraire. Il se souvint de la difficulté qu'il avait eue à maîtriser la première fois ce sport.

Emu, se sentant terriblement oppressé, il prit à plusieurs reprises une grande bouffée d'air et laissa échapper quelques larmes qu'il essuya discrètement. Une dame s'approcha de lui et lui demanda si tout allait bien ?

< *Oui oui, ça va, merci madame* >.

Par pudeur la dame n'insista pas.

Il se souvient de sa première impression lorsqu'il se trouva pour la première fois en mer. Il s'était senti prisonnier de l'espace et maintenant il l'était des montagnes. Il avait pris l'habitude des distances dont on ne voyait jamais la fin, des mers immenses, de l'eau à perte de vue et maintenant les montagnes freinaient son regard jusqu'à l'affreuse sensation de ne pas pouvoir respirer. Ne sera-t-on jamais libre se dit-il !

Alors qu'à sa gauche la prairie et derrière le Jura, les vignes semblaient lui dire : « Regardes et vois, la rosée du matin a gonflé chaque grain de raisin que nous portons fièrement, la chaleur des rayons de soleil que nous renvoie le lac mûri et fait dorer nos grappes, et dans quelques jours nous allons nous vendanger. Un jus sucré et savoureux coulera du pressoir dans des seilles et donnera l'occasion à tous, de faire la fête ce jour là. ».

Les petits villages disposés au milieu du vignoble de la côte s'étaient et donnaient un aspect d'une volonté de vie, correcte, bien organisée, il émanait à cet instant un air amical et chaleureux dont Jérôme fut sensible.

Le lac, les montagnes je suis certain que je vais me plaire dans cette région où tout respire le calme et la paix. J'espère bien que je vais m'y établir pour un bout de temps, se dit-il.

< aaaaaaami !> Cria alors Pécari qui trouvait que le temps était un peu long et qui n'appréciait pas trop qu'on le dévisage et qu'on ne lui parle pas. Mais cela voulait dire aussi : « Je suis là, et j'ai faim »

Jérôme entre ouvrit une de ses poche et Pécari en ressorti un morceau de pomme. Le jeune homme lui souffla doucement à l'oreille :

< *C'est vrai, tu es là, je suis aussi ton ami, je sais et je ne l'oublie pas, voyons* >.

Pécari fouilla avec son bec dans les cheveux de Jérôme ce qui voulait dire pour eux : « je t'aime », et Jérôme lui rendit sa tendresse au moyen d'une gratouille sous le ventre ce qui amusa beaucoup les voyageurs.

Il était tellement pris par ses pensées, ses inquiétudes aussi, qu'il n'apercevait pas les regards des voyageurs portés sur eux

Une dame, accompagnée d'une petite fille, était montée à l'arrêt précédent et ce couple hétéroclite étonna énormément l'enfant qui bombardait sa grand-mère de questions.

< *Demande le lui toi-même fini-t-elle par dire à sa petite-fille !* >

Trop intimidée la fillette se tut.

Pécari s'agita et Jérôme tenta de le calmer.

Le contrôleur entra et d'une voix un peu lasse d'avoir énuméré ainsi, l'une après l'autre, toutes les gares depuis Genève s'écria :

« *Saint Prex !* »

Jérôme rassembla ses quelques affaires et se prépara à descendre. La dame en fit de même.

Une fois sur le quai, un peu désorienté, il s'adressa à la dame et la pria de bien vouloir lui indiquer la direction du « chenil du Buis vert ».

< Suivez moi Monsieur ! Nous allons justement dans cette direction lui dit-elle.>

Et, chemin faisant, la petite intriguée à la vue de ce perroquet juché sur l'épaule du jeune homme, questionnait Jérôme qui répondait, un peu étourdi, à toutes les questions de la petite fille.

< A moi de t'en poser une maintenant. Comment t'appelles-tu ? >

< Sylvie Blanc et toi ?>

< Jérôme Gerber. Et quel âge as-tu >

< J'a 4 ans et demi et j'irai bientôt à l'école. Tu vas habiter chez le vieux Alexandre ? >

< Voyons on ne parle pas comme ça ! fit remarquer la grand mère !>

< Oui c'est ça ! Chez Monsieur Alexandre ! >

< Avec ton perroquet ? >

< Oui bien sûr !>

< Bonnard⁹, comme ça on se reverra car j'habite juste en face. >

Marseille, Monsieur Pierre, Pécari, le petit garçon qu'il était, tous ces souvenirs ressurgissaient un peu flous, comme dans un nuage et l'attendrissaient. Madame Blanc s'aperçut du désarroi de ce jeune homme et le trouva tout à fait attachant.

⁹ Bonnard expression oubliée qui voulait dire chouette, chic, ou simplement tant mieux !

Le Buis vert. En effet Monsieur Alexandre Petit était âgé et même bien trop pour s'occuper tout seul du travail que réclamaient tous ces pensionnaires.

Les présentations faites, Jérôme commença par déposer ses quelques affaires dans la chambre qui lui était réservée et ensuite il fit connaissance avec les chiens. Pour la plupart ils n'étaient là que durant un court séjour, juste le temps que leurs maîtres rentrent de voyages. Aucun des pensionnaires ne résista au charme de Jérôme, même Julius, le plus agressif de tous lui fit la fête. Monsieur Alexandre était ébahi de voir comment Jérôme se comportait avec les chiens, il fut tout à fait rassuré. Il sentait que le jeune homme allait très bien faire l'affaire et il l'engagea sur le champ.

Le travail au chenil consistait à donner à manger, brosser et aussi à faire une ballade quotidienne aux chiens. Pour les petits, le jardin suffisait mais pour les gros il était nécessaire de les faire courir au moins une heure. Depuis quelques mois, les chiens n'étant sortis que trop rarement, ils furent heureux de prendre à nouveau l'air régulièrement.

Le propriétaire présenta le nouveau venu à ses principaux clients et aussi à quelques personnalités du village ainsi Jérôme fut bien accueilli par tous.

Il se sentit très vite à l'aise dans cet environnement campagnard et de beauté naturelle. Il avait déjà fait connaissance avec ses voisines, la grand-mère ainsi que de la petite fille. Josiane, la maman de Sylvie, avait immédiatement été séduite par le charme de ce beau jeune homme qui ne fut pas long à lui rendre lui aussi son amitié. De solides liens s'établirent peu à peu avec les trois générations des dames Blanc vivant en face du chenil !

Sylvie avait fraternisé avec Pécari et, l'oiseau sur l'épaule, elle accompagnait parfois Jérôme lorsqu'il sortait un ou plusieurs de ses pensionnaires. Il aimait bien la compagnie de cette fillette pleine de vie qui lui rappelait ses balades dans l'Emmental avec le paysan et le bouvier.

Sylvie était une véritable sauterelle ravie de suivre cet homme dans ses randonnées. N'ayant pas connu son père elle avait l'impression d'en avoir un maintenant, elle se sentait protégée et fière de l'accompagner dans ses balades. Jérôme apprenait à Sylvie comment on pouvait se faire aimer et obéir des chiens sans les brutaliser. Jérôme avait la manière, du reste il s'en fit un supplément de salaire très appréciable. On venait de Lausanne et même de Genève jusqu'à St-Prex pour apprendre à éduquer son chien.

Il lui raconta plein d'histoire, entre autre celle du bouvier qui portait chaque jour le lait à la laiterie. Sylvie était fascinée par ce chien si fort qu'il avait, selon Jérôme, sauvé une fillette qui s'était perdue. La fillette n'étant pas rentrée pour ses 4 heures, la maman inquiète, demanda de l'aide au paysan. Le paysan

envoya son bouvier à sa recherche et c'est ainsi qu'elle fut retrouvée saine et sauve. Elle était tombée au fond d'un grand trou, elle avait beau appeler de toute ses forces personne ne l'entendait. Maintenant fallait il encore la sortir de là. Le paysan lui lança une corde, la petite s'y étant agrippée, elle fut hissée hors du trou.

Sylvie était ahurie de penser qu'un chien pouvait être aussi intelligent et aussi gentil.

Parfois Josiane les accompagnait mais seulement lorsqu'elle n'avait pas mal ici ou là car elle préférait, et de loin, regarder la télé plutôt que d'aller brûler sous le soleil ou de se tordre les pieds sur des chemins caillouteux.

Un dimanche Josiane avait accepté de les accompagner et un gros orage éclata. Ils n'eurent que le temps de se mettre à l'abri dans une cabane de bûcheron que Jérôme avait repéré lors d'une précédente randonnée. Imaginant le souci de Madame Blanc il eut l'idée de l'avertir et pour cela Jérôme écrivit sur un papier :

[Nous sommes à l'abri, renvoyez nous Popol avec des linges.]

Il attacha le billet au cou de Popol, le berger belge qu'il avait adopté à la mort de son maître et lui donna l'ordre de le porter à Madame Blanc, c'est ce qu'il fit. Peu de temps après, et au grand soulagement de Madame Blanc, elle vit arrivé le berger. La famille se portait bien elle était rassurée.

Jérôme a de ces idées, mais comment vais-je faire pour renvoyer Popol avec des linges. Sans doute étaient ils mouillés et la petite allait sûrement prendre froid.

Au moyen d'un sac en plastique dans le quel elle y déposa deux linges éponges et un rechange pour Sylvie elle bâta le chien de la même manière qu'on bâte un âne et le renvoya.

< Alors Popol ! Puisque tu es venu jusque là, veux tu bien retourner vers Jérôme et dépêche-toi, s'il te plaît... >

Ouf, à la garde de Dieu, s'exclama-t-elle ! >

Popol avait très bien compris le message de Madame Blanc et il s'en retourna son fardeau sur le dos.

En attendant Jérôme avait sorti de son sac du pain, des saucisses, du chocolat ainsi qu'une bouteille qu'il avait remplie d'eau avant de partir. L'eau étant rare dans le Jura, il le savait il était donc préférable de parer à toute éventualité. Pour la meute, l'eau récupérée du toit ferait l'affaire. Près du feu, Jérôme se mit à leur raconter les exploits de chiens qu'il connaissait.

Quel ne fut pas l'étonnement de Josiane et de Sylvie lorsque une bonne heure après ils virent arriver Popol avec deux linges et des vêtements secs pour la petite. Tout avait fonctionné comme prévu. Jérôme frotta énergiquement

Popol le pauvre était trempé jusqu'au os, il le félicita vivement, il eut même droit à deux carrés de chocolat. Il le fit s'étendre ensuite près du feu, à peine deux minutes s'étaient écoulées que Popol ronflait comme s'il était seul au monde.

Josiane

< Ho là pas bête le chien >

< Voyons Josiane, tu pourrais dire « Monsieur Popol », Popol n'est pas n'importe quel chien ! >

Sylvie

< Mais comment y l'a fait pour savoir ? >

Popol était un chien qui, selon Jérôme, était d'un instinct et d'une intelligence tout à fait remarquable. Il sentait le danger bien avant même que l'accident n'arrive. Lors d'une sortie au bord du lac, Popol, apercevant un baigneur au large sauta à l'eau. A première vue, tout se passait bien, rien ne laissait prévoir que ce nageur fut en danger. Jérôme rappela son chien mais Popol fit la sourde oreille. Il n'était plus qu'à quelques mètres du baigneur lorsque celui-ci, prit d'une crampe, se préparait à crier au secours quand il voit Popol lui tendre son dos afin qu'il s'y agrippe, comme pour lui dire :

< Vas-y, accroche toi, je suis à ta disposition. >

Popol fit ce jour là la une du journal de Morges car le baigneur, ramené sain et sauve sur la jetée, n'était autre que le syndic de Morges.

Sylvie ne tarda pas à s'endormir. Cette soirée avait beaucoup rapproché Josiane et Jérôme, Josiane avoua même qu'elle n'avait jamais eu l'occasion de vivre une si belle soirée et qu'elle était prête à recommencer. Ils avaient longuement discuté, ils avaient même soulevé l'idée d'un mariage possible, cependant Jérôme était hésitant, pourquoi précipiter les choses, on est bien ainsi disait-il.

Ce fut moins drôle lorsqu'aux aurores Jérôme réveilla la mère et la fille. Ils n'avaient pas dû dormir plus de 3 heures, mais maintenant il ne fallait plus traîner. La pluie avait cessé, une partie de la meute était restée seule à la maison, Jérôme était très inquiet car il n'aurait pas voulu qu'il ne leur arrive quoique ce soit.

Il y avait également l'école pour Sylvie et le bureau pour Josiane, il fallait maintenant s'activer on ne pouvait plus tarder à entrer. Bon gré malgré, ils plièrent bagages et rentrèrent.

Sylvie était joyeuse et disait qu'enfin elle aurait une histoire vraie à raconter à ses camarades. Ils n'y croiraient pas et elle leur dirait que c'était vrai parce qu'elle l'avait vu.

La campagne n'avait plus de secret pour Jérôme. Il saluait chacun et fraternisait avec les plus sociable. Toujours accompagné de Pécari ils étaient évidemment une attraction pour les habitants de la région étant tous vigneron ou paysans, ils n'avait jamais eu l'occasion, du moins pour la plupart, de voir un perroquet vivant ou alors en cage mais sûrement pas perché sur l'épaule d'un homme. Etonnés, certains même méfiants, car on le sait, l'inconnu fait peur, Jérôme les rassurait en faisant parler Pécari.

A un groupe d'enfants qui le suivait Jérôme leur avoua :

<Pécari sait compter, vous voulez voir ? >

Jérôme lève un doigt puis deux à chaque fois Pécari donnait le nombre de coup de bec et sans se tromper ; les enfants étaient sidérés.

Le petit René étant un septique né, demanda :

< Y sait compter jusqu'à 10 ? >

< Pose lui la question, tu verras toi-même >

Intimidé de se trouver à parler à un perroquet, René se terra contre le groupe d'enfants et se fit le plus gentil possible et posa la question:

< Perroquet, on est combien ? >

Subtilement Jérôme avait levé un doigt et Pécari avait donné un cou de bec.

< Tu vois il dit UN ! Pécari est bien plus malin que tu crois. Il te répond UN car il voit que tu as peur de lui et que, pour te protéger, tu as rejoint UN groupe.. Dorénavant il va te reconnaître et n'oubliera pas que tu as cherché à le piéger aujourd'hui.

Alors soit gentil avec lui car il risque bien de te piéger à son tour. Mais ne t'en fait pas il n'est pas rancunier et si tu le respectes il ne te fera aucun mal. >

Alors Jérôme leur raconta comment Pécari l'avait reconnu plus de 20 ans après, à Cotonou. L'oiseau n'avait pas oublié le petit garçon qui passait des heures à l'admirer alors qu'il n'était qu'un petit enfant de 5 ans.

<Lorsque j'étais petit et que je lui posais une question il me répondait par oui ou par non en baissant ou levant la tête, comme vous le faites vous parfois, lorsque vous avez fait une bêtise et que votre maman veut savoir comment cela s'est passé. La plus part du temps nous n'avions pas besoin ni de mots ni de gestes, nos regards suffisaient pour nous comprendre.>

Il leur raconta comment ils se devaient mutuellement la vie. Si Jérôme n'était pas arrivé à temps Pécari serait mort sur son perchoir en même temps que son maître à l'hôpital. Plus tard, en Afrique, Pécari l'avait sauvé en criant de toutes ses forces, effrayant ainsi les africains qui voulaient sa mort. Il leur dit ensuite comment ils avaient signés leur pacte d'amitié.

Le petit René :

< Dis ! C'est comment un pacte d'amitié avec un perroquet ?>

Un pacte d'amitié, et bien, c'est lorsque on est d'accord de vivre ensemble et de s'entre aider et de s'aimer mutuellement. Lorsque j'ai rencontré Pécarri j'avais promis à son maître de m'en occuper. Fallait il encore que Pécarri soit d'accord.

Alors j'ai demandé à Pécarri s'il voulait faire un bout de chemin avec moi et il m'a répondu..... >

A ce moment même Pécarri poussa un « Aaaaaaaaami » si puissant, que tous furent convaincus que l'oiseau avait compris que l'on parlait de lui et du pacte d'amitié scellé à Cotonou entre les deux inséparables.

Jérôme avait la manière pour raconter les histoires sur l'Afrique, des Africains vivant dans la brousse et qui, ayant beaucoup souffert à cause des blancs étaient restés très méfiants. Par contre lorsqu'ils comprenaient les intentions des blancs ils pouvaient être admiratifs et très accueillants.

Il expliquait comment, les soirs de pleine lune, il prenait sa musique à bouche et, s'installant avec Pécarri devant le séminaire, il jouait des airs qu'il avait appris dans l'Emmental ou poussait quelques yodles. Il suffisait de quelques minutes seulement pour rassembler une partie du village. Ils écoutaient, ravis, et s'amusaient bien de voir Pécarri danser sur le rythme des air joués par Jérôme. Lorsque Pécarri n'aimait pas un air il cachait sa tête sous son aile tout en s'arrangeant néanmoins de laisser passer un œil entre deux plumes afin de ne rien perdre de ce qui allait suivre.

Nabil, un jeune africain du village, s'essaya à la musique à bouche mais n'y parvint pas. Il préférait de loin le pipeau qu'il s'était fabriqué lui-même.

Avec un talent pas croyable Nabil reproduisait les airs qu'il entendait jouer par Jérôme. Ils avaient mis ensemble au point plusieurs chansons que Jérôme avait apprises lorsqu'il était enfant, entre autre « Etoile des neiges », « à la claire fontaine » et bien d'autres encore. Jérôme chantait, ou jouait de la musique à bouche, et Nabil l'accompagnait au pipeau.

Sœur Marie Joseph était émue d'entendre et de voir un noir et un blanc faire un duo aussi remarquable. Elle prétendait à qui voulait l'entendre qu'un jour, très proche, tous les peuples se rassembleront dans une même harmonie. Réjouie à cette idée elle leur disait :

<Vous êtes les précurseurs de la paix entre les nations. Vos petits enfant verront ça je vous le promets !>

Jérôme leur parlait de ses aventures en mer et des bagarres entre marins. Tenus parfois de rester des jours sans pouvoir aborder car à cette époque les relations entre pays étant difficiles, le capitaine était contraint de parlementer et même de promettre d'éventuels pots de vin pour recevoir l'autorisation d'entrer dans le port ou d'en ressortir et parfois cela pouvait durer des jours.

Dès que la nourriture commençait à manquer une panique à bord se manifestait. Les plus fragile sur le plan nerveux s'en prenait d'abord au cuisinier pour ensuite se battre entre eux. Pour recevoir une pomme de terre en plus les marins auraient vendus leur âme. C'était dans la marine que Jérôme prétendait avoir appris à recevoir des coups mais aussi à en donner. Il fallait beaucoup de tact et de fermeté, pour ne pas céder à leur chantage, disait-il. Il y avait bien la pêche mais lorsque l'on n'était pas très loin d'un port les poissons se faisaient rare, l'intense navigation les faisait fuir, et lorsqu'il faisait très froid les poissons restaient au fond, difficile ainsi d'en pêcher.

Les enfants étaient admiratifs et écoutaient avec beaucoup d'intérêts les histoires de Jérôme. Il était rare de voir le jeune homme sans un, ou plusieurs enfants le suivrent et le questionner.

Le petit René était fasciné par les histoires de mer.

< As-tu déjà vu des requins ?>

< Oui bien sûr. Une fois même il y en avait des milliers qui nous ont suivi pendant 2 jours et 2 nuits.>

< Et Pécari y n'a pas eu peur ?>

< C'était avant que Pécari soit avec moi. Lorsque j'étais marin Pécari vivait encore avec son Maître. Je crois qu'il n'aurait pas été beaucoup apprécié des hommes surtout lorsque les vivres commençaient à manquer.

Dans ce cas les marins peuvent devenir très méchants, il y en a plus d'un qui vendrait son âme même au diable pour avoir un peu plus que l'autre. Certains sont sûr que la portion de l'autre est plus grosse que la sienne et font des histoires telles que la plupart du temps ça tournent très mal.

Il arrivait que le capitaine doive séparer des marins qui se battaient. Un jour, s'il n'était pas arrivé à temps, un des deux aurait sans doute fini à l'infirmerie ou comme nourriture aux requins. Ils furent enfermés dans une cellule.

< C'est comment une cellule ?>

< Une cellule ; c'est comme les cellules de prisons, c'est tout petit froid, sombre et le prisonnier ne reçoit à manger que du pain et de l'eau.

Comme le cargo n'a qu'une cellule c'est la raison pour laquelle le capitaine les a enfermés 2 jours, mais à tour de rôle. C'est qu'on ne badine pas sur un bateau le capitaine doit être autoritaire et fort pour maintenir de l'ordre durant le temps de la navigation.>

Les histoires de Marseille et de l'Emmental il les réservait à Sylvie lorsqu'ils partaient seuls aux champignons ou aux fraises des bois. Le plus souvent Madame Blanc les accompagnait car elle était née à St.Prex et connaissait mieux que personne les endroits où l'on pouvait récolter des mûres et des framboises. Elle avait bien tenté d'y emmener Josiane mais, du moment que c'était une corvée pour sa fille, elle n'avait pas insisté dans cette démarche. Josiane n'aimait pas se faire écorcher les bras ni les mains par les ronces elle préférait jouer avec les copines. Par contre elle appréciait beaucoup les tartines de confitures que Madame Blanc faisait.

Durant les années de guerre, le sucre étant rationné, Madame Blanc utilisait de l'Hermesetas ou des « Rara »¹⁰ tous deux édulcorants artificiels de l'époque, afin de sucrer ce qui devait l'être et gardait le sucre pour les confitures. Elle s'était donnée trop de peine à la cueillette des petits fruits pour ne pas risquer de rater ses confitures avec des « sucres chimiques ».

Depuis toute petite elle parcourait déjà les forêts, elle en connaissait chaque recoin et même chaque arbre.

Le lac était souvent un sujet de discorde car Jérôme avait la fâcheuse habitude de dire le « lac de Genève » au lieu de « lac Léman ».

Josiane se fâcha un jour et expliqua à Jérôme que le lac n'appartenait pas plus aux genevois qu'aux montreusiens ou qu'aux savoyards et qu'il n'y avait pas de raison qu'on dise « le lac de Genève ». Du reste cette erreur vient des suisses allemands, lui dit-elle ; ils ne sont jamais arrivés à traduire « Léman ». Jérôme s'étonna qu'un nom puisse soulever autant de passion mais ne souhaitant blesser personne il fit dès lors très attention.

Pour calmer Josiane et se faire pardonner il proposa de l'emmenner elle et sa famille faire une balade en bateau.

Le 1^{er} août approchait. Jérôme profita de cette occasion pour sortir les trois dames Blanc (comme il aimait les nommer) jusqu'à St Gingolf. Ce village ayant la réputation de faire des feux remarquables à l'occasion de la fête nationale, ils allaient faire un 1^{er} août comme ils n'en avaient jamais encore vu.

Un horaire spécial était prévu, le bateau « l'Italie » partait d'Ouchy à 18hrs 30 en direction de St Gingolf et s'arrêtait une heure environ le temps d'admirer le spectacle. Jérôme avait réservé des places au restaurant du bateau car l'Italie avait la réputation de servir une cuisine exceptionnelle.

La soirée, le restaurant, les feux tout était parfait. Un chœur d'hommes chantait des chants patriotiques, les fusées partaient de partout, la fête battait son plein tous étaient ravis et heureux. Tout aurait été parfait si par malheur un orage n'avait pas éclaté vers les 22 hrs et qu'au lieu d'une heure on resta 3 heures en rade. Le lac s'étant déchaîné il n'était pas question de reprendre le large. Cela amusa beaucoup Jérôme qui en avait vu des bien pires, évidemment pour cet ex-marin « l'Italie » n'était qu'une coquille de noix dans une marre.

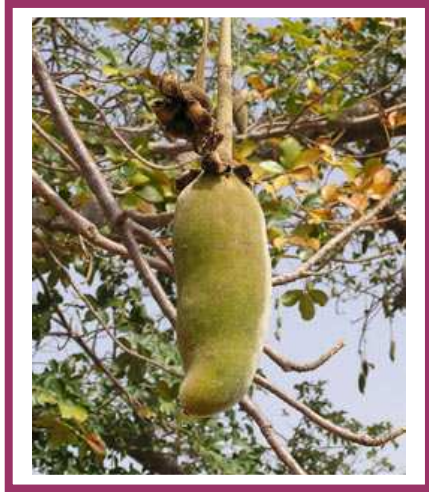
Arrivés à Lausanne-Ouchy le dernier train pour Saint-Prex étant parti depuis longtemps, ils étaient devant un choix, celui d'attendre le premier train du matin ou de prendre un taxi pour se rendre à St-Prex. Ils optèrent pour le taxi. Jérôme faisait le fond de son porte-monnaie pour payer la course lorsque

10 Les « Rara » étaient une sous marque de l'Hermesetas. La saccharine fut commercialisée peu de temps après sa découverte, mais c'est seulement pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque le sucre fut rationné, que son usage commença à se répandre. La saccharine a un arrière goût métallique ou amer déplaisant, spécialement à hautes concentrations. La saccharine est souvent mélangée avec d'autres édulcorants pour compenser les faiblesses de chaque édulcorant. Un mélange 10:1 cyclamate : saccharine est courant dans la plupart des pays où ces deux édulcorants sont autorisés. Dans ce mélange, chaque édulcorant masque le mauvais arrière goût de l'autre.

Madame Blanc voyant l'embarras du jeune homme proposa de régler elle-même le chauffeur car, lui dit-elle :

< Laissez Jérôme ! Ca me fait plaisir de participer moi aussi à cette charmante soirée.>

Toujours aussi diplomate cette chère Madame Blanc se dit il et il accepta avec reconnaissance car il n'avait plus un sou. C'est vraiment une vraie perle cette femme ! Je ne comprends pas qu'elle n'a ni mari, ni même un ami ! Enfin c'est son affaire. Tout de même elle paraît bien secrète à ce sujet se dit il encore.



Pèlerinage. Désireux de montrer l'Afrique à Josiane, Jérôme décida de prendre quelques jours de vacances pour se rendre à Cotonou et ensuite visiter Ouidah et si le temps le leur permettrait ils iraient passer 2 jours au dispensaire. Il n'avait jamais donné de nouvelles et n'en avait jamais reçu non plus, il était curieux de savoir ce que ses amis étaient devenus. Il était loin d'imaginer ce qui l'attendait.

Sylvie avait promis de prendre bien soin de Pécari, Madame Blanc et le « vieux Alexandre » s'occuperait des chiens.

Cotonou n'avait pas changé, le port était toujours animé par les mêmes chalutiers, bateaux marchands et autres, mais aucun bateau Suisse, ni anglais en vue, ce jour là.

Ils passèrent quelques jours à se promener dans la ville et Jérôme se fit un plaisir de faire visiter les endroits qu'il connaissait bien à Josiane. Il lui parla longuement de son ami Monsieur Pierre qu'il avait rencontré et qui lui avait parlé de son enfance.

Quelques jours plus tard le car déposa nos deux voyageurs au milieu du village de Ouidah et, à la grande surprise de Jérôme, le vieil homme était toujours là comme il y avait une dizaine d'années.

Il lui sembla qu'il n'avait pas pris d'âge, il était toujours le même.

Jérôme s'approcha, le salua et tenta de lui parler. Comme la première fois l'homme commença par raconter :

Un vieillard, affaibli par le poids des années et par la lourde charge qu'il portait sur son dos, s'étendit épuisé sous un babab.¹¹

11

Sa longévité est vertigineuse, 1 000 à 2 000 ans. (6 000 ans prétendait Adanson) performance disputée par le séquoia et le cèdre japonais.

S'il peut atteindre 20 mètres de hauteur, il se tasse en vieillissant au profit de la largeur de son tronc qui peut approcher 30 mètres de circonférence, soit 9,5 mètres de diamètre.

Arbre bouteille, son tronc épais est constitué de tissus parenchymateux gorgés

Il avait eu tant de peine à gagner et amasser tous ses biens qu'il n'avait aucune envie d'en abandonner, ne serait-ce qu'un seul.

Seulement ce qu'il n'avait pas prévu c'est que s'il voulait poursuivre son chemin et passer par la porte étroite qui donne accès à l'éternité, il devait absolument se délester de tout ce qui l'empêcherait d'entrer.

Une branche du baobab se pencha et lui dit gentiment à l'oreille :

< Crois tu vraiment que toutes ces pièces de monnaies que tu traînes avec toi depuis tant d'années et qui ne servent qu'à t'alourdir, puissent être utiles où tu te rends ? >

Le vieillard feignant ne pas comprendre se décida néanmoins à larguer quelques vieilles nippes qu'il avait sur le dos car, se dit-il, ce ne sont pas les quelques écus que je tiens serrés dans ma main qui vont m'empêcher d'entrer.

Tentant d'ouvrir la porte il desserra une main et les écus se répandirent par terre.

La branche de baobab se mit à rire, d'un air moqueur, ce qui agaça à tel point le vieillard qu'il ne put contrôler son autre main qui s'ouvrit, elle aussi et les pièces s'éparpillèrent sur le sol.

La branche de baobab se pencha à nouveau et susurra à son oreille :

< Dis moi, tous ces écus es-tu certain de les avoir acquis en toute légalité ? Penses-tu pouvoir entrer maintenant en toute honnêteté ? >

Furieux, le vieillard ne voulant rien entendre se jeta contre la porte espérant qu'avec le pouvoir de sa volonté la porte s'ouvrirait, mais la porte ne s'ouvrit pas.

Alors il s'assit et se mit à réfléchir.

C'est vrai il y a celles que j'avais subtilisées à Joseph mais de toute manière ce pauvre niais ne s'en était même pas rendu compte.

Et plouf ! Il prend sur la tête un pain de singe¹² (fruit du baobab) mûr à point.

d'eau. Le Baobab peut emmagasiner plus de 120 000 litres d'eau.

Le Tombeau des Griots

C'est un lieu de sépulture, le gîte final des musiciens, poètes, conteurs et dépositaires de la tradition orale que sont les griots. C'est ici, dans le creux d'un arbre monumental et millénaire que s'arrêtait le chemin ludique de leur vie. En effet, les griots, sorte de caste, étaient inhumés avec bijoux et armes dans des baobabs et de petits garçons se disputaient le privilège de passer la dépouille drapée d'un tissu à l'intérieur de la cavité.

Vers les années 1960, les griots ne voulurent plus de ce terminus et exigèrent d'être enterrés dans des cimetières comme tout le monde.

Malgré la réticence des vieux qui grommelaient qu'un griot au cimetière signifie pénurie de pluies, il en fut ainsi. « La sécheresse commença dans ces années-là ! »

¹² Ce qui semble n'être qu'un caprice de la nature devient de plus en plus une source de prospérité pour le monde rural pauvre. En effet, le baobab, l'arbre " retourné " d'Afrique

*D'accord, je sais que ce n'était pas bien. Alors si tu m'entends Joseph,
< Pardonne-moi ! >*

*En y réfléchissant encore un peu il se dit :
Et celles que Jules m'avait volées et que je suis allé reprendre chez lui sans qu'il me
voit, celles-ci m'appartenaient il n'était que justice que je les lui reprenne. En plus le
pauvre il ne s'était jamais douté que c'était moi qui les lui avait reprise.*

*Et plouf ! Un deuxième pain de singe, plus gros encore que le premier, tomba sur sa
tête.*

*D'accord, je sais que ce n'était pas bien. Alors si tu m'entends Jules,
< Pardonne-moi ! >*

*Ha bien il y a encore celles que j'ai trouvées mais sachant qu'elles appartenaient à Jean
j'aurai pu les lui rendre seulement je n'en ai pas eu envie.*

*Et plouf ! Un troisième pain de singe lui tomba sur la tête.
S'en était trop, et à bout, comprenant enfin ses erreurs, il s'écria :
< Jean si tu m'entends et puis tous ceux que j'ai spoliés consciemment et
inconsciemment,
< Pardonnez-moi ! >.*

*La branche de Baobab se pencha à nouveau et lui susurra à l'oreille. Regarde un peu
vers la porte....*

Le vieillard vit la porte grande ouverte et il entra sans aucune difficulté

Le vieil homme ajouta :

< Allez et que le Dieu de votre cœur soit avec vous >

qui aurait le don d'ubiquité et attire la curiosité des touristes, est une véritable richesse pour les populations locales. Son fruit, le pain de singe, et son écorce font vivre beaucoup de gens. Avec son tronc massif, ses branches tordues et fruits poilus, le baobab est un véritable survivant des climats secs et hostiles. La pulpe du fruit peut être sucée pour soigner les inflammations et la diarrhée ; elle peut aussi être transformée en jus savoureux riche en vitamine C et divers minéraux. L'écorce sert à faire des cordes et les feuilles de condiments dans les plats locaux. On dit aussi que la pulpe est bonne pour la peau. Riche en calcium, en fer, en protéines et en lipides, les feuilles sont consommées en bouillies ou, séchées (lalo ou alo), mélangées à des céréales ou des sauces.

Les graines contiennent de l'huile alimentaire et peuvent être consommées grillées.

Riches en phosphate, elles entrent dans la fabrication de savons et d'engrais.

La pulpe du fruit (pain de singe) peut être mangée crue mais est utilisée en bouillie pour confectionner des boissons pour les enfants ; mélangé avec de l'eau, ce breuvage s'apparente au lait de coco avec un goût de citron vert. La coque du fruit est utilisée comme récipient. Lorsqu'elles ne sont pas mangées cuites, les racines des jeunes plants se dégustent comme des asperges.

Jérôme aurait bien aimé en savoir plus mais il n'osa l'importuner davantage. Ils remercièrent et sans plus attendre ils prirent congé.

Plus ils avançaient dans le pays plus ils leur semblaient que la misère était plus grande encore qu'il y avait 10 ans. Ils se demandaient néanmoins s'ils étaient à même de juger, venant d'un pays où tout est propre, nette et où rien ne manque !!

Maintenant Jérôme souhaitait aller saluer la Mère Marie-Joseph qui avait été son ange gardien durant la durée de son séjour en Afrique et réciproquement il avait été lui-même une aide inespérée pour cette femme qui se débattait chaque jour pour améliorer le bien-être de ses malades. Le plus souvent elle n'avait que ses prières pour l'aider à espérer et y croire.

La malheureuse était maintenant au plus mal et elle attendait son transfert en France ; elle souffrait de leucémie. Quand à Maïté elle avait fait ses vœux et était entrée au couvent. Mère Marie-Joseph ne pu lui en dire plus. Jérôme eut un pincement au cœur en apprenant que cette belle et gentille jeune fille allait passer sa vie durant, à prier !

Il fut surpris et très heureux d'apprendre que le plus jeune frère de Madana avait continué la fabrication des fromages de chèvres et qu'il en faisait toujours bénéficier le dispensaire.

Josiane et Jérôme s'engagèrent maintenant dans le chemin qui les conduisait à la maison de Madana.

Un petit garçon à la peau blanche s'approcha de lui et lui dit :

< Ha ! C'est toi mon papa ! >

< Non je ne suis pas ton papa ! >

< Oui c'est maman qui me l'a dit. Mon papa est blanc et toi tu es blanc. Pourquoi n'es tu pas venu plus tôt ? >

Une jolie jeune femme noire s'approcha d'eux, les salua et se présenta.

< Je suis Madana tu ne me reconnais pas ? >

< Ho oui ! Bien entendu, tu es toujours aussi belle ! >

< Alors je te confirme ce que vient de te dire ce garçon, tu es bien son papa >

Jérôme s'adressant à Madana lui dit :

< Comment ça ? Son papa ! (Après un court temps d'hésitation.) Mais voyons ce n'est pas possible ! Pour une fois ? Une seule et unique fois le soir avant mon départ, mais ce n'est pas vrai ? Dis moi que je rêve ? Mais voyons je n'ai pas pu te faire un enfant en si peu de temps ? >

Et sur un ton malicieux elle lui dit :

< Non pas un, mais deux ! Voilà Georges ton fils et Anina ta fille, ils sont jumeaux et sont nés tous les deux le 19 mai 1961 >

< Deux ? Mais ce n'est pas possible ! >

Visiblement il ne pouvait pas y croire et pourtant, difficile de le nier, ce petit était presque blond, un teint mat, avec un air malicieux et tendre, Jérôme avait devant lui le petit garçon de la photo trouvée chez Monsieur Pierre. On constatait juste une légère différence d'âge.

Josiane jeta un regard sur Jérôme et perçu son trouble qui grandissait et comprit que cette histoire n'était pas très claire. Elle eu juste le temps de le retenir car il allait s'effondrer.

Madana les invita à s'asseoir à l'intérieur et lui apporta un peu d'eau.

L'odeur du fromage de chèvre titilla a son nez ce qui le remit sur pieds. Il aurait aimé poser des questions mais en moins de temps qu'il ne fut pour le dire la famille s'était rassemblée, il en venait de partout et tous, à tour de rôle, le questionnaient.

Maalik, le frère aîné de Madana, demanda des nouvelles de Pécari.

< Il va bien ? Le promènes-tu toujours sur ton épaule ? >

Jérôme répondait à toutes ces questions sans même prendre le temps d'y réfléchir. Cela allait si vite, les questions arrivaient comme des obus, il ne savait même pas à qui allaient ses réponses.

Au milieu de cette grande famille de belles jeunes filles, « à moitié nues selon Josiane », gravitaient autour de Jérôme. Sœurs ou cousines, difficile de le dire, car personne ne présente personne. Finalement elle se demanda ce qu'elle faisait là, personne ne la voyait et soudain elle se senti terriblement gênée. Tout cela était-il réel ou rêvait-elle ?

Une jeune fille remplit deux bols de soupe, qu'elle présenta à deux anciens, sans plus d'âge, en tendit ensuite, un à Jérôme et l'autre à Josiane.

Ouf, elle se sentit soulagée, elle n'était donc pas une intruse mais une invitée à qui l'ont servait avant même le reste de la famille.

Même si l'odeur de la soupe n'était pas tout à fait à son goût elle y fit honneur. Tant qu'à faire, se dit-elle, il valait mieux faire preuve de bonne éducation.

Umar, un cousin, ou demi frère de Madana elle ne savait pas très bien s'approcha de Josiane avec un large sourire qui laissa apparaître de belles dents éclatantes de blancheurs. Il était beau, un véritable Apollon. Josiane en fut complètement chavirée, une angoisse la prit à la gorge, elle tenta bien d'appeler Jérôme mais lui non plus ne l'entendait pas.

Umar voyant son trouble essaya aussi bien qu'il le put de la rassurer en lui tendant un morceau d'ananas qu'avait préparé l'une des belles jeunes filles présentes. Pauvre Josiane elle ne savait pas encore qu'elle était entrain de tomber sous le charme de ce bel athlète.

Une fois seuls, c'est Josiane qui prit alors la parole.

< Ho là ! Tu ne t'attendais pas à une surprise de ce genre ?>»

< Ha non ! Et pourquoi justement Georges, je me demande ?>

Et d'une voix qu'elle fit légèrement moqueuse :

< Pourquoi pas Georges, tu as quelque chose contre les Georges ? >

< Heu, non ! Au contraire !

C'est une histoire compliquée et il est trop tard pour t'en parler, je suis fatigué. Je te raconterais cela demain >

Le lendemain matin le petit Georges fut le premier à tourner autour de Jérôme.

< Salut ! >

< Salut ! >

< Tu restes longtemps ici ? >

*< Non, 2 ou 3 jours seulement >
< Je pourrais partir avec toi ? >*

Ho là ! Cette fois Jérôme et Josiane sont complètement réveillés.

< Heu !... Non !... Nous n'y avons pas pensé ! Heum ! Tu souhaiterais nous suivre ? Tu laisserais ta sœur et ta famille pour aller vivre dans un pays que tu ne connais pas et chez des étrangers ? >

< Je te connais puisque tu es mon papa >.

< Madana sera triste si elle ne te voit plus près d'elle >.

< Non elle ne sera pas triste puisque je t'ai retrouvé ; au contraire elle sera contente car elle m'a très souvent dit que tu viendrais me chercher et qu'ensuite tu m'emmènerais chez toi. Et puis elle a encore mes petits frères et mes sœurs et aussi tous les autres dont elle a à s'occuper. Est-ce qu'il y a une école où tu habites ? J'aimerais bien aller à l'école car ici je ne peux pas la fréquenter car je n'ai pas la peau noire comme les autres enfants et puis les livres coûtent trop chers >.

< Et bien nous en discuterons avec Madana >

< Non c'est avec Maalik qu'il faut en parler, c'est lui le chef, je vais aller le chercher et tu lui demanderas >.

L'enfant parti comme une flèche à la recherche du frère aîné.

Josiane avait écouté et, pensant à sa fille pour qui aller à l'école chaque matin était une vraie corvée, alors que ce petit garçon était prêt à renier sa famille pour s'y rendre, l'ému jusqu'aux larmes. Les regards de Josiane et de Jérôme se croisèrent et sans qu'aucune explication ne fût nécessaire ils s'étaient compris. A première vue rien ne s'y opposait, Josiane acceptait d'aider Jérôme dans cette démarche, alors, réflexions faites, pourquoi pas !

En effet Madana ne resterait pas seule car elle avait été mariée à un cousin qui avait déjà une première épouse. Il avait consenti à ce mariage par compassion pour Madana. Il aurait été très mal vu qu'ayant deux enfants cette femme n'ait pas d'homme. D'entente avec Maalik le cousin accepta Madana comme seconde femme. N'ayant pas de dote à offrir à son époux elle devenait la servante de la première épouse, de cette manière elle payait l'avantage d'être mariée.

Maalik ne se fit pas prier. Bien entendu qu'il acceptait que Georges suive son père, même demain s'ils le souhaitaient, il leur avait apporté assez de complications.

Jérôme expliqua qu'il fallait des autorisations et qu'il ne pouvait pas l'emmener sans avoir préalablement reconnu les enfants et être en possession d'un visa. Pour tout ce qui concernait les choses administratives il suffisait de se rendre au dispensaire ce qu'il firent sans attendre.

Selon Maalik il était sans importance de reconnaître Anina c'était une fille, et qui plus, elle était noire elle pourrait rester dans la tribu sans problème.

Pourtant Jérôme voulut bien accepter de signer l'acte mais à la seule condition de reconnaître la fille également.

Assisté de la Mère Marie-Joseph, l'intendant du dispensaire étant l'adjoint au maire de la région était à même de régler ce genre de situation. Il établit donc ce qui suit :

Entendu que les enfants jumeaux « Georges et Anina, né le 19 mai 1961, au dispensaire d'Adjonou, son à ce jour reconnu comme étant les enfants de Jérôme Gerber, de nationalité Suisse et de Madana Anani-Tougnantigui, Béninoise, ils sont dès lors les enfants légitimes de Jérôme Gerber. Il aura désormais les mêmes droits et devoirs que la mère et devra s'occuper d'eux selon entente réciproque.

Il était stipulé que Georges Gerber serait conduit en Suisse chez son père, Jérôme Gerber, dès que les papiers définitifs seront établis et que l'enfant serait en possession d'un visa.

Jérôme, Madana, Maalik ainsi que Mère Marie-Joseph, elle en tant que témoin, signèrent l'accord. L'intendant adjoint du Maire posa son sceau et l'affaire fut réglée.

Lors de l'accouchement Sœur Marie-Joseph avait eu beau expliquer aux parents de Madana que tous les jumeaux ¹³ ne se ressemblaient pas forcément, elle avait même ajouté qu'un cas tel que celui-là est assez rare mais il n'est surtout pas anormal. Le garçon a hérité la peau blanche de son père, alors que la fille la peau noire de sa mère, mais que l'un et l'autre étaient bien frère et sœur et du même père !

Le problème restait malgré tout aux yeux de tous, « il était blanc » !

Malgré les explications personne ne voulait comprendre pour qu'elle raison il était blanc et sa sœur jumelle noire, cela restait anormal, même si Mère Marie-Joseph l'affirmait avec autant d'insistance, comment pouvait elle en être si sûre ! Dans de nombreuses ethnies africaines les jumeaux ne sont pas vraiment les bienvenus, ils sont porteurs de malchance. Il n'y avait jamais eu de jumeaux dans cette famille cela ne pouvait être qu'anormal.

¹³ Les faux jumeaux, appelés dizygotes («di» signifie deux et «zygotes» signifie œuf) naissent précisément d'une ovulation multiple. Le capital génétique de chaque jumeau est distinct parce que deux ovules sont fécondés par des spermatozoïdes distincts. Ils peuvent être conçus lors d'une même relation sexuelle ou à deux occasions différentes, mais toujours pendant le même cycle menstruel. Ces jumeaux peuvent être de sexe différent et ne pas se ressembler du tout.

La naissance de jumeaux suscite des sentiments diamétralement opposés d'une ethnie africaine à l'autre. Certaines leur voueront une adoration sans bornes, estimant qu'ils sont le fruit d'une bénédiction. D'autres les rejeteront, craignant les pouvoirs destructeurs que leur prêtent certaines croyances du Continent.

Quelques mois plus tard.

< Hallo, c'est Umar ! Je suis avec Georges, à Genève il faut venir nous chercher. >

Umar, mais c'est qui celui-là, se dit Jérôme. Tout de même ils auraient bien pu me prévenir qu'il m'amenait l'enfant, enfin !

< Attendez moi. J'arrive dans une heure environ. >

Umar était un des seuls à avoir eu la chance d'aller à l'école et il était le plus doué de tous. Le chef de famille avait décidé que c'était le plus qualifié pour amener Georges en Suisse. Il y resterait lui aussi afin d'y faire plus d'études encore. Après tout Jérôme leur devait bien ça puisque ils s'occupaient d'Anina.

Une seule fois Jérôme avait eu des nouvelles de l'intendant lui annonçant que les démarches avaient été faites et qu'il serait informé sous peu de l'arrivée de Georges et s'il voulait bien lui envoyer un chèque pour régler les frais d'avion. Il avait promis il n'était donc pas question de revenir en arrière, d'ailleurs il était très heureux d'avoir un fils, et qui plus est lui ressemblait et portait le prénom de son père.

Si tout ça n'était pas un signe du ciel alors c'était quoi ? Se dit Jérôme.

De Cointrin à St-Prex, et durant tout le trajet, Georges ne dit mot trop occupé qu'il était à regarder autour de lui. Alors que ce n'était pas le cas d'Umar. Jérôme comprit très vite qu'il avait l'intention de s'établir en Suisse pour finir ses études, mais de cela il n'en avait jamais été question !

Cela jeta un froid mais, bon prince, Jérôme pensa qu'ainsi Georges serait moins dépaysé, au moins au début, car il était tout de même inquiet de n'être pas à la hauteur pour s'occuper d'un enfant arrivant ainsi d'une autre civilisation.

Madame Blanc avait promis de l'aider en cas de besoin, et puis Josiane était là, elle aussi lui apporterait son appui. Et pour la suite, si ça n'allait pas, je pourrais toujours les renvoyer, se dit-t-il.

Néanmoins c'était sans compter sur la ténacité de Georges ni sur celle d'Umar.

A 8 ans Georges ne savait ni lire ni écrire. N'ayant suivi aucune classe en Afrique il fut tenu de suivre les mêmes cours que les petits. Pour pallier à cette carence Jérôme l'aida de son mieux. Seulement si le père maniait parfaitement le français oral il n'en était pas de même pour l'écrit. Il avait fait toute sa scolarité en allemand, aussi c'était avec l'aide des anciens cahiers de Sylvie et de ceux de Georges qu'il se mit à l'orthographe.

Georges était un petit garçon très intelligent qui en voulait et qui en demandait toujours plus. Il apprit vite et en un an il rejoignit les enfants de son âge.

Jérôme était cependant assez troublé car cet enfant si sage, si studieux semblait cacher une souffrance qu'il ne comprenait pas. Le petit faisait souvent des cauchemars la nuit et quand le père lui demandait de les lui raconter il répondait qu'il ne savait pas, qu'il ne savait plus !

Une nuit d'un cauchemar plus horrible que de coutume Jérôme tenta de serrer son fils contre lui pour le rassurer.

<Non Koffi arrête, je veux pas, s'écrie le petit terrorisé.>

Une fois bien réveillé, Georges réalisa que ce n'était pas Koffi, mais son père qui était près de lui. Il se blottit alors dans ses bras en toute confiance.

Jérôme, complètement chaviré par cette marque d'affection ressenti pour la première fois la fibre paternelle et se dit : *<C'est bien bon d'être père ! >*

Sur le moment il ne chercha pas plus loin à comprendre, néanmoins la rage de Georges d'apprendre et d'en savoir toujours plus étonnait Jérôme. Devenu père en cours de route, ignorant tout du passé de ce petit, il lui semblait bien qu'il devait cacher un affreux secret mais comment faire pour en savoir plus.

Jérôme tenta de questionner Umar qui répondit d'un ton évasif :

< Koffi ? Il y a beaucoup de Koffi dans le village ! >

Et Umar s'en alla sans donner aucune autre explication.

Peu après cet incident Jérôme fut convoqué avec Georges chez le docteur des écoles. Il n'en comprenait pas trop bien la raison néanmoins il s'y rendit à l'heure fixée.

Le Docteur reçoit tout d'abord Jérôme seul dans son cabinet et lui demanda s'il savait comment avaient été faites les blessures au bas du dos et du ventre de Georges. Elles ne sont pas récentes, dit-il, mais pourraient démontrer que l'enfant aurait reçu des coups.

< Monsieur Gerber l'avez-vous remarqué ? >

< Ho non ! Je n'ai jamais vu, Georges se cache lorsqu'il s'habille ou se lave. Je ne me suis jamais mêlé de ça. A 9 ans je le faisais tout seul et je pense qu'il peut le faire sans mon aide. Il a de la pudeur et je le respecte voyons ! >

< Vous avez raison Monsieur Gerber, il peut faire cela tout seul. Et sa mère s'en occupe-t-elle ? J'ai cru comprendre que vous l'éleviez seul ! >

Jérôme expliqua en quelques mots son histoire et ajouta à la fin :

< Il n'y a qu'une année que j'ai appris que j'étais père de deux jumeaux de 8 ans. La fille est restée en Afrique avec sa maman, Georges a souhaité venir vivre avec moi. Il insistait tant que je n'ai pu résister à faire les démarches nécessaires. Mon amie a été touchée elle aussi

par le désir aussi pressent du petit de nous suivre qu'elle a promis de m'aider. J'ai reconnu les deux enfants et voilà plus de 6 mois que Georges vit avec moi. >

Après un moment d'hésitation.

< Ho mais alors je comprends mieux maintenant ses cauchemars >

< Voulez-vous me parler de ses cauchemars ? >

Jérôme raconta le peu qu'il en savait.

Le médecin fit entrer Georges et fit voir les cicatrices de l'enfant à Jérôme et, avec beaucoup de gentillesse et de tact, il expliqua à l'enfant que l'on peut tout dire à son papa et même les secrets les plus difficiles à dire ; tu dois tout lui dire, compris ?

A la fin de la consultation le docteur remit à Monsieur Gerber l'adresse d'une dame qui, en cas de nécessité, pourrait lui venir en aide.

< Surtout n'hésitez pas à contacter Madame Weber en cas de besoin. Elle est très compétente en psychologie enfantine et elle a dénoué des situations très difficiles >.

Sur le chemin du retour il se promit d'en savoir plus sur ce Koffi. Mais ce qui attendait Jérôme lui coupa tout net l'envie d'en demander plus à Umar.

Josiane, tout en remettant de l'ordre dans sa tenue, sortait de la chambre d'Umar et fut surprise que Jérôme soit là devant elle. Jérôme entra alors dans la chambre et vit Umar nu comme un ver étendu sur le lit.

Avec calme mais sur un ton qui n'admet aucune réplique Jérôme le somma de sortir. A peine lui laissa-t-il le temps d'enfiler un pantalon, qu'il rassembla ses quelques affaires, les expédia dans un sac à poubelle et lui dit :

< Oust, dehors, je ne veux plus te voir ici. Et surtout ne t'approche jamais de mon fils, compris ? >

Pas grave pensa Umar trouvant même la situation assez cocasse. Il se dit que le cœur de Josiane était maintenant à lui et qu'il n'aurait plus à traverser la rue. J'irai m'établir chez elle, ce sera même plus facile nous n'aurons pas à nous cacher.

Seulement c'était sans compter sur Madame Blanc qui n'avait pas l'intention d'héberger « un moins que rien »¹⁴. Pour cette maman, bon et bête commence par la même lettre, elle voulait bien être bonne, mais pas bête. Une nuit, d'accord, car il faut être humain, mais pas une de plus et elle tint bon.

Si Josiane avait manqué à ses promesses, Madame Blanc ne les laissa pas tomber. Il lui fallut du temps pour pardonner à sa fille son attitude, mais en mère charitable elle accepta de la revoir mais à une condition qu'elle vienne

¹⁴ A l'époque ce terme était très souvent employé, surtout à la campagne, pour désigner quelqu'un qui n'était pas capable d'assumer ses responsabilités.

seule car elle ne saurait tolérer dans sa maison un homme avec un comportement tel que celui d'Umar.

Georges s'approcha de son papa l'embrassa et quelques larmes coulèrent des yeux de Jérôme.

< Ne pleure pas papa ! Je suis là ? >

< Il faut que tu saches que je suis très fâché avec Umar. J'aimerais bien que tu l'évites. >

< Ho papa ce ne sera pas difficile, déjà que je ne l'aime pas trop >.

< Et pour qu'elle raison ne l'aimes-tu pas ? >

< Ho pour rien Je t'aime toi et Pécaré ça me suffit. >

Cette réponse émut le père et cette histoire les rapprocha encore plus l'un de l'autre. Il n'insista pourtant pas pour en savoir davantage il attendrait que Georges soit prêt à lui dévoiler son secret.

Soudain il pensa à sa fille ; mon dieu que fait elle et que va-t-elle devenir. Il se sentit un peu honteux de ne pas s'inquiéter plus du devenir de cette enfant ?

S'adressant à Georges :

< Et ta sœur, et ta maman, tu les aimes pas trop ? >

< Elles, ce sont des femmes, c'est pas pareil, elles font comme le chef dit et tout va bien >

Après cet incident il se décida d'écrire, non pas à Maalik le chef de famille qu'il soupçonnait de ne pas savoir lire, mais à l'intendant du dispensaire car là au moins, pensait-il, il aurait plus de chance d'être renseigné sur l'avenir de sa fille.

Très peu de temps s'écoulèrent et Jérôme reçut un courrier de l'intendant le priant instamment d'accepter l'offre de Maalik. Celui-ci demandait en échange de la petite Anina une somme de 1000 francs suisse.

L'intendant trouva les mots pour faire comprendre à Jérôme l'importance qu'il y avait d'accepter Anina en Suisse s'il le pouvait. Ce serait une chance inespérée pour elle de pouvoir aller à l'école, mais aussi d'échapper à un mariage précoce et forcé.

L'intendant ajoutait que cette somme pourrait permettre aux trois autres enfants de Madana d'aller à l'école. Si son intention était d'accepter cette offre l'intendant se portait garant de l'utilisation de cet argent pour autant qu'il ne l'adressa pas à Maalik mais à lui-même.

Jérôme en informa Georges qui, surpris lui dit :

< On n'est pas bien les deux ? >

Et il ajouta :

Si Anina vient ici elle n'aura pas les mêmes droits que moi et elle en souffrira ! Alors que là-bas elle est heureuse elle a les mêmes droits que ses sœurs. >

< Mais voyons Anina aura ici les mêmes droits que toi, pourquoi voudrais tu qu'il en soit autrement ? >

< Parce qu'ici elle sera la seule à avoir la peau noire comme j'étais le seul à l'avoir blanche. Quand on est pas pareil on peut pas vivre comme les autres c'est pas possible. Et puis elle ne pourra pas aller à l'école. Ensuite les autres enfants vont lui faire la vie dure. >

Jérôme expliqua à Georges qu'elle serait bien traitée et qu'elle irait à l'école et que ses autres frères et sœurs restés en Afrique pourraient eux aussi suivre l'école grâce à l'argent qu'il enverrait à l'intendant.

< C'est vrai ? Et lorsqu'elle sera grande elle pourra retourner en Afrique pour apprendre aux autres ? >

< Oui bien entendu si elle le souhaite ! Et puis tu seras là pour la défendre si des enfants veulent lui faire du mal n'est ce pas ? >

Georges pouvait avoir confiance en Jérôme, il avait bien vu comment il avait mis dehors Umar. Cela c'était fait sans coup, mais tout de même ce fut efficace ! Et, tout à fait rassuré il se dit : les blancs ne sont pas tous méchants. Jérôme réalisait enfin la raison qui poussait son fils à mettre autant d'acharnement à l'étude, il voulait retourner en Afrique lorsqu'il serait grand pour apprendre aux autres.

Quel brave petit se dit-il !

Tout de même il ne s'attendait pas à ça et réalisait que le rôle de parents était bien court et qu'il devrait le laisser partir un jour ou l'autre et que rien sans doute ne pourrait le retenir.

Ce n'était pas tout à fait ce que Jérôme avait imaginé. Néanmoins si l'avenir de sa fille en dépendait et en accord avec son fils il voulait bien accepter de s'occuper de faire venir Anina près d'eux.

Il se rendit à la banque la plus proche, emprunta cette somme, et l'envoya sans attendre à l'intendant.

Il fallut attendre plusieurs mois pour qu'enfin Jérôme puisse aller accueillir Anina à l'aéroport de Genève. Grâce à l'intervention de l'intendant du dispensaire d'Adjohoun la petite avait pu faire le voyage sous la protection de la Croix-Rouge.

De loin il la repéra, bon dieu qu'elle est belle et dire que c'est ma fille, se dit-il. Il lui semblait que les formalités n'en finissaient pas. Après vérification des papiers d'identités justifiant que Jérôme était bien le père il put enfin s'approcher d'Anina qui, en pleurs, était visiblement terrorisée à la vue de tous ces blancs qui s'afféraient auprès d'elle.

Sans même avoir prit le temps de saluer ce père qu'elle ne connaissait pour ainsi dire pas, elle ne l'avait vu que durant deux jours et cela faisait si longtemps, qu'elle ne s'en souvenait plus, elle s'écria :

< Où est Georges ? >

< A l'école ! Tu le verras dans une heure. Il sera à la maison à ton arrivée. Où sont tes bagages ? >

La petite regarda autour d'elle sa peluche était son seul bagage !

Emu, un peu perdu, Jérôme se cramponna pour ne pas montrer sa panique.

Elle n'avait rien ! Rien qu'une peluche.

Il faudrait donc prévoir des vêtements, des vêtements de fille ? Saurais-je m'occuper d'une fille ?

Il lui proposa de boire un soda.

< Non ! Je veux voir Georges ! >

Il n'insista pas ! De Genève à Saint-Prex la petite ne cessa de pleurer et demander si c'était encore loin.

Jérôme se violenta intérieurement.

Qu'avons-nous fait ? Cette enfant n'avait rien demandé et maintenant on lui imposait de quitter sa famille où elle s'y sentait visiblement bien pour aller vivre dans un pays qu'elle n'avait pas choisi et si loin des siens et que, selon elle sans doute elle ne reverrait plus. Georges avait souhaité le changement mais elle ? Non !

Il était donc toujours aussi vrai, les adultes ne comprennent rien aux chagrins des enfants ! Il le savait bien car il l'avait déjà expérimenté, la peluche d'Anina qu'elle tenait dans ses bras le lui rappela, même grand-mère avait ignoré sa peine.

Le trajet fut long pour Anina, elle avait hâte de retrouver Georges qui l'attendait et très heureux de la retrouver. Elle cessa de pleurer mais elle ne voulut rien manger. Georges demanda des nouvelles des autres, elle ne lui répondait pas. Jérôme trouva alors préférable de les laisser seul un moment.

Jérôme avait ajouté un lit dans la chambre de Georges. Ainsi ils pourraient se parler des choses de là-bas, de tout ce qui avait peut être dû beaucoup manquer à Georges.

Une fois les enfants couchés, Jérôme tendit l'oreille mais il n'entendait que la voix de Georges. Il était semblait-il le seul à parler.

Tout d'un coup il l'entendit crier:

< Papa ? Viens, dis lui toi que les blancs ne lui feront pas de mal même si elle a la peau noire, elle ne veut pas me croire.>

Jérôme entra dans la chambre, Anina sanglotait toujours. A l'arrivée du père elle se blottit encore plus contre son frère.

Visiblement la petite était toujours terrorisée mais que faire si même son frère n'arrivait pas à la calmer !

Jérôme tendit aux enfants une tasse de tisane de sauge bien sucrée pensant que ça devrait les calmer.

Cette fois Georges perdit son calme et lui dit d'un ton sec :

< Maintenant tu te tais Anina ! Tu me laisses dormir et tu dors toi aussi ! Je suis là, papa aussi rien ne peut t'arriver.>

< D'accord mais je veux dormir avec toi >

Une fois les enfants endormis, Jérôme se rendit chez Madame Blanc pour lui demander si elle voulait bien l'accompagner le lendemain à Lausanne pour acheter quelques vêtements pour Anina. En attendant Madame Blanc proposa des affaires de Sylvie qu'elles n'avaient que très peu porté et qui étaient encore comme neuves. Jérôme trouva l'idée bonne, tant qu'à faire il pouvait bien se passer de faire de grosses dépenses pour l'instant.

Anina avait beaucoup de peine à s'adapter à sa nouvelle vie. Il n'y avait rien d'étonnant à cela, elle était bien là-bas entourée de tous les enfants de sa couleur. Se souvenant des mauvais traitements que l'on avait infligé à Georges elle s'imaginait qu'elle allait elle aussi souffrir à son tour du fait qu'elle était si différente. Au milieu de tous ces petits enfants blancs qui la regardait avec une curiosité qui lui faisait peur, elle était loin d'être rassurée. Georges avait beau lui expliquer que c'était une chance pour elle mais elle n'y croyait pas. Du reste ça lui était bien égal car elle ne trouvait aucun plaisir à l'étude. Lucie, la petite fille assise à côté d'elle à l'école l'aidait pourtant de son mieux mais, selon Anina, elle n'était qu'un bébé. Elle ne se sentait pas à sa place au milieu de ces jeunes écoliers qui lui paraissait si différent et rien ne pouvait l'intéresser.

Pour Anina la vie à l'école n'était pas facile. Lors d'une récréation, plusieurs enfants se rangèrent autour d'elle, certains la bousculèrent, se moquèrent

d'elle, un des plus grand, voyant la pauvre petite en larmes, s'approcha d'elle et d'un geste précis et ferme fit évacuer les enfants. Il lui proposa de l'accompagner à la maison à la sortie de l'école, tu n'auras qu'à m'attendre là lui dit-il.

Comme promis Richard attendait Anina à la sortie de l'école et fut surpris d'apprendre qu'elle avait un frère jumeau et que lui était blanc. Une fois arrivés à la maison ils décidèrent de se revoir.

Richard Dubois était l'aîné d'une famille de trois enfants. Ils n'étaient en Suisse que depuis peu de temps jusque là ils avaient vécu à Brazaville. Le père avait un emploi de PDG à la verrerie. Ils demeuraient dans une grande maison, possédaient un grand jardin ainsi qu'une piscine ce qui faisait la joie des enfants. Madame Dubois avait à son service une jeune africaine, Yasmine, qui lui était très dévouée. Elle l'avait recueillie alors qu'elle mendiait dans la rue pour entretenir sa famille qui était sans ressource. Madame Dubois avait un grand cœur et avait décidé de prendre en charge cette famille. Pour cela Yasmine devrait s'occuper des travaux du ménage et une partie de l'argent qu'elle gagnerait serait envoyé à sa famille restée en Afrique.

Elle était considérée comme un membre de la famille, bien traitée, néanmoins elle n'avait droit qu'à une sortie par semaine afin de se rendre à la danse africaine. Monsieur Dubois allait la rechercher car il n'aurait pas fallu qu'elle fasse de mauvaises rencontres ou que quelqu'un ne la détourne de son devoir. On était bon dans la famille Dubois mais on y avait des principes.

A chaque anniversaire d'un des enfants, Anina, Georges et Sylvie étaient invités chez les Dubois, c'était des moments très heureux pour les deux petits « africains suisses » qui se sentaient maintenant bien intégrés.

Sylvie avait fraternisé avec Yasmine qui était à peine plus âgée qu'elle, elles s'entendaient bien et se voyaient très souvent. Sylvie avait appris à Yasmine à lire et à écrire.

Madame Dubois proposa à Jérôme de laisser Anina accompagner Yasmine à la danse africaine afin qu'elle puisse faire connaissance avec des personnes de son pays. Il accepta, bien entendu, pensant que sa fille pourrait enfin reprendre un peu confiance. Yasmine avait une nature gaie, elles s'entendaient bien et parlaient ensemble de l'Afrique, lui faisait des repas africains, des gâteaux et dès lors Anina se sentit mieux et devint beaucoup plus sereine.

La troupe de la danse africaine avait décidé de faire un spectacle pour honorer leur pays d'accueil. Yasmine et Anina faisait partie des participantes il était donc important que Jérôme et Georges participent à cette représentation.

Les familles Dubois, Gerber et Blanc furent donc tous invitées à participer à cette soirée qui avait lieu au théâtre des Faux-nez à Lausanne.

Le spectacle fut brillant, tous étaient ravis sauf peut être Sylvie qui s'était sentie un peu mise à part dans cette soirée où ses deux amies s'étaient faites remarquer et pas elle.

Anina n'avait jamais été aussi heureuse. Jérôme en était ravi et surtout très fier que cette créature de rêve était de son sang, « ma princesse du désert » la nommait il parfois, il en était tout ému. Comme il était heureux de l'avoir fait venir près de lui.

Un professeur de danse remarqua Anina et proposa à Jérôme de la prendre dans son école.

< Monsieur vous avez là une enfant d'un grand talent remarquable et qui promet un grand avenir si l'on prend soin de son éducation. Je suis tout disposé à m'occuper d'elle si vous êtes d'accord.>

< Oui pourquoi pas ! Nous verrons cela plus tard. >

< Ne tardez pas Monsieur car pour faire une danseuse de haut niveau il n'est jamais trop tôt ! >

< Merci j'y penserais>

Bien entendu qu'il aurait été d'accord qu'elle suive une école de danse si c'était bien pour elle mais le problème était que ses moyens ne le lui permettaient pas, du moins pas pour le moment. Il avait à rembourser l'emprunt qu'il avait fait à la banque et, deux enfants à charge faisait qu'il bouclait juste les fins de mois, il ne voyait vraiment pas comment il pourrait payer des leçons de danse à sa fille.

Pour cela il faudrait agrandir encore son champ d'activités seulement pour gagner plus il faut investir, et investir veut dire « emprunter » et rien ne prouvait que ça marche. Non ! Non pour le moment il n'en était pas question.

Jérôme avait un doute sur la bonne foi du professeur de danse et s'il n'avait qu'une idée en tête, se servir d'elle pour en tirer du profit. Par contre s'il voyait juste et qu'elle passa à côté de sa chance il s'en voudrait, bien évidemment, alors qu'en penser.

Il fit ses comptes, les tourna, les retourna, pour finalement penser que le propriétaire du chenil avait aussi son mot à dire et comme il lui semblait plus très conscient de la marche des affaires, Jérôme trouva plus correct d'en parler à ses deux fils. L'aîné des fils ne connaissant rien aux affaires ne voulut pas s'en mêler, alors que le cadet était bien décidé ; une fois le père mort, on vendrait le tout au plus offrant. Il n'était donc pas question de faire d'autres frais.

Pour Jérôme c'était comme si on lui avait mis un couteau sous la gorge.

< Au plus offrant ! Ce fils n'aura sans doute aucune pitié ! Et comme Alexandre Petit n'est plus de première jeunesse, avec ses 90 ans, bien compter, mon avenir n'est pas des plus rassurant. >

Jérôme en parla tout d'abord à Madame Blanc qui lui conseilla d'en parler à une de ses connaissances, un notaire à Morges. Celui-ci le rassura en lui affirmant qu'il y avait des lois qui protégeaient les locataires et que de toute manière il aurait la priorité.

Jérôme n'était qu'à moitié car il pensait bien que même s'il avait la priorité il n'en devrait pas moins emprunter, et l'idée d'emprunter lui faisait peur d'autant plus que deux enfants à élever ce n'était pas une sinécure. Il remit l'affaire encore une fois à plus tard.

Tania, une chienne berger blanc suisse, avait été amenée au chenil alors qu'elle portait. Son maître n'avait plus donné de nouvelles, il avait même inventé une fausse adresse, Jérôme ne retrouva pas le propriétaire et dû assumer seul cette portée de 5 chiots. Que c'était-il passé et pour qu'elle raison l'avait-il abandonnée, c'était un mystère.

Jérôme s'était renseigné auprès du vétérinaire de la région pour avoir quelques informations sur les soins à donner à une chienne dans un cas pareil. La chienne était en bonne santé il n'y avait donc aucune raison pour que cela ne se passe pas bien, et s'il avait besoin d'aide il savait où le trouver.

Il avait soigneusement préparé l'arrivée des chiots mis de bonnes couvertures dans une grande corbeille afin que tout se passe dans les meilleures conditions possibles. Les enfants étaient prêts et attendaient cet événement avec une impatience folle.

La mise-bas fut une grande émotion et une immense joie pour chacun. Madame Blanc et Sylvie avaient elles aussi assisté à l'accouchement. Jérôme avait permis qu'ils assistassent mais ils avaient tous dû promettre de ne pas dire un mot, même à voix basse. Ils devraient rester un peu en retrait et ne pas bouger non plus.

Jérôme parlait tendrement à Tania, la rassurait et chaque fois qu'un chiot arrivait il félicitait la maman. Cinq belles petites boules virent le jour au chenil du Buis vert. Ils étaient tous en parfaite santé. Pas un jour ne se passait sans que les enfants ne viennent suivre l'évolution de ces bébés. Chacun en voulait un, seulement Jérôme fut intransigeant on ne garderait que la maman car, leur dit-il, « je ne peux pas adopter tous les chiens de la terre ».

Il profita de cet événement pour parler à ses enfants de jumeaux, de différence et d'amour entre les hommes et de respect envers les animaux et la nature.

Madame Blanc était émue aux larmes devant cet homme si tendre avec cette chienne qui mettait bas. Comment sa sotte de fille avait-elle pu passer à côté d'un homme aussi généreux et bon qui était maître de chaque situation qui se présentait à lui.

Sylvie avait convaincu madame Blanc d'en adopter un celle-ci accepta, mais à une condition, que l'on prenne celui qui n'était pas tout blanc, c'était un garçon, il avait quelques mèches brunes sur le dos, sur le ventre, et même sur le front. Il était beau à faire craquer les plus insensibles.

Les Dubois en adoptèrent un aussi, il en resta trois ; un légèrement roux et deux tout blancs, ils étaient si mignons qu'il n'eut pas de peine à les placer tous.

Le problème avec celui des Dubois c'est qu'il faisait n'importe quoi et n'obéissait pas aux ordres. Jérôme proposa alors de le dresser et en peu de temps le chiot devint un magnifique gardien qui faisait le bonheur de toute la famille.

Les enfants de Tania étant placés, la mère se portait bien, Jérôme pensa tout naturellement que l'affaire était classée.

< Papa, deux Monsieur te demandent >

< Un moment j'arrive >

< Bonjour ! >

< Bonjour ! >

Jérôme fut surpris de reconnaître l'un d'entre eux, c'était l'homme qui lui avait amené Tania l'an passé.

L'homme un peu gêné se présente et présente son frère.

< Voilà bientôt un an, je vous ai amené Tania, la chienne de mon frère.

Il m'avait demandé de prendre soin de son chien pendant une absence prévue pour 2 ans. Je n'étais plus dans des conditions pour m'en occuper c'est pour cette raison que je vous l'ai amené. Seulement maintenant il aimerait la récupérer.>

Ne sachant que penser et pour se donner un temps de réflexion :

< Entrez nous allons en discuter.>

< Voilà ! Alors si je vous la rends, comment comptez-vous régler sa pension ? >

< Vous avez dû réaliser du bénéfice en vendant les petits cela devrait largement suffire pour sa pension, soyez tranquille on ne vous demande pas des comptes vous pouvez tout garder >

< Ha ! Et vous saviez qu'elle était portante ? Vous ne manquez pas de souffle Monsieur ! Maintenant comment voulez vous que je vous fasse confiance. Vous me laissez votre chienne sous un faux nom, vous ne vous en occupez plus durant un an, qu'est ce qui me prouve que vous allez vous en occuper correctement cette fois et ne pas recommencer quand vous n'aurez plus envie d'elle ? Un chien n'est pas un ballon de foot Monsieur !

Et s'adressant au pseudo propriétaire.

< Et vous, pourquoi ne dites vous rien ? >

< Mmmm , j'ai fait 2 ans de prison et je n'ai pas un sou. Je ne pourrais pas vous payer. Mon frère ne voulant pas prendre à sa charge la mise à bas de Tania a pris la décision de vous la laisser. Mon frère pense que vous avez dû être largement dédommagé. >

< Il est juste qu'en me la confiant c'est bien ce que votre frère a fait de mieux vu son manque de compétence, ainsi elle a pu être bien soignée.

Et bien non je n'ai pas été largement dédommagé comme vous semblez le croire. Seulement si vous voulez la récupérer revenez lorsque vous pourrez me prouver vos bonnes intentions et surtout avec des papiers d'identité en ordre et une preuve que Tania vous appartient, et là nous aviserons. Maintenant voulez-vous me laisser avant que je ne m'énerve. Mes chiens m'attendent et bonjour chez-vous. >

Sir Georges Marshall ...Une fois la guerre terminée le commandant Sir Georges Marshall était retourné à Marseille et avait cherché la famille Gerber. C'est à ce moment qu'il apprend que le père d'origine suisse, ayant été appelé à servir son pays durant la guerre, avait quitté Marseille en 1939 avec toute sa famille.

La grand-mère l'informa également qu'avant cela un petit Jérôme était né pendant que le mari était en prison. Bien entendu tout le quartier était au courant que Monsieur Gerber n'était pas le père, du reste comment l'aurait-il pu, ajouta-t-elle.

Le commandant n'ayant pas été avisé de la naissance du petit se doutait bien que cet enfant ne pouvait être que le sien, pour autant évidemment que la grand-mère dise vrai, cette pauvre femme lui semblait n'avoir plus vraiment toute sa raison.

Depuis plusieurs années Sir Georges Marshall ne naviguait plus il avait obtenu un poste d'instructeur à Portsmouth et c'est en septembre 1958 qu'il quitta définitivement la marine pour prendre sa retraite. Ce fut à ce moment là qu'il entama de nouvelles recherches. Cette fois il espérait bien retrouver cet éventuel enfant.

A la Mairie de Marseille on lui promit de faire suite à sa demande seulement le commandant fut prévenu ; les recherches risqueraient d'être longues. Finalement on lui remit l'adresse des Gerber résident à Burgdorf en Suisse et c'est alors qu'il constata qu'ils étaient bel et bien cinq à quitter Marseille au printemps 1940.

Il se rendit alors dans l'Emmental et apprend que les deux parents sont décédés et que deux des enfants demeurent à Berne. Le benjamin s'étant engagé dans la marine suisse les chances étaient plus faibles de le retrouver mais ne découragea cependant pas Sir Georges Marshall. Il se présenta alors au domicile d'Yvette y rencontra également Julien ni l'un ni l'autre ne savaient ce qu'était devenu Jérôme.

Il doit être en mer avança la sœur et pour ce qui est du frère il espérait bien qu'il avait été mangé par un requin. Cette visite fut très courte, froide, on ne le pria pas d'entrer, il n'insista pas. Il décida de se rendre à Bâle où il espérait trouver des renseignements un peu plus précis sur ce petit dernier engagé dans la marine, mais ce ne fut pas le cas.

Un peu déçu certes, mais il était néanmoins décidé à continuer les recherches. Une fois rentrer chez lui à Ayr en Ecosse il trouva dans son courrier un pli de la commune de Burgdorf lui signalant que les papiers de Monsieur Jérôme Gerber né à le 1^{er} octobre 1933 à Marseille était déposé dans la commune de Saint-Prex dans le canton de Vaud.

Il était 10 heures environ, Jérôme venait de finir de donner à manger à sa « meute » comme il aimait à nommer les chiens, on sonne à la porte, Jérôme alla ouvrir et se trouva face à face à un grand et bel homme, la soixantaine, son premier réflexe fut de regarder de quelle race de chien il était accompagné. Cet homme était seul et visiblement très ému. L'homme ne sachant comment se présenter, c'est donc Jérôme qui demanda :

< *Que puis je faire pour vous ?* >
< *Êtes vous Monsieur Jérôme Gerber ?*
< *Oui Monsieur !* >
< *Enchanté ... Je suis Sir. Georges Marshall, ancien commandant de la flotte britannique, à la retraite, précisa-t-il.* >

Jérôme senti ses jambes se ramollirent, son cœur battre, il resta sans voix. Au fond de la pièce Pécari poussa un cri retentissant que personne ne remarqua tant les deux hommes retenaient leur émotion.

Georges Marshall fut le premier à parler.

< *Visiblement ma venue vous trouble et vous surprend, votre sœur vous aurait-elle mit au courant de notre entrevue ?* >
< *Non je n'ai pas de nouvelle de ma sœur et m'a sœur n'en a pas de moi non plus, nous ne nous sommes pas revus depuis le décès de notre mère* >
< *C'est justement de votre mère dont je voudrais vous parler* >.
< *Ho excusez-moi, ne restez pas sur la porte, entrez !* >
< *Voulez-vous boire quelque chose ?* >
< *Volontiers, car ce que j'ai à vous dire est d'une grande importance.* >
< *Vin ? Whisky ou un Cognac peut-être ?* >
< *Cognac, oui merci !* >

Tout en servant le Cognac Jérôme repensait à la photo trouvée dans les affaires de sa maman, image qu'il n'avait jamais oubliée malgré le peu de temps qu'il eut pour la regarder, il en avait quand même gardé une petite idée. Il avait envie de lui dire, oui je sais de quoi vous voulez me parler, mais avant de parler

Pécari s'agita, Jérôme ne cherchant même pas à savoir quelle était la raison de cette agitation lui tendit machinalement une pomme, lui fait une gratouille et rompit le silence.

< *Alors comme ça vous avez connu ma mère ?* >
< *Oui j'ai bien connu votre mère, c'était juste avant la guerre, lors d'une escale prolongée à Marseille. Votre mère ...* >
< *Oui je sais ! Poursuivi Jérôme : mon père, c'est-à-dire, son mari était en prison et vous l'avez aidée moralement et matériellement et vous êtes mon père biologique* >
< *Oui c'est cela ! Mais comment avez-vous appris tout ça ?* >

< Sur son lit de mort ma mère m'a parlé. Elle a juste eu le temps de m'avouer que mon père n'était pas mon père et dans son dernier soupir elle a dit : « Georges ». C'est ce que j'ai entendu.

Aussi pour ne pas ternir l'image de notre mère je n'ai pas souhaité en parler à Yvette ni à Julien. Ils ne sont donc au courant de rien. Yvette ne m'a pas pardonné de ne pas lui avoir dévoilé le secret de notre mère.>

Cette fois Georges Marshall était très profondément troublé à l'idée que le dernier mot de cette femme fut Georges, le sien, et qu'elle ait eu le temps de prévenir son fils qui était son père, c'était vraiment stupéfiant et merveilleux.

Cet aveu fut suivi d'un long silence et ce fut Pécari qui le rompit, c'est alors que les deux hommes reprirent un peu de leurs esprits.

Jérôme, tout en feignant calmer Pécari, racontait la rencontre à Cotonou avec Monsieur Pierre, l'héritage de Pécari à sa mort et, que depuis ce jour là, le perroquet faisait partie de tous ses voyages.

Sir Georges Marshall remit lui aussi de son émotion put enfin dire.

< Monsieur Pierre ? Mais oui je me souviens. Il était professeur je crois ! Chaque fois qu'il sortait ou rentrait chez lui l'oiseau faisait des cris qui s'entendaient jusqu'au bas de l'immeuble. Et c'est son perroquet ? Mais c'est incroyable ! >

< Oui c'est incroyable. Un moment je reviens.>

Jérôme était allé chercher la photo du « petit garçon au perroquet »

< Dans les affaires de Monsieur Pierre j'ai trouvé cette photo et sous la photo était inscrit : « Jérôme, l'ami des animaux » et au dos de la photo, « septembre 1938 » imaginez-vous que c'est la seule photo que je possède de mon enfance.>

Sir Georges Marschal n'en revenait pas et en avait le souffle coupé. Ce petit garçon c'était son fils.

Jérôme ajouta :

<Oui en fait Monsieur Pierre m'a raconté ce qu'il savait de votre relation avec ma mère et que, selon lui, vous avez été bon avec elle et visiblement vous n'étiez pas au courant de ma naissance. Cette révélation m'a rassuré sur la moralité de mon géniteur et, sachant qu'il était marin, je n'ai cessé de vous chercher. Dans chaque escale, à force de vous chercher, je voyais à chaque coin de rue un Georges ! >

Un, deux Cognac, les langues se délièrent et Georges Marshall étant bien à l'aise maintenant il poursuivit :

< Amélie, pardon ta mère, (ils en sont au tutoiement) était une très belle jeune femme, sans mari depuis plus d'un an et sans argent. Lorsque je l'ai rencontrée elle était assise sur un banc dans un parc non loin de chez vous, elle pleurait. M'apercevant, elle essuya ses larmes, se redressa et, feignant que tout allait bien, répondit poliment à mon salut. Je l'ai invitée à

prendre un café et deux croissants, elle engloutis le tout comme si elle n'avait pas mangé depuis 10 jours. Je compris alors qu'elle était dans un dénuement quasi total. Je lui proposais alors mon aide et durant les deux mois que j'ai passé à Marseille je la voyais chaque jour. J'avoue que nous avons passé de très bons moments ensemble tu peux t'en douter !

Sachant qu'Amélie était mariée et que son mari allait sortir de prison quelques mois plus tard j'ai disparu sans laisser d'adresse. Je ne savais pas qu'elle portait mon enfant. Si j'avais su, mon dieu comme les choses auraient été différentes.

Je suis retourné à Marseille après la guerre et c'est ta grand-mère qui m'apprit ton existence. Cette pauvre femme m'a paru ne plus avoir toute sa tête, ses paroles étaient incohérentes et j'ai eu beaucoup de peine à croire l'histoire de cette naissance. C'est peut être la seule chose qu'elle m'ait dit de vrai du reste et je ne l'ai pas crue. Tout avait tellement changé, il n'y avait plus que ruines et désolations, même le parc où j'ai connu Amélie n'existait plus.

A la place du parc on peut voir maintenant un immense bâtiment administratif >.

De cognac en cognac midi arrive, Jérôme ne se présentant pas chez Madame Blanc qui l'attendait pour dîner ce jour là, elle s'inquiéta et vint voir la raison de ce retard. Ce qu'elle vit de ses yeux l'effara ! Deux hommes, affalés sur la table avec, devant eux deux verres et une bouteille de cognac presque vide.

Jérôme d'une voix mal assurée s'adressant à Madame Blanc lui dit :

< Je vous présente mon père >

Georges Marshall ne sachant pas à qui il s'adressait et sur le même ton aviné s'écria :

< Je vous présente mon fils ! >

Et, en hoquetant, il s'écroula sur la table et s'endormit.

< Mais ils sont ronds comme des boulons, dit-elle à haute voix >

Et, n'en croyant pas ses yeux ni ses oreilles, elle se demanda ce que c'était cette histoire de père et de fils. Je croyais son père mort en 39 !

Ils étendirent Sir Georges Marshall sur le canapé et il s'endormit sans se poser de question.

< Bon allons dîner je vous expliquerais >.

Une fois son dîner avalé, Jérôme expliqua à Madame Blanc ce qu'il n'avait jamais dit sur ses vraies origines, du moins sur le peu qu'il en savait. Maintenant il aurait à présenter ses enfants à leur grand père.

Grand père dormait toujours lorsque les enfants rentrèrent de l'école. Cela laissa suffisamment de temps à Jérôme pour leur expliquer ce qu'il savait de sa

naissance et de ce grand-père dont ils allaient faire la connaissance. Ce père qu'il avait fini par ne plus chercher mais que son fils Georges le lui rappelait chaque fois qu'il avait à l'appeler.

Une fois réveillé, mais n'ayant pas la mine du vainqueur, Jérôme trouva opportun d'indiquer à son père où se trouvait le lavabo.

Il lui présenta tout d'abord Anina ; elle lui tendit la main mais elle ne voulu pas l'embrasser.

< Que tu es belle Anina, tu ressembles aux Dahlias de mon jardin. >

Anina toujours très méfiante se blottit contre son frère en se demandant si elle devait être fière ou pas de ressembler a un dahlia. Georges la poussa gentiment et lui dit

< Vas-y n'aie pas peur ! >

Jérôme ajouta :

< C'est vrai, qu'Anina est la plus belle fleur de Saint-Prex, et j'ai la chance que ce soit ma fille, j'en suis très fier >.

< Et voici Georges, son frère jumeau, celui qui portai, sans le savoir jusqu'à ce jour le prénom de son grand père. Je n'y suis pour rien car c'est sa maman seule qui a choisit les prénoms de mes enfants >.

< Georges as-tu déjà des projets pour ton avenir ? >

< Oui Monsieur >

< Tu ne veux pas me dire grand père ?>

< Pardon ! Oui grand père j'ai des projets, je veux être instituteur itinérant en Afrique >.

Il annonçait cela d'un trait comme si c'était une chose acquise et qui allait de soi. Jérôme en fut lui-même très surpris car Georges ne lui avait jamais parlé de ses intentions. Et pourtant son acharnement à vouloir apprendre aurait bien dû lui mettre la puce à l'oreille.

Si pour Georges la Suisse était une évidence heureuse à se préparer à poursuivre sa vie plus tard en Afrique il n'en était pas de même pour Anina. Pourquoi étudier pensait-elle du moment que Maalik la marierait en Afrique avec un homme de son choix et qu'elle aurait de nombreux enfants.

< Et toi Anina que comptes tu faire une fois sortie de l'école ? >

< Je ne sais pas c'est Maalik qui décidera >.

< Voyons Anina tu n'es pas en Afrique. Ici les filles décident elle-même, comme les garçons, n'est ce pas papa ? >

< Oui, oui, mon fils, tu as raison vous déciderez vous-même de votre avenir >

De même que j'en ai décidé moi-même lorsque j'ai repoussé l'offre d'épouser Vreni se dit-il en lui-même.

Combien Jérôme regrettait la présence de Josiane. Si elle avait été là elle aurait pu lui expliquer que les femmes ne dépendent pas du bon vouloir d'un chef de famille et qu'elles ont les mêmes droits que les hommes de choisir leur vie et d'épouser l'homme de leur choix elle nous l'a nettement prouvé.

Pour la grande joie de chacun grand père était resté quelques jours avant de retourner en Ecosse dans sa famille. Il envoyait de temps en temps des lettres et des cartes et donnait des nouvelles de la famille.

<Papa j'aimerais écrire à grand père tu peux mettre son adresse sur cette enveloppe et un timbre, s'il te plaît ?>

Ne pouvant rien refuser à son petit Georges le père obtempéra sans poser de question. Quelques semaines plus tard on frappe à la porte, à son grand étonnement Jérôme se trouva face à face avec grand père.

Une fois les salutations de politesse formulées et un petit le petit Cognac de bienvenue, Jérôme pris la parole :

< Ta visite va faire plaisir aux enfants à Georges surtout car il m'a demandé l'autre jour ton adresse, il voulait t'écrire. Lorsque je lui ai demandé si je pouvais écrire un mot moi aussi il m'a répondu : j'ai déjà mis la lettre à la poste ! Je n'ai pas insisté. L'as-tu reçue ?>

D'un air perplexe :

< Oui je l'ai reçue ! Alors comme ça tu n'as aucune idée de son contenu ?

< Non ! Aucune idée ! (surpris) Est ce grave pour que tu te déranges ainsi sans prévenir ? Qu'a-il bien pu te raconter !>

< C'est toi qui devrait m'expliquer ! Ta situation financière est-elle si grave pour que Georges s'inquiète pour toi et pour eux ? Tiens lis...>

[Cher grand père papa a besoin d'argent peux tu l'aider.
Anina va bien et moi aussi on t'embrasse. Georges.]

A cette lecture Jérôme en tomba des nues. Il était loin de s'imaginer que cet enfant ne rechignait devant rien à demander de l'aide. Il avait bien fait pareil pour venir en Suisse, mais là ce n'était pas la même chose, il avait besoin de fuir un endroit où il souffrait physiquement et moralement, mais là qu'est ce qui l'avait poussé à penser que Jérôme avait besoin d'argent !

Grand père, bon prince, et après s'être expliqués avec son fils, décidèrent d'attendre le petit pour « en parler entre hommes » !

Remis de sa surprise à voir grand père, Georges ne fut pas très à l'aise sentant bien que quelque chose avait été dit pendant son absence.

A la demande d'une explication Georges répondit à Jérôme

<Hum, Ha, et bien....tu as dis un jour à Madame Blanc que tu ne pouvais pas payer des leçons de danse à Anina parce que tu ne gagnais pas assez. Tu as dis aussi que pour ça il faudrait agrandir mais que le fils du vieux Alexandre voulait vendre et que tu n'avais pas l'argent pour acheter le chenil. Alors voilà pourquoi j'ai écrit à grand père. J'ai bien pensé que tu ne serais pas content mais j'imaginais pas que grand père te mettrais au courant.>

Jérôme, furieux, dit à son fils :

<Lorsqu'il est question de la famille et surtout d'argent on en parle d'abord ensemble, Georges ! Compris ?>

<Oui p'pa>.

< Tu as bien fait petit de m'en avoir parler, mais ton père à raison tu dois t'adresser à lui lorsque quelque chose te tourmente. Retires-toi maintenant nous allons en parler ton père et moi et nous verrons ce qui est à faire.>

Une fois seuls, le grand père et le fils sourirent de l'initiative du petit.

Le grand père était bien heureux de penser que son petit-fils avait confiance en lui et que son fils n'était pas dans les ennuis comme il l'avait imaginé en lisant le court message de l'enfant. Jérôme était très ému à l'idée que son fils était conscient des affaires de famille et prêt à prendre les responsabilités qui s'imposaient pour le bien du petit clan qu'ils formaient et qu'il associait à eux, leur cher grand père.

Après quelques jours de réflexions grand père et Jérôme se mirent d'accord pour proposer à Monsieur Petit d'acheter la maison avec le Chenil. Ils en discutèrent avec les deux fils et, trop heureux de voir de l'argent arriver, ils acceptèrent sans discuter. On fit évaluer l'ensemble et l'affaire fut conclue, grand père avancerait l'argent et Jérôme pourrait ainsi agrandir par la suite à sa convenance.

Grand père promis encore de s'occuper des frais de cours de danse pour Anina et proposa à Georges de faire une croisière les deux aux prochaines vacances.

Avant le départ de grand père Jérôme proposa d'aller manger les tommes au Marchairuz. On s'installa les enfants à l'arrière de la 2CV Citroën, Popol se glissa sous un siège avant même qu'on l'en pria et Pécarri choisi de se percher sur l'épaule de grand père. Sir Georges n'étant pas habitué aux marques d'affection d'un Ara était un peu embarrassé mais néanmoins assez fier d'être adopté également par l'oiseau de la famille.

Bien entendu il n'était pas question de redescendre sans avoir visiter la forêt et ramasser quelques champignons pour l'omelette du souper.

Le lendemain matin Jérôme accompagna grand père à l'aéroport et le remercia chaleureusement pour ses largesses et sa compréhension

Umar. Deux fonctionnaires de police se présentent chez Josiane et demandent à voir Umar.

Bien entendu il n'est pas là, il ne rentre que très tard, quand il rentre ce n'est que vers midi pour manger. Le plus souvent il repart de suite, c'est normal, il étudie avec un ami, il souhaite devenir médecin pour retourner ensuite en Afrique.

Les policiers voulaient savoir également de quoi vivait Josiane, si elle avait une voiture ?

Non elle n'avait pas de voiture.

Si elle partait en vacances ?

Non elle n'était pas allée en vacances depuis son voyage avec Jérôme en Afrique. Ils voulaient savoir également qui subvenait à l'entretien de sa fille ? Ma mère et moi répondit-elle.

La dernière question fut, quels étaient les rapports qu'ils entretenaient Jérôme et elle et comment il s'était connu. Le policier demanda encore :

< Pouvez-vous me dire à qui sont des deux enfants qui vivent chez Jérôme ? >

Là Josiane trouva qu'ils allaient un peu trop loin.

< Un nous étions amis, Jérôme et moi, et quand je décidais de m'installer avec Umar, Jérôme est sorti de ma vie et deux, si vous voulez en savoir plus sur lui et ses enfants vous n'avez pas le demander à lui-même. >

< C'est bien ce que nous ferons, ne vous en faites pas. >

D'après les questions que lui posait le policier elle comprit enfin qu'Umar était accusé de proxénétisme. Elle eut également la nette impression qu'il la soupçonnait de faire pour lui le plus vieux métier du monde. Elle en fut ulcérée et n'osa en parler ni à sa mère, ni à Jérôme, sa vie avait d'un coup basculé dans l'horreur.

Mon dieu comme elle regrettait cette triste aventure. Comment ai-je pu être aussi dupe à ce point.

A la suite de cette visite, Josiane mis les affaires d'Umar dans une valise, changea la serrure de sa porte et ne voulut plus entendre parler de lui.

Peu de temps après Jérôme eut lui aussi la visite de deux policiers.

Après les présentations et salutations d'usages un des policiers s'adressant à Jérôme lui demanda:

< Monsieur Gerber vous hébergez deux enfants pouvez-vous nous dire à qui sont ils ? >

< Ce sont les miens, pardi ! >

< Pouvez-vous le prouver ? >
 < Heu... oui bien entendu. Un moment je vais aller chercher leurs papiers d'identités >
 < Attendez ! Nous aimerions savoir pour commencer comment vous connaissez Umar.>
 < Ha Umar ! Celui-là j'avoue que je ne le porte pas sur mon cœur. C'est l'oncle de mes enfants, le demi frère de leur mère, un triste sire qui s'est permis de me prendre la femme que j'aime, et sous mon toit, aussi je l'ai mis à la porte et je lui ai interdit de s'approcher de mes enfants. Et pour ça je vous avoue que j'ai de bonnes raisons.>
 < C'est à peu de chose prêt ce qu'il nous a dit. Par contre il prétend que ce sont ses enfants à lui et que c'est ce qui motiverait sa présence en Suisse. Il dit qu'il sont là jusqu'à leur majorité, qu'il est responsable d'eux et ne peut donc pas les abandonner à un étranger.>
 < Ho quel souffle ! >

Jérôme furieux s'empressa d'aller chercher les preuves de sa paternité.

A ce moment les enfants arrivèrent, intimidés devant les policiers, ce fut Georges le premier à parler :

< Salut p'pa, >
 S'adressant aux policiers

< Bonjour >
 Anina se blottit contre son père et timidement lui dit :

< Salut ! Et l'embrassa >
 < Ca c'est bien passé aujourd'hui ?>
 < Oui mais j'ai dû remettre à l'ordre René il voulait de nouveau s'en prendre à Anina, mais je l'en ai empêché.>
 < C'est bien Georges tu es un brave garçon. Tu en as de la chance Anina d'avoir un frère qui te défend. Maintenant laissez moi avec ces policiers voulez vous ?>
 < Non attendez, nous aimerions bien savoir ce que vos enfants pensent de la Suisse. >

Georges ne se fit pas prier et raconta :

< C'est moi qui est voulu venir. Vous savez j'ai tout de suite reconnu mon papa, c'est normal nous étions les deux seul a avoir la peau blanche. Quand quelqu'un est différent dans notre village on a pas les mêmes droit. Je ne pouvais pas aller à l'école, alors qu'ici oui. Et puis c'est bien aussi ici parce que papa est très gentil avec nous, Anina a eu de la peine à s'habituer mais maintenant elle est contente elle va avec Yasmine à la danse africaine. Elle est heureuse, n'est ce pas Anina ?>

Anina sourit mais elle était trop intimidée pour répondre.
 Un des policiers demanda à Georges :

< Tu connais Umar ? C'est qui Umar>

Georges changea d'attitude et de ton. Après un bref regard vers son père, qui ne le regardait déjà plus afin de le laisser libre il dit.

< C'est un cousin ! >

< Je croyais que c'était un oncle, le frère de ta maman ? >

< Oui bin c'est ça ! En Afrique on vit tous ensemble, alors j'sais pas trop >

< Et pour toi Anina c'est qui Umar ? >

D'un air étonné Georges répondit à la place d'Anina.

< C'est pareil puisque nous sommes jumeaux. Nous avons le même père et la même mère. Tu ne savais pas... >

< Georges, voyons, tu dois dire vous aux policiers >

< Ho pardon ! Vous ne savez pas que des jumeaux ne sont pas toujours pareils ? La Mère Marie-Joseph du dispensaire l'a très bien expliqué à Maalik et à Madana mais les autres ne le croyais pas. >

< Qui sont Maalik et Madana ? Et qui sont les autres ? >

< Maalik c'est le chef, c'est lui qui décide de tout parce qu'il est le plus vieux et Madana c'est notre mère, elle a encore quatre enfants et c'est elle qui s'occupe aussi de la femme de son mari et de ses enfants. Parfois d'autres femmes lui aide quand c'est trop dur. Et puis les autres, c'estbin, tous. >

L'un d'eux, s'adressant à Georges :

< Tu es un sacré bonhomme, petit ! Tu vas faire ton chemin dans la vie. Mais reste toujours honnêtes, compris ? Tu sais les policiers mettent en prison ceux qui font du mal j'en connais qui devraient bien se méfier.

Par contre si tu as des problèmes dans la vie ils t'aideront mais seulement si tu n'as rien à te reprocher. >

Jérôme expliqua qu'en réalité Umar n'était que le demi frère de Madana. Umar et Madana on le même père mais non pas la même mère. Seulement comme ils vivent tous dans la même famille, cousins et cousines, il est donc assez naturel que des enfants ne sachent pas trop le degré de parenté qui les unissent.

Evidemment il était difficile de croire qu'Umar fut le père de Georges, aucun des deux policiers n'étaient dupe à ce sujet.

Avec un sourire en coin, les policiers se retirèrent convaincus.

Une fois seul Georges s'adressant à Jérôme lui dit :

< C'est à cause d'Umar ? Il a fait des bêtises ? >

< Je crains bien, en effet qu'Umar ait sous peu de gros ennuis >.

< Maalik ne va pas être content. Tu sais il est très sévère avec ceux qui font des bêtises. >

Umar aurait bien aimé faire croire aux autorités suisses qu'il était responsable de ses neveux, il avait tenté le coup pour rester à Genève, mais cela n'avait pas

marché. La vie de proxénète rapportait gros, il se plaisait bien dans ce climat malsain. Jugé de proxénétisme et du moment qu'il n'en n'était qu'à sa première condamnation, il fut simplement renvoyé dans son pays.

Maalik avait tout naturellement été mis au courant du comportement de son frère il en fut fort mécontent. Umar pour éviter les représailles de sa famille était resté à Cotonou. Le grand chef de famille pria l'intendant du dispensaire d'envoyer des regrets et des excuses à Josiane et à Jérôme pour le tord que son frère leur avait occasionné.

Madana ajoutait qu'elle embrassait ses enfants et qu'elle espérait qu'ils allaient bien.

La nuit qui suivit la visite des policiers Jérôme entendit Georges pousser de violents cris, il alla le calmer et retourna se coucher.

Le lendemain, profitant de ce qu'Anina était à la danse, Jérôme demanda à Georges de lui parler du Koffi de son rêve.

< Dis moi Georges qui est Koffi >

< Koffi ? Mais je connais plusieurs Koffi ! >

< Oui je sais. Mais celui de ton rêve c'est qui ? >

< Laisse moi ! Je ne dois pas le dire car le vaudou me punirait >

< Non Georges parle moi. De toute façon il n'y a pas de Vaudou en Suisse. >

< Oui le Vaudou est partout, on ne le voit pas mais il est là, laisse-moi. >

< D'accord, je te laisse. Mais il serait bien que tu en parles tu serais soulagé.

Je ne connais pas très bien ton Vaudou mais à mon avis les Vaudous punissent les méchants mais pas les gentils. Et si tu parles ce n'est pas toi qui serait puni mais le Koffi qui t'a fait du mal. >

< Personne ne m'a fait du mal ! >

< Et les marques de coups sur ton dos qui te les a fait ? Ce n'est pourtant pas le Vaudou ? >

< C'est personne ! >

< C'est Koffi et tu ne veux pas le dire ? >

< Il m'a tapé parce que je le méritais je n'ai pas fait comme il voulait >

Avec dans les yeux un regard plein de révolte mais tendre et plein d'amour tout à la fois, Jérôme s'adressant à Georges lui dit :

< Georges regarde moi bien dans les yeux et écoute :

Tu dois savoir que Koffi n'avait pas le droit de te demander de faire « ça ».

Toi tu n'as rien fait de mal, sois en sûr puisque je te le dis. C'est Koffi qui est le seul méchant et le responsable et c'est lui qui sera puni ! >

Georges regarda son père prit une bonne respiration et lui dit bêtement:

< Je veux aller voir comment va Tania >

< D'accord allons voir si tout va bien dans la mente. >

Josiane revenait de plus en plus souvent à Saint-Prex, elle avait été terriblement affectée parce qu'il était arrivé, par sa faute, elle le savait bien. Elle tentait de se faire pardonner mais chacun en avait gros sur le cœur et l'on faisait comme si de rien ne s'était passé, seulement personne n'oubliait. Petit à petit chacun reprenait son traintrain mais ce n'était plus pareil.

C'était l'anniversaire de Josiane, Madame Blanc avait invité les Gerber pour manger le gâteau que Madame Blanc avait fait tout exprès pour sa fille. C'était la première fois depuis le départ d'Umar qu'ils se retrouvaient tous ensemble. C'est Sylvie qui le fit remarquer la première.

< Ouf nous revoilà tous en paix comme dans le bon vieux temps. Et même qu'on est deux en plus. Tout allait bien avant que vienne cet Umar de malheur. >

Madame Blanc voulut faire taire Sylvie mais Josiane approuva sa fille.

< Tu as raison Sylvie j'ai été une belle bedoume. C'est vite fait de bousiller sa vie, c'est plus difficile de la reconstruire, si on y arrive un jour, et ce n'est pas si sûr.>

On passa au champagne et les langues se délièrent peu à peu.

Sylvie commença par avouer qu'Umar cherchait toujours une excuse pour entrer dans la salle de bain justement lorsqu'elle y était et que si elle n'ouvrait pas il criait si fort que de peur elle enfilait vite une robe et prétendait qu'elle avait fini.

<Tu te souviens grand-mère quand j'ai commencé à me baigner ici avant d'aller à Genève tu m'as demandé pourquoi alors qu'il te semblait que chez maman c'était beaucoup plus confortable et plus moderne. Je suis partie sans te répondre je ne voulais pas faire de tord à maman.

Une fois que maman n'était pas là, il a passé sa main sur ma poitrine en passant derrière moi. Je la sens encore, grrrrrr. Il s'est mit à rire fort et d'un air moqueur. Il croyait que je n'avais pas compris son manège, c'est de ce jour là que je trouvais des excuses pour ne plus vous rendre visite le vendredi.>

< Et dire que je m'en étais pas doutée. Pourtant si une fois il invita un de ses amis à venir passer la soirée à la maison et au bout d'une demie heure environ, Umar sortit et nous laissa seul. L'ami commença à me tripoter. Je refusais net et il m'a dit : >

<Je ne comprends pas ? Umar m'a dit que ce serait facile. >

Furieux il prit la porte et s'en alla.

Lorsque Umar rentra peu de temps après, il me dit :

< Tu es une belle bécasse ! Il aurait pourtant bien payé ! Bon si tu te contentes de tes heures dans ton bureau poussiéreux ce sont tes affaires.>

Madame Blanc

< Quelle horreur ! Il n'aurait pas regardé à vous faire travailler toutes les deux pour lui, Ouf il était temps qu'il parte.>

Jérôme ne disait mot sentant que lui aussi avait une part de responsabilités dans cette affaire. Il proposa alors qu'on oublie tout cela et le plus vite possible.

Les enfants écoutaient, Anina était bien loin de comprendre ces histoires d'adultes, quand à Georges, il pensait bien avoir une idée de ce qui s'était tramé dans la tête d'Umar.

Une fois de plus son père avait été à la hauteur. Les femmes avaient parlé de leurs problèmes et il semblait que tout allait mieux une fois dit ; peut être bien qu'il devrait lui parler lui aussi de son histoire avec Köffi.

Georges néanmoins remit son problème à plus tard.

On approchait des grandes vacances scolaires, grand père avait tenu sa promesse et organisé une croisière en mer pour lui et son petit fils. C'était un rituel chez Sir Georges Marshall de faire une croisière avec ses petits enfants pour leur rentrée à l'école. On avait du retard avec les « petits suisses » mais grand père allait y remédier.

Jérôme avait préparé quelques vêtements de rechange et conduit Georges à l'aéroport de Genève. Il ferait le voyage seul jusqu'en Ecosse et grand père viendrait le chercher à l'aéroport de Dinburgh.

Sir Georges Marshall était veuf, il avait trois filles, mariées, deux filles vivaient à Londres alors que la cadette était restée en Ecosse et demeurait dans la maison paternelle avec son mari et sa fille de 9 ans. Il était grand père de cinq petits enfants, les deux enfants de Jérôme étaient venus agrandir le clan des Marshall pour la plus grande joie de tous.

A cette occasion le patriarche avait invité toute sa descendance à se réunir afin d'accueillir le nouveau venu dans leur famille, c'est que chez les Marshall la famille est très importante.

L'imposant lévrier Afgan de lady Elisabeth avait lui-même fait la fête à Georges qui, de tous les chiens qu'il avait vu passer dans le chenil de son père, aucun n'avait la prestance et la grâce de « Lara »

Le soir même Georges téléphona à son père pour lui signaler qu'il était bien arrivé.

< Salut p'pa ! Ils sont tous très gentils et tous sont très heureux de me rencontrer, seulement aucun ne me comprend. Ils parlent tous que l'anglais. Si je veux me faire comprendre, je devrais travailler dur mon anglais à l'école.

La maison est plus grande que la notre et le jardin est si grand que l'on n'en voit pas le bout. Il y a de grands arbres et même un étang avec des grenouilles. Grand père m'a dit que les français mangent les grenouilles alors que les anglais ça les dégoûte, ils préfèrent les protéger.

Il y a toutes sortes de dablías. Grand père a raison lorsqu'il dit qu'Anina ressemble à un dahlia. Il y en a même qui font penser au drapeau suisse, ils sont rouges et blancs.

Il a dit qu'Anina pourrait elle aussi venir en Angleterre car tous voudraient bien la connaître. C'est grand père qui fait la traduction et parfois il ne sait plus où donner de la tête, je ne sais pas s'il traduit juste. Ils veulent tous tout savoir de nous et je comprends que grand père s'encouble¹⁵ quand il traduit.>

Le lendemain matin ils furent conduits très tôt par Elisabeth la fille cadette de Sir Georges Marshall à l'aéroport et embarquèrent pour Dakar.

¹⁵ S'encoubler, mot vaudois signifiant se heurter. Il s'emploie également pour dire « s'emmêler »

Ils en auraient pour plusieurs heures pour cela Georges eu droit a un siège près d'un hublot, ainsi il verrait la terre d'en haut, il en était ravi. Ce vol lui rappela celui qui l'avait amené en Suisse quelques années auparavant ainsi que la triste aventure avec Umar. C'était du passé !

Avec grand père tout était si différent et fantastique. Ils étaient en première classe, les sièges étaient très confortables, il y avait même la télévision. La télévision dans un avion là Georges n'en revenait pas. Grand père lui expliqua qu'en Suisse la télévision n'était venue que tard dans les foyers, nous les anglais, nous sommes très en avance dans les communications, dit-il avec fierté.

Selon Georges il trouvait qu'ils étaient chouchoutés et traités comme des princes et même que « l'hôtesse avait prit soin de s'adresser à lui, en personne, » et de lui dire en français avec un merveilleux accent anglais :

< Ho ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit je vous prie de bien vouloir me le demander.>

Timidement il répondit :

< Oui Madame !>

Grand père avait souri en voyant l'émotion de son petit fils. Il était fier et heureux de voyager avec cet enfant qu'il connaissait depuis peu et qui était un futur beau jeune homme.

L'hôtesse était arrivée avec les plateaux repas et, en lui tendant le sien, elle lui demanda :

< Désirez-vous une boisson ?>

Il aurait bien demandé un sirop, ou même un coca mais il ne savait pas s'il osait. Peut être bien que l'hôtesse aperçut sa timidité car elle enchaîna:

< Un coca peut être !>

< Oui madame, s'il vous plaît >

Vraiment grand père n'avait pas lésiné et avait fait « dans le tout grand luxe ». A Saint-Prex le coca était réservé pour les jours de fête et dans l'avion cela semblait tout à fait naturel.

Arrivés à Dakar un bateau les attendait afin de suivre la côte africaine jusqu'à Cotonou. La croisière dura 10 jours. Là encore grand père avait fait fort.

Ils mirent 3 jours à visiter le bateau. : moquette partout, repas de luxe, salle de cinéma, de danse, de jeux, ils assistèrent même à deux représentations données par un illusionniste doué d'une habileté remarquable. Georges fut fasciné par les performances de ce magicien. Il demanda si c'était un vaudou européen car il lui semblait impossible qu'un homme puisse faire apparaître ou disparaître des objets voir même un lapin blanc et même des oiseaux. Grand père

expliqua qu'un magicien peut faire des expériences incroyables et que seuls les grands experts sont à même de démystifier leurs trucs qui échappent au public. Tous les employés que l'on croisait saluaient avec beaucoup de déférences ce qui mettait parfois Georges un peu mal à l'aise.

Pour les repas le serveur leur avait proposé de prendre place à une table où se trouvaient déjà trois personnes. Grand père se présenta,

<Sir. Georges Marshall, ancien commandant de la flotte britannique, à la retraite et voilà Georges mon petit fils.>

<Henri-Harnold Levi, cinéaste et producteur canadien, mon épouse et Carmina notre fille.>

Une fois les présentations faites dans les règles ils prirent dès lors leurs repas en leur compagnie. Les discussions allaient bon train entre les exploits cinématographiques et ceux de la marine.

Manifestement Carmina aurait préféré rester près de sa nurse plus tôt que faire cette croisière. Elle était d'une infernale compagnie, ou elle boudait, ou alors elle ridiculisait Georges. Durant 5 jours Georges céda à ses caprices d'enfant gâtée, le 6^{ème} jour il renversa la vapeur et l'ignora tout simplement.

Grand père avait bien remarqué le comportement de Carmina mais du moment que cela ne semblait pas déranger Georges pourquoi s'en serait-il mêler ! Il a fallu 2 jours pour que cette chipie réalise qu'elle ne le faisait plus marcher comme elle voulait.

Pour se venger elle inventa un affreux mensonge, même deux.

Elle avait une bague, qu'elle glissa subtilement dans la poche de Georges et prétendit qu'elle l'avait enlevée juste pour la lui faire voir et que dès lors elle ne la trouvait plus.

Monsieur Lévi pris Georges à part et lui demanda poliment de rendre la bague. Bien entendu n'y étant pour rien il comprenait difficilement ce qui lui arrivait mais pas sot tout de même, il répliqua d'un ton affirmé et sûr de lui,

< Mais ! Monsieur m'accuseriez-vous de vol ?

Tant pis ! Au risque de vous déplaire, je vous avoue que votre fille est une peste ! J'ai cédé à tous ses caprices durant les premiers jours et maintenant que je n'ai plus envie de marcher dans ses histoires elle se venge de cette manière ! Belle mentalité.>

< Carmina pensait simplement que ce bijou te faisait trop envie et que tu souhaitais peut être l'offrir à ta sœur.>

< Ma sœur est assez jolie pour ne pas avoir besoin de bijoux et surtout pas d'une bague volée. Et lorsque je voudrais lui en offrir une je la lui laisserais choisir elle-même.>

Grand père avait juste entendu les dernières paroles de Georges.

C'est surtout le ton sur lequel Georges s'adressait à Monsieur Lévi qui l'interpella.

< Que se passe-t-il ?>

< Selon Carmina votre petit-fils se serait, comment dire, approprié sa bague, sans doute pour l'offrir à sa sœur.>

< Vous plaisantez, j'imagine ! Ce n'est pas possible ! Georges est un garçon parfaitement honnête et s'il voulait offrir une bague à sa sœur il me le demanderait. N'est ce pas Georges ?>

< Non grand père ! Parce qu'Anina n'a pas besoin de bague ni rien de tout ça. Oui je sais bien que si j'ai besoin de quelque chose je peux te le demander. Du reste je l'ai déjà fait une fois ?>

Et s'adressant à Monsieur Lévi

< Pourquoi ne faites-vous pas venir Carmina ici qu'elle vienne le dire en face>

< Tu es une sacrée nature Georges ! Oui, allons chercher Carmina.>

Yeux dans les yeux, devant son père et Sir Georges Marschall elle affirma :

< Oui j'ai vu Georges mettre la bague dans sa poche de sa veste beige avec les poches brunes.>

Monsieur Lévi

< Et bien allons voir ! >

Sir Georges Marschall

< Attendez un peu ! Dis moi Carmina, pour quelle raison l'as-tu laissé faire sans rien dire. Tu aurais pu la lui demander tout de suite il me semble ou le lendemain, pourquoi attendre tout ce temps pour le déclarer à ton père. Puisque tu l'as vu tu n'avais qu'à lui demander de te la restituer.>

< Je voulais voir s'il me la rendrait de lui-même.>

En effet le bijou était dans la poche de la veste beige à poche brune.

Evidemment Madame Lévi avait bien remarqué dans les yeux de Georges qu'il mentait et qu'il n'était pas net, elle prétendait même que les garçons faisaient toujours des problèmes et cela ne l'étonnait pas du tout et dieu sait ce qu'il a pu faire encore à Carmina qu'elle ne lui ait pas encore dit.

En effet sur les instances de sa mère, Carmina accusa Georges d'avoir tenté de l'embrasser. Elle avait dû beaucoup se débattre pour l'éviter et c'était pour cela qu'il était mal à l'aise et qu'il l'évitait maintenant. Mais ça lui était bien égal, disait-elle.

Carmina avait gagné, du moins le croyait elle.

La situation était tendue, Monsieur Lévi croyait sa fille et grand père son petit fils. Les Lévi demandèrent de changer de table et chacun s'évitèrent.

Nos deux gentlemans ne savaient que penser.

Grand père discuta avec Georges et bien entendu il était de son côté. Il restait maintenant à piéger Carmina, il le fallait, il y allait de leur honneur.

Grand père n'était pas de ceux qui abandonnent aussi facilement. Quelques heures avant le départ il se présenta avec Georges chez les Lévi.

< Nous avons passer de très bons moments ensemble, aussi je ne voudrais pas vous quitter sans avoir pu vous serrer la main en toute amitié. Consentez-vous à venir prendre un verre dans notre cabine ? Et s'il vous plaît venez avec Carmina elle sera la bienvenue elle aussi.>

< Hem... Non, oui, qu'en penses-tu chérie ?>

< Oui si tu veux >

Sir Georges Marshall fit asseoir les Lévi, ouvrit une bouteille de champagne, et peu avant que le bouchon ne saute, il dirigea la bouteille du côté de Carmina qui reçut le bouchon à l'emplacement même que grand père avait choisi, endroit qui ne présentait aucun danger. Consternation générale, grand père certifia qu'il n'avait pas fait exprès ce qui était bien entendu, aux yeux de tous, un pur mensonge. Finalement il fit remarquer qu'il est facile de mentir lorsqu'on veut faire mal à quelqu'un et il s'excusa.

Offensée Carmina voulut sortir mais Georges l'en empêcha et lui dit :

< Tu ne sortiras de cette pièce que lorsque tu te seras excusée d'avoir menti. Grand père l'a bien fait, tu peux le faire toi aussi. Il y va de l'honneur de chacun que toute la vérité soit dite, il y va de la tienne aussi.>

Carmina avoua qu'elle avait tout inventé parce que Georges avait refusé de faire ses fantaisies.

On trinqua à l'amitié et à l'oubli de cette fâcheuse aventure. Seulement Georges n'était pas près d'oublier car il avait été bien trop humilié et même que sa croisière avait été en partie gâchée à cause de cette teigne.

Ho les filles ! Il se jura bien qu'il ne s'y laissera plus prendre.

Ils débarquèrent à Cotonou et ce n'est que dans le bus qui les conduisait à Adjohoun, et non loin du village, que Georges reconnu son pays. Surpris et dans un élan plein d'effroi, s'adressant à son grand père il s'écria :

< Pourquoi m'as-tu amené jusqu'ici ? Tu ne vas pas me laisser là ?>

< Non, non ! Sois sans crainte tu n'es là qu'en visite. Je te ramènerais à St-Prex, il n'a jamais été question que je te laisse ici. Je pensais que tu serais heureux de me présenter ta famille.>

< Ma famille est à St-Prex !>

< D'accord je pensais te faire plaisir mais si c'est ainsi nous reprendrons le prochain avion. Pour le moment nous sommes attendu au dispensaire pour dormir et nous reposer. Nous discuterons plus tard de ce que nous allons faire.>

Madana ayant appris que Georges était au dispensaire vint lui rendre visite. La première chose qu'elle lui dit fut :

< Koffi est mort. Il n'avait pas été content que tu partes alors il a fait la même chose à un de tes frères mais il s'est fait prendre par le père de l'enfant. Il l'a sévèrement puni. Mais avant il lui a avoué tout ce qu'il t'avait fait.>

< Je m'en fiche, je ne veux rien savoir. Tu étais au courant et tu n'as rien dit ! >

Madana était repartie, sans doute déçue de la réaction de son fils, car il n'eut envie ni de l'embrasser ni de la serrer dans ses bras mais que pouvait elle attendre d'autre ?

Georges avait été bafoué, méprisé de tous comment pouvait il être heureux de les retrouver. Pour être heureux il devait leur prouver que même avec la peau blanche on était tous pareil à l'intérieur et pour cela il n'était pas encore prêt. Koffi n'étant plus de ce monde cette mort ne le satisfait pas vraiment car il se sentait frustré maintenant d'une partie de sa vengeance.

Une fois dans leur chambre au dispensaire il raconta à grand père quand et comment Koffi s'était servi de lui pour satisfaire ses instincts pervers.

<Je venais d'avoir 4 ans la première fois que Koffi m'expliqua que si je voulais avoir la peau noire comme lui je devais me laisser faire, que cela ne marcherait pas du premier coup et qu'il devrait recommencer souvent. Je l'ai cru et voilà comment ses horreurs ont commencé. Lorsque cela ne marchait pas comme il voulait, il me frappait ou me mordait et me disait que le vaudou allait me punir. Pour ne pas qu'on m'entende crier il mettait un de ses vêtements dans ma bouche. Lorsque je le voyais je fuyais, mais je me ravisais, car j'aurais tellement aimé avoir la peau noire que je le suivais. L'envie d'être comme eux était plus forte que tout et j'aurais fait n'importe quoi pour être pareil et pouvoir aller à l'école.

Madana soignait mes blessures « du corps » voulait elle ignorer celle de mon cœur c'est pour cela qu'elle me répétait sans cesse que mon père, un homme blanc, allait venir me chercher.

Comprends-tu maintenant pour qu'elle raison j'ai tout de suite reconnu et voulu suivre papa ?>

< Mon dieu que cela a dû être dur pour toi et je comprends ta réaction. Ton père m'avait parlé de tes cauchemars et du nom que tu prononçais dans ces moments là. Tu aurais dû lui en parler. Maintenant que tu as pu me le dire ça ira beaucoup mieux tu peux en être sûr. >

Ils se réveillèrent tard, Georges avait dormi comme un bien heureux et fut le premier à proposer à grand père d'aller rendre une visite à la famille.

L'entrevue ne fut pas aussi chaleureuse qu'on aurait pu le souhaiter. La vilenie et la récente mort de Koffi laissaient un goût amer à chacun.

Sir Georges Marshall avait eu la délicatesse d'apporter du chocolat, des parfums et du tabac pour les hommes. Il pensa qu'un couteau suisse ferait plaisir à Maalik., tout cela détendit un peu l'atmosphère.

On présenta Georges à ses demies sœurs, deux d'entres-elles étaient scolarisées, une en était ravie, l'autre un peu moins, elle trouvait trop difficile.

D'une voix forte et joyeuse et sur un ton très décidé il s'écria :

< Lorsque je reviendrais pour toujours vous irez tous à l'école. Je serais votre enseignant. Dans les livres il y a plein de choses que vous devez savoir d'abord que vous devez choisir la vie que vous voulez vivre.>

Cette idée ne fut pas au goût de Maalik :

< Tant que je vivrais c'est moi qui déciderais ici, c'est notre loi et personne ne changera nos lois surtout pas toi « petit de blanc » ! >

Tout cela dit sur un ton de mépris et il ajouta :

Comment va Anina ? Il est bientôt temps qu'elle revienne au village et qu'on lui donne un mari !>

Sir Georges Marshall, mal à l'aise, fit un signe à son petit-fils de ne rien ajouter, son manque de tact aurait risqué de déclencher un évènement fâcheux. Pour que personne n'ait à poursuivre cette conversation, il demanda s'il était possible de goûter au fromage que ses papilles percevaient et s'informa s'il était bien vrai que ces fromages avaient une histoire ?

Une des filles lui tendit une planchette sur laquelle était déposé un peu de fromage. Il en fit des éloges mais personne ne releva le fait.

< D'ailleurs, si vous le permettez, je vous en achèterais bien quelques uns pour faire goûter à ma famille en Angleterre. Je suis certain que Jérôme serait ravi d'y goûter lui aussi. >

Un frère de Maalik lui en tendit trois, il paya, et là dessus grand père décréta qu'il était temps de repartir. Personne ne s'y opposa. Grand père avait aperçu Madana se retourner et essuyer des larmes qui s'étaient échappées de ses yeux rougis. Cette fois Georges se laissa embrasser.

Pour se rendre au dispensaire afin de prendre les affaires qu'ils y avaient laissés et saluer l'intendant, ils prirent cette fois un autre chemin car Georges voulait voir, mais surtout montrer à grand père, l'endroit où il avait souhaité construire son école. Il la décrivit telle qu'il se l'imaginait lorsqu'il était petit: les murs, les bancs avec des dossiers, des belles tables toutes neuves, un tableau noir et des craies et aussi des livres et des crayons de couleurs.

Surpris, grand père lui demanda si, lorsqu'il était en Afrique, il avait eu l'occasion de voir comment c'était une école et si elle ressemblait à celle de Saint-Prex.

Non Georges n'avait vu aucune école en Afrique, il ne l'avait vue que dans ses rêves et son imagination faisait le reste. Seulement pour lui elle était bien réelle et lorsqu'il serait un enseignant itinérant, car il ne pouvait en être autrement, elle serait là, à cet endroit précis.

Au grand étonnement de Georges, des bancs, et quelques tables, étaient placées à quelques dizaines de mètres un peu plus loin de l'endroit précité. L'intendant précisa à ses visiteurs que Sœur Emmanuelle, lorsque son temps le lui permettait, rassemblait des enfants et leur apprenait à lire et à écrire. Elle apprenait aux filles à coudre et à tricoter. Il manquait bien évidemment du matériel certes, mais Sœur Emmanuelle était pleine de ressources et trouvait toujours moyen de pallier aux manques.

Avant de quitter Adjohoun grand père laissa à l'intendant un honorable chèque et lui promit de lui envoyer des livres et des crayons ainsi qu'un tableau noir et des craies.

Ils s'envolèrent pour Dakar où, dans l'attente d'un prochain vol pour Cointrin, ils restèrent deux jours. Là encore grand père avait choisit ce qu'il y avait de mieux, un somptueux hôtel avec vue sur la mer, ils en profitèrent pour visiter la ville.

Georges fut émerveillé par cette grande ville, par ses plages ainsi que les beaux grands magasins. Grand père fit quelques achats qu'il comptait ramener à sa famille en Angleterre et en Suisse, mais également à la famille Blanc pour lesquels il avait beaucoup d'estime. Au rayon des vêtements pour jeune fille il demanda l'avis d'une vendeuse et acheta une robe pour Anina et une pour Sylvie. Ensuite au rayon homme il choisit un survêtement pour Jérôme.

Jérôme était venu les attendre à Cointrin.

< Regarde grand père un bateau sur le lac ! >

Grand père

< C'est cette barque que tu appelles bateau ? >

Jérôme

< Un de ces dimanches nous irons faire une virée sur le lac et nous ferons voir à grand père comment sont fait les bateaux suisses. Nous lui feront goûter les filets de perches du lac, mais pour cela nous prendrons « l'Italie » car c'est là qu'ils sont les meilleurs de toute la région. >

On pouvait voir en effet sur le lac le drapeau suisse flotter à l'arrière de l'Helvétie qui dans un large sillon laissait derrière lui les signes de son passage.

Georges avait hâte maintenant de rentrer « à la maison ». ¹⁶

Grand père avait été super, l'avion la croisière tout était merveilleux mais pour ce qui était du retour dans son village natal, Jérôme perçut un grand malaise.

Koffi était mort, une seule bonne nouvelle, car en dehors de ça personne n'était vraiment heureux de cette visite.

Georges raconta enfin ce qu'il avait avoué à son grand père. Ce que Koffi lui demandait de faire n'était maintenant plus un secret et il ajouta :

< Non vraiment blanc et noir ne seront jamais pareil, ça ne se peut pas et je ne serais jamais enseignant à Adjohoun, ils ne voudront jamais de moi. Ce rêve s'est envolé en même temps que je suis monté dans l'avion pour Dakar. Je suis pour eux une erreur de la nature, c'est aussi vrai que je suis blanc.

J'ai vraiment de la chance d'être ici ou l'on me considère comme étant normal. Sais tu papa que dans l'avion l'hôtesse de l'air me vouvoyait et, c'était pareil dans le bateau. Chaque fois que je croisais un membre de l'équipage il me saluait respectueusement. >

Grand père et Jérôme sourirent et Sir Georges ajouta :

¹⁶ « Aller à la maison ». De nos jours on dit « je vais chez moi »

< Voyons ! Georges. Tu n'es pas une erreur de la nature, ton rêve tu peux le poursuivre, il n'y a pas qu'à Adjohoun qu'ils ont besoin d'enseignant itinérant. L'Afrique est immense et tu n'es pas une erreur pour les autres Africains tu es un garçon plein de bons sens et d'énergie. Tu es d'autant plus chanceux que tu es aussi de leur race même si physiquement tu n'es pas noir. Tu peux être de leur côté car du sang africain coule dans tes veines. Ne renie jamais celle qui t'a donné le jour. Je sais que tu lui en veux de t'avoir laissé souffrir alors qu'elle savait ! Mais comment aurait elle pu faire autrement ? Elle a beaucoup dû souffrir, elle aussi, les larmes qu'elle a versées lorsque nous sommes parti l'ont prouvé. Ne sois pas trop dur avec elle, d'ailleurs si tu es là c'est sans doute que Dieu a entendu ses prières. Pour ce qui est des autres ce n'est pas facile d'apprendre et d'admettre qu'un des leur est malade et qu'il doit être puni. Pour Maalik et pour le père de l'enfant ce fut une grande responsabilité et une horrible tâche que de punir Koffi. Ce que vous ne devez pas oublier mes enfants c'est que les blancs n'ont pas été très charitables et ne le sont toujours pas avec les noirs. A une époque la cruauté des blancs a été intolérable et si certains noirs sont encore plein de révoltes il ne faut pas s'en étonner. Il faudra encore plusieurs générations pour que cela puisse changer un tant soit peu. Et puis en Europe il y a des blancs aussi pervers que Koff cette maladie n'est pas réservée à une race, on en trouve un peu partout dans le monde, sois en bien sûr mon petit. >

Grand père avait réussi à faire pleurer Georges et Anina, même Jérôme fut touché par les paroles de son père

A première vue il avait semblé à Jérôme que c'était trop tôt pour le fils de revoir sa famille, mais le grand père prétendit que cela avait été très bien, au contraire, il avait pu ainsi extérioriser son lourd passé. Dès lors il pourrait vivre en paix avec lui-même.

Anina avait écouté sans rien dire, elle devenait une petite femme et ne voyait pas très bien comment elle allait vivre son avenir, ici, là-bas ? C'était un mystère et elle ne savait que penser. Elle était pourtant bien à Adjohou, la famille lui convenait bien, maintenant qu'elle connaissait autre chose voudrait-elle vivre comme sa maman ?

Non pas vraiment car tout était si différent maintenant. Elle restait bien partagée entre ses deux cultures.

Georges avait un grand père si au moins j'avais une grand-mère pensa-t-elle. Je pourrait lui parler, lui demander, il y a bien la maman de Sylvie, ou Madame Dubois, mais elles n'étaient pas de la famille et pas assez âgée pour connaître autant de chose que grand père. Bon ! Dans un premier temps elle allait en parler à Yasmine. Sans doute pourrait-elle lui dire ce qu'elle pense, elle, des choix que les africaines ont le droit ou pas le droit de faire !

Après tout tant pis, elle n'allait pas se faire de souci déjà maintenant, grand père voulait bien lui payer des leçons de danse alors elle danserait, voilà !

Grand père croyait en elle mais il était prudent. Il souhaitait lui offrir des leçons de danse mais avant il consulta plusieurs professeurs afin d'être certain

qu'elle ne serait ni exploitée, ni mal menée et que l'on ne la ferait travailler que pour son bien. Il voulait pour elle ce qu'il y avait de mieux.

Grand père décréta que le professeur qui l'avait remarquée à la danse africaine était digne de confiance, aussi elle commencerait les leçons à la rentrée.

Anina prenait tant de plaisir à cet art qu'elle se sentait faite pour danser. Un corps de déesse, le rythme dans le sang, il ne lui manquait rien pour faire une danseuse de grand talent.

Dans une pièce de l'appartement Jérôme avait installé des barres et posé un linoléum afin qu'elle puisse faire ses exercices librement. Elle rentrait de l'école, chaussait ses chaussons et dansait sur des airs qu'elle passait sur le radio cassettes que Georges avait trouvé moyen d'échanger a un contre un ou deux problèmes de calcul.¹⁷ Elle était de plus en plus enthousiaste.

Pour Jérôme la vie avec Anina n'était pas faciles tous les jours. Il aurait tant aimé qu'elle fasse plus d'efforts à l'école. Elle n'avait rattrapé qu'une année de scolarité sur deux et suivait péniblement avec des élèves d'une année plus jeunes qu'elle ce qui n'était pas fait pour la motiver. Le plus souvent les filles se moquaient d'elle, du reste leurs jeux étaient inintéressants et elle préférait rester seule ou rendre visite à Yasmine qui la comprenait mieux que quiconque.

De toute manière, disait elle, je ne vois pas l'intérêt d'apprendre à écrire et à compter car pour danser il faut écouter la musique pas besoin de l'écrire. Et puis si Maalik décidait de la faire rentrer au pays il lui donnerait un mari ce qui lui semblait normal puisque elle était une fille a la peau noire.

Sentant sa fille un peu déroutée et lui-même fatigué de toujours remettre en question le sujet de ses études, Jérôme engagea un soir une discussion qui dura jusque tard dans la nuit.

< Anina met toi bien ça dans la tête : personne ne te donnera un mari. Tu en choisiras un toi-même mais si tu le souhaites. Maintenant si tu préfères retourner en Afrique parce que tu penses que c'est mieux que ce soit Maalik qui choisisse pour toi il est bien entendu que je te laisserais partir même si tu me manqueras énormément.

Europe nous obéissent en a des lois et des coutumes qui ne sont pas les mêmes qu'en Afrique. Tu as le privilège, d'avoir les deux nationalités, aussi tu as le choix de suivre les lois suisses ou celles de l'Afrique.

Maintenant si tu veux devenir une grande danseuse il est clair que tu ne le pourras que si tu restes ici. Pour cela tu dois te cultiver car dans ce milieu tu rencontreras des gens très haut placé dans la société, ils te jugeront sur ton éducation et ton intelligence. Ils te demanderont ton avis sur une multitude de choses et tu devras savoir leur répondre, il vaut mieux avoir des connaissances si tu ne veux pas avoir l'air d'une pauvre ignorante. Maintenant fais comme tu veux >

<Mais non, je veux rester ici avec toi ! Seulement j'aimerais bien revoir maman et les autres, Georges a bien pu le faire. >

¹⁷ De nos jours, on ne dit plus « le calcul » mais « les mathématiques ».

< D'accord je vais y réfléchir. Le voyage coûte très cher et je n'ai pas de grands moyens. Si Georges a pu y aller tu sais bien que c'est grâce à grand père. Par ce voyage il voulait compenser les leçons de danse qu'il t'offre. Il pensait que c'était juste que ton frère reçoive quelque chose qui lui fasse à lui aussi plaisir, tu comprends ça ? >

Anina avait très bien saisi ce que papa voulait lui faire comprendre. Elle appréciait les avantages qu'elle avait ici, néanmoins elle trouvait bien aussi que le chef décida pour elle. De cette manière on avait pas à faire de choix et lorsque le chef décidait c'était naturellement bien. Seulement si elle retournait dans le village pourrait elle continuer à danser, auront-ils les moyens matériels pour cela ? Ici tout lui paraissait tellement plus facile.

Ho ! Et s'il prenait l'envie à Maalik de l'empêcher de danser ! Ouf, cette seule idée lui fit peur. Du coup elle préféra les lois d'ici !

Après y avoir réfléchi elle promit à son père de faire plus d'efforts à l'école. Ils décidèrent qu'une fois sortie de l'école elle ne se mettrait à faire des exercices qu'une fois ses leçons terminées et contrôlées par Jérôme ou son frère. Georges était tout à fait disposé à l'aider.

Anina était belle, grande et plaisait beaucoup au garçon. Le petit René (qui n'était plus si petit) n'était pas insensible à ses charmes mais n'avait pas toujours la manière élégante pour le lui montrer et le plus souvent cela finissait en bagarre avec Richard qui avait toujours à cœur de la protéger. Richard était plus modéré dans l'amitié qu'il lui portait à la jeune fille, il savait qu'un mariage mixte apporte plein de problèmes et de cela il n'en voulait pas. Même si l'on mérite tous les mêmes égards on en est pas moins différents, il le savait, il avait bien vu comment cela se passait lorsqu'il demeurait à Brazzaville.

Et pourtant plus la notoriété de la jeune fille grandissait plus il s'attachait à elle. Un jour, qu'il était un petit peu trop à ses petits soins, elle lui fit comprendre assez fermement que son frère et son père s'occupaient déjà trop d'elle et que : « deux c'est bien assez, trois c'est trop ».

Bernard en fut mortifié. Déçu de tant d'ingratitude il décida alors de ne plus s'occuper d'elle.

Seulement lorsque l'on aime il n'est pas question de céder aussi rapidement et cette fois c'est lui qui n'y mit pas la manière.

< Tu n'es qu'une gamine, une ingrate et tu ne vas pas t'en tirer comme ça. Si un jour tu veux de mon aide, c'est moi qui ne voudrait plus.>

Aussitôt il regretta ses paroles mais tant pis. Il attendrait un peu et feinterait l'ignorer on verra bien si elle ne cédera pas un jour à son charme.

<Il me fallait pourtant bien réagir, il y va de mon honneur se dit-il pour se convaincre qu'il avait raison.>

Anina était très fière de plaire, mais vu ses origines africaines, elle n'était pas si sûre d'avoir le droit de décider elle-même du choix d'un mari.

Ho et puis zut ! Les blancs sont un peu trop arrogants à mon goût et en plus ils sont insignifiants. Il y en a de bien gentils, mais vraiment non ! Je ne leur trouve aucun charme.

Alors qu'à la danse africaine il y avait quelques hommes, un en particulier qui lui plaisait beaucoup, seulement elle avait l'impression qu'elle ne l'intéressait pas. Il venait, dansait et repartait sans même la voir. Ces hommes étaient noirs, beaux, musclés de vrais Apollon et avaient du charme. Réflexion faite peut être même un peu trop, se dit-elle. De toute manière ils étaient tous trop vieux.

Depuis près de 15 ans déjà, Madame Blanc entretenait une relation avec Monsieur Constant Martin fonctionnaire à la commune de Morges. Veuf depuis peu ils pouvaient enfin s'aimer au grand jour. Seulement, inutile de dire que, si chacun fut surpris lorsqu'ils annoncèrent leur prochain mariage, chacun prétendait cependant qu'il le savait depuis longtemps déjà mais n'en avait rien dit afin ne pas nuire à Madame Constant qui était déjà bien assez malade comme ça. Dans les villages où tout se sait, il semblait impossible que l'on y ait vu que du feu, aussi chacun cherchait à sauver la face.

Toujours était-il que Josiane et Jérôme, ébahis eux aussi, profitèrent de cette occasion pour régulariser leur union. C'est alors qu'un certain samedi du mois de septembre, les cloches de l'église de Saint-Prex sonnèrent pour les mariages de Madame Blanc et de sa fille.

Anina et Yasmine, accompagnées de leurs amis de la danse africaine, s'étaient donnés en spectacle devant l'église. Anina fut ravie de pouvoir montrer ses talents à ses copines, même René était venu la voir. Dès lors elle avait pris beaucoup d'assurance, peut être même trop selon Jérôme, il l'a préférerait lorsqu'elle était un peu plus réservée.

A la sortie de la cérémonie Monsieur Martin avait tenu à offrir une collation « à la Croix Fédérale à St-Prex ».

La fête battait son plein, tous semblaient être heureux, sauf Georges. Chacun venait saluer les époux, les congratuler, leur souhaiter tout le bonheur possible et même les félicitait. Les félicitait ! Mais de quoi se dit Georges, qu'ont-ils fait pour mériter des félicitations ? Se marier n'est pourtant pas un exploit ! Juliette, la fille du postier, tournait autour de lui depuis un moment déjà et ça commençait à l'agacer, ne pouvait elle pas aller ailleurs voir si j'y suis, se dit il. Ha les filles je ne suis pas prêt de m'y laisser prendre, ha on ! Il s'approcha de Sylvie, espérant se débarrasser de Juliette, mais celle-ci lui glissa à l'oreille :

< As-tu vu le petit-fils de Constant il ne fait que de me regarder. Veux tu venir avec moi ainsi je pourrai lui parler je n'ose pas y aller seule.>

Georges bon prince,

< Ok allons -y ! >

Georges n'était pas à son aise il avait la soudaine impression que cette assemblée ne lui appartenait pas. Son père n'avait de yeux que pour sa fille ainsi que pour Josiane et, visiblement, sa sœur n'avait plus besoin de lui. Un immense sentiment de solitude l'envahit. Pourquoi suis-je là est-ce juste pour faciliter Sylvie à se trouve un mari ?

Mis à part sa souffrance qu'il oubliait petit à petit, il avait de bons souvenirs de son enfance, lorsqu'il allait avec son oncle au village voisin vendre les tommes. Il se souvenait bien de l'épouse du chef, il recevait d'elle un gâteau qu'il mangeait le long du chemin, très lentement, par tout petit morceau, afin que le goût dure le plus longtemps possible dans sa bouche.

Maintenant fâché contre lui, il se ressaisit et se trouvait tout à coup bien ingrat vis-à-vis du pays qui lui avait tant donné. Il devait absolument continuer sa démarche car son autre pays avait besoin de lui, il n'y avait aucun doute il n'avait pas le droit de flancher.

Le lendemain matin, les couples, Martin-Blanc et Gerber-Blanc, s'envolèrent pour l'Ecosse, six de leurs enfants et petits enfants les accompagnèrent. Monsieur Martin souhaita prendre avec lui ses trois petits enfants afin qu'ils partagent eux aussi ce merveilleux événement.

Seul Pécarri resta à la maison et l'âne bien entendu. Il fallait bien que quelqu'un garde le chenil, ils se firent alors aider par Adolphe, le président de la SPA, qui avait l'habitude des animaux et qui fit de son mieux pour assurer le bon fonctionnement au Buis vert durant leur absence.

Sir Georges Marshall et son beau fils les attendaient à l'aéroport alors que sa fille Elisabeth préparait leur arrivée à la propriété.

Pour l'occasion elle avait coupé quelques dahlias et fleurit la pièce principale. Elle avait eu soin également de mettre dans la chambre où dormirait Anina, quelques dahlias, ceux-là même que grand père avait créé tout spécialement pour elle. Il leur avait même donné son nom. Jaune et grenat l'anina est un dahlia particulièrement éclatant de beauté, le brun au bord des pétales rehausse encore davantage l'éclat du jaune et donne un air exotique à la fleur. Sir Georges Marshall en était si fier qu'il ne manquait pas de le faire remarquer à chacun de ses visiteurs.

Ces deux mariages avaient transformé la vie quotidienne de chacun.

Monsieur Martin s'était installé chez son épouse, il fit restaurer la maison qui avait prit un sacré coup de vieux, faute d'avoir été entretenue par les soins d'un homme solide et sur.

Josiane habitait maintenant chez Jérôme mais avait gardé son emploi de secrétaire à Morges ; elle tenait à rester libre financièrement.

Maintenant Jérôme avait une famille à lui, et une autre en Ecosse. Yvette et Julien n'ayant pas été prévenu de leur union étaient devenus des inconnus. Ils ne soucièrent ni des uns ni des autres.

Avec l'aide financière de grand père et l'appui de la commune, (le coup de pouce de l'ancien fonctionnaire de Morges n'y étant pas pour rien) Jérôme put enfin acheter le Buis vert, l'agrandir à sa convenance et réaliser tous ses souhaits.

Son école de dressage était renommée et on venait de tous les azimuts à Saint-Prex pour dresser ou faire dresser son chien. On avait même monté une cantine et Adolphe, tenancier de la Croix-Fédérale venait assister au dressage et en profitait pour vendre sandwiches, bières et limonades. Chaque samedi et dimanche c'était la fête au Buis vert.

Ces fêtes n'étaient pas au goût de tous les villageois, sans doute jaloux de sa réussite. D'autant plus que cette histoire avec Umar avait fait le tour du village, pour certains la situation de Jérôme n'était pas très nette.

Un perroquet, un vieil âne, des enfants sortant d'on ne sait d'où, qui faisant n'importe quoi, mais rien de très sérieux affirmaient les mauvaises langues.

Danseuse ! Voyons ce n'est pas un métier disaient les uns. Et Georges, chuchotaient les autres, que fait-il à courir le monde.

Maintenant Jérôme veut nous faire croire qu'il est le propriétaire du Buis vert ! Ou avait il bien pu trouvé tout cet argent ?

Heureusement Monsieur Martin était de son côté et savait d'où venait l'argent. C'était une chance, car lorsque les habitants d'un village se mettent ensemble contre un seul et qui plus est, bernois d'origine, ce maudit ne fait pas long feu.

Jérôme n'étant pas homme à s'attirer des ennuis feignait de ne rien entendre des commérages qui se répandaient dans le village et il y restait, autant qu'il se peut, indifférent.

Anina parcourait maintenant l'Europe et même parfois au-delà. Concours ou galas, connue en Autriche et même en Russie, elle avait toujours une valise prête pour se lancer où elle était demandée. Elle résidait le plus souvent à Londres ou elle donnait des leçons de danse. Elle vivait de son art et le pratiquait en toute quiétude. Un mari l'aurait bien encombrée se plaisait-elle à dire.

Elle logeait alors chez sa tante Lady Mary la fille de Sir Georges Marshall et de sa cousine Lucy, d'un an plus âgée qu'elle.

Elle utilisa son premier cachet pour se rendre à Adjohoun, elle devait avoir 20 ans et, ne voulant pas voyager seule elle se fit accompagner par son frère.

La visite qu'ils firent dans leur village leur laissa à tous les deux un goût amer.

Personne ne les reconnut ou ne voulut les reconnaître, ils restaient pour eux des étrangers, enfants de blancs. Ils apprirent par la sœur aînée de Madana, Josépha que leur mère avait été très mal menée par la tribu toute entière, qu'elle avait été la servante de tous, et que si il en était ainsi c'est qu'elle devait expier son péché. Elle n'avait pas à faire des jumeaux avec un blanc.

Madana avait été très indifférente à leur vue, elle semblait même ne pas les connaître. Ils eurent l'impression qu'elle n'avait plus toute sa raison et en furent sérieusement affectés. Elle avait dû beaucoup souffrir de cette situation.

Les tables et les bancs de l'école avaient maintenant un toit ainsi qu'un tableau noir. Georges était ravi car il savait qu'ils le devaient au chèque de grand père. Si lui ne pouvait pas instruire ses frères et sœurs de son village, il était rassuré tous avaient droit à l'étude.

Josépha leur avait affirmé que l'école avait été construite grâce au repentir d'un colon anglais qui avait fait un don avec l'argent qu'il avait soutiré aux noirs de leur village. La situation était déjà bien assez tendue comme ça, les enfants Gerber se turent, ce qui néanmoins les firent beaucoup sourire.

Georges poursuivait son rêve et même bien au-delà car, occupant un emploi au sein d'une institution française qui a pour mission la scolarisation en Afrique, il participait activement au développement culturel des pays en voie de développement.

Chaque moment de loisirs il en profitait pour se rendre à Saint-Prex pour visiter son père. Il n'oubliait pas celui qui l'avait sorti de son enfer.

Sylvie s'étant mariée avec l'un des petits fils de Monsieur Martin, ils vivaient à Berne avec leurs deux enfants.

Feu Sir Georges Marshall, très fier de ses trois filles et de son fils qu'il eut le regret de faire connaissance beaucoup trop tard selon lui, souhaita que l'on mette sur sa pierre tombale la photo de ses 4 enfants et de ses 7 petits enfants, photo prise lors du mariage de son fils Jérôme.

C'est sa fille Elisabeth qui prend soin d'entretenir la tombe et de renouveler chaque année les dahlias qu'elle y met régulièrement.

Pécari, l'œil toujours vif, attentif à tout, fait toujours la joie de tous les enfants. Il est toujours inimitable lorsqu'il danse avec Anina.

Anina étant de moins en moins à la maison, Jérôme remplaça le lecteur cassette par une télévision et sa vieille musique à bouche a pris la relève.

Bien heureusement ni l'un ni l'autre n'a perdu le rythme, Pécari danse toujours avec autant de grâce « l'étoile des neiges ».

Il semblait que Pécari était le seul à n'avoir pas vieilli.

Popol et Tania eurent tous les deux un enterrement digne des héros. Personne n'avait oublié que Popol avait sauvé un syndic de la noyade et Tania rendu plusieurs familles heureuses après avoir laissé ses bébés à leurs bons soins.

Martin-Blanc pensait que les destins sont parfois bien surprenants et expliquait à qui voulait bien l'entendre que les enfants reproduisent souvent les schémas de leurs parents.

Le père de Josiane était un saisonnier italien. Une fois la guerre terminée Madame Blanc avait bien tenté des recherches, son nom de famille étant tellement courant en Italie qu'elle renonça vite devant la difficulté.

Celui de Jérôme avait aussi eu une bonne raison de partir sans laisser d'adresse. Le lendemain d'une agréable soirée passée en compagnie de Josiane le père de Sylvie était parti sans même savoir qu'il avait procréé ce soir là.

Jérôme fit de même la veille de son départ de l'Afrique et mieux encore ne laissant pas un mais deux petits à une jeune Africaine.

Aucun des deux n'eut la possibilité de prendre part à leurs responsabilités ! Elle reconnaît toutefois que Jérôme a eu plus de chance que Sylvie car il a retrouvé son père et ses enfants, alors que ni Josiane, ni Sylvie n'ont retrouvé leur géniteur.

Mais du moment que tous sont maintenant réunis et heureux il est à espérer que le cycle des schémas se termine ainsi pour le bien de tous.

